

Library of the Theological Seminary,

PRINCETON, N. J.


Purchased by the

Mrs. Robert Lenox Kennedy Church History Fund

Division GR15

Section C. 109

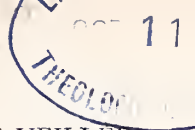
51.41-43



Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Princeton Theological Seminary Library

Collection de contes
chansons populaires

43



AUX LUEURS DES FEUX DE VEILLÉE

ESSAI SUR LA LITTÉRATURE MERVEILLEUSE DES NOIRS

SUIVI DE

CONTES INDIGÈNES

DE

L'OUEST-AFRICAÏN FRANÇAIS

PAR

F. V. EQUILBECQ

ADMINISTRATEUR-ADJOINT DES COLONIES

TOME TROISIÈME

PARIS

ERNEST LEROUX, EDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

—
1916



A Monsieur

ARMAND BOUVIER

Au professeur exemplaire

son Elève éternellement reconnaissant.



AUX LUEURS DES FEUX DE VEILLÉE

CONTES INDIGÈNES

De L'Ouest-Africain Français

LXV

LES MÉFAITS DE FOUNTINNDOUHA

(Gourmantié)

Un homme très jaloux de sa femme s'était retiré à l'écart du village pour la mettre dans l'impossibilité de le tromper.

Un autre homme, nommé Fountinndouha (c'est-à-dire : « réveille-moi que je fornique ») résolut de coucher avec cette femme. Il choisit dans son troupeau un mouton gros et gras et se rendit chez le mari précaution-

neux. Celui-ci l'interrogea sur le but de son voyage : « Je vais vendre mon mouton au « roi Outênou (1), lui répondit Fountin-
« ndouha, je veux voir si j'en retirerai
« 15 cauris (2) ».

« C'est quinze mille cauris que tu veux
« dire ? s'exclama le mari. Ou ne serait-ce
« vraiment que quinze cauris ? »

« C'est bien quinze cauris seulement que
« je demande ».

Le mari s'empressa d'offrir à Fountin-
ndouha les quinze cauris et reçut en retour
le mouton qu'il égorgea. Le vendeur l'aida à
l'écorcher.

*
* *

La nuit arriva avant qu'ils eussent terminé
le dépeçage de la bête. La femme fit cuire
de la viande en quantité et y mit de la graisse
à profusion. Fountinndouha mangea avec
eux mais, de peur de se donner la diarrhée,
il se garda soigneusement de toucher à la
graisse.

(1) Dieu, en gourmantié.

(2) 0 fr. 02 environ. Il faut de 35 à 50 cauris
pour faire un sou dans le Gourma.

Le mari, au contraire, en mangea immodérément. Aussi fut-il pris d'une diarrhée très violente.

Au moment d'aller se coucher, il dit à Fountinndouha : « Comme il n'y a qu'une case ici, tu vas coucher près de la porte. Ma femme dormira au fond de la case et moi entre vous deux. Mais ne va pas tenter de la besogner pendant que je dormirai ».

A peine étaient-ils étendus sur les nattes que le mari entendit des gargouillements dans son ventre. Il sortit pour courir aux cabinets. Avant qu'il fût de retour, Fountinndouha avait déjà besogné la femme.

Le mari revint mais, le cours de ventre le reprenant, il se vit contraint de sortir de nouveau et ainsi de suite jusqu'à *sept* fois dans le courant de la nuit. A chacune de ces sorties, Fountinndouha rejoignait la femme de son hôte et employait consciencieusement son temps.

Au matin, il partit, remerciant le mari et déclarant qu'il se rendait chez le roi Outênou.

*
* *

Il arriva chez un forgeron à qui il remit un morceau de fer pour lui fondre une bague.

— Pendant ce temps, la femme racontait à son mari ce qui s'était passé et lui avouait que Fountinndouha avait couché avec elle. Furieux, le mari se lança à la poursuite de Fountinndouha avec sa femme dans le ferme dessein de se venger de lui.

Quand le forgeron eut achevé la bague, il pouvait être six heures du soir. Il tendit l'anneau à Fountinndouha : « Donne-le à ta femme, dit celui-ci, je passerai le prendre demain matin ».

La nuit même il vint chez le forgeron qui était absent. Il entra dans la case et dit à la femme : « Ton mari t'a donnée à moi. La preuve en est qu'il ta remis ma bague pour la garder ». Il besogna la femme reprit sa bague et s'en alla.

*
* *

Le lendemain matin, le premier mari trompé se présenta chez le forgeron et s'informa s'il n'avait pas vu un étranger : « Fountinndouha, répondit l'artisan, vient de passer ici. C'est un homme de haute taille. Il a couché ici cette nuit ».

— « C'est exact ! confirma la femme du forgeron et même il a couché avec moi » !

Les deux cocus se précipitèrent sur les traces de Fountinndouha.

*
* *

Celui-ci était arrivé chez un cultivateur qui le reçut de son mieux et lui donna à manger une pleine calebasse de riz. A l'heure du coucher, Fountinndouha demanda à son hôte à quelle heure il pouvait partir sans déranger personne.

« Tu n'as qu'à *prendre le cou du coq* (1) » répondit le cultivateur.

Quand tout le monde fut endormi, Fountinndouha prenant le conseil à la lettre, pénétra dans le poulailler et y tordit le cou à toutes les volailles.

Cela fait, il se remit en route.

*
* *

Le lendemain matin, le cultivateur trouva toutes ses poules mortes. En même temps les deux cocus venaient lui demander s'il n'avait pas vu Fountinndouha.

« Allons à sa recherche tous les trois ! dit

(1) Expression gourmantié signifiant : se lever au premier chant du coq.

« le cultivateur. Il a tué toutes mes poules ».

— « Et pour nous, dirent les deux cocus, « c'est bien pis! Il a besoin nos femmes! »

Tous trois s'élançèrent à la poursuite du sacripant.

Celui-ci avait marché toute la nuit et toute la journée. Au soir il se trouva au bord d'un marigot à un endroit où campaient des griots trempés par la pluie. Ces griots avaient allumé un grand feu pour s'y sécher et s'y réchauffer. Fountinndouaha s'étendit au milieu d'eux.

Quand il les vit tous endormis, il prit leurs *gangaré* (1) et leurs *longa* (2) et jeta tout cela dans le feu. Ensuite il s'enfuit.

Le lendemain les trois hommes qui le poursuivaient arrivèrent près des griots et ceux-ci se joignirent à eux pour courir après le mauvais plaisant.

* * *

Dans sa fuite, Fountinndouha atteignit un

(1) Tamtam de grandes dimensions, analogue au *dounnou* bambara mais non évidé extérieurement.

(2) Petit tamtam évidé à l'extérieur.

village où une vieille femme lui demanda ce qu'il avait à courir de la sorte : « Outênou, « lui jeta-t-il en hâte, m'envoie en messenger « pour ordonner qu'avant le coucher du « soleil il n'y ait plus de pucelles dans aucun « village ».

La vieille, épouvantée pour ses filles, lui dit alors : « Mon fils n'est pas ici ! Viens, « je t'en supplie, faire le nécessaire pour que « mes filles satisfassent aux volontés d'Ou- « tênou » !

Fountinndouaha alla dépuceler toutes les filles de la vieille. Quand il eut terminé : « Il y a longtemps que moi-même je n'en « ai tâté, lui confia la vieille, viens donc un « peu rafraîchir mes souvenirs là-dessus ».

Fountinndouha ne voulut pas lui refuser ce petit service. Il la besogna consciencieusement. La corvée finie, la vieille désira savoir son nom : « Mon nom répondit-il est « *Dinndinnma sârbiâri* (c'est-à-dire : j'ai « commencé par le meilleur et fini par le « pire) ».

Il poursuivit ensuite son chemin.

.

Le fils de la vieille revint et elle lui ra-

conta l'affaire. Il se fâcha et, comme les autres victimes du sacripant, s'étaient présentées pour des renseignements, il se joignit à elles pour poursuivre Fountinndouha.

Enfin celui-ci parvint chez Outênou-Bado (lè roi Outênou) : « Roi des rois ! lui annonça-t-il, des gens vont venir porter « plainte contre moi. Donne leur tort et je « te promets trois idiots en cadeau ».

Outênou promit de l'absoudre.

Alors arrivèrent les deux cocus, le cultivateur, les griots et le frère des ci-devant pucelles. Outênou débouta d'abord le jaloux en le traitant de voleur. Comment ! il avait eu l'impudence de ne payer que quinze cauris pour un mouton gras !

Il renvoya aussi le forgeron qui avait remis la bague à sa femme après l'avoir montrée à Fountinndouha.

Il apostropha vertement le cultivateur pour avoir dit au prévenu de prendre le cou du coq, ainsi que les griots qui n'avaient pas su apprécier les bonnes intentions de Fountinndouha. Qu'avait voulu celui-ci en jetant au feu leurs *gangaré* et leurs *longa* de bois ? Entretenir le feu ! Que venaient-ils réclamer alors ?

Quant aux filles de la vieille, celle-ci était mal venue à se plaindre d'un traitement qu'elle avait sollicité, non seulement pour elles mais encore pour son propre plaisir.

Outênou renvoya ainsi les plaignants des fins de leurs plaintes.

* * *

« A présent, lui dit Fountinndouha, je vais t'aller chercher les trois idiots que je t'ai promis » !

Il sortit et rencontra un palefrenier qui se disposait à charger sur sa tête une botte de fourrage qu'il venait de lier. La botte était trop pesante pour lui. Et à chaque tentative qu'il venait d'entreprendre, il déliait les attaches et ajoutait de nouveau fourrage à sa charge.

Fountinndouha lui conseilla d'en diminuer le volume. Puis il l'invita à le suivre ainsi chargé. Le palefrenier obéit.

* * *

Ils arrivèrent à un baobab dans les branches duquel un homme jetait des bâtons pour en faire tomber des pains de

singe (1). A chaque coup le bâton s'accrochait à une des branches et restait dans le feuillage. L'homme alors grimpait à l'arbre, décrochait son bâton, puis redescendait sans avoir l'idée — pourtant bien simple — de cueillir le fruit auquel le bâton s'était accroché.

Au moment où ce nigaud était dans l'arbre, en train de décrocher son bâton, Fountinndouha lui cria : « Mais cueille « donc le fruit, cette fois ! » L'homme écouta le conseil et fit tomber le pain de singe en même temps que le bâton. Il redescendit ensuite, ramassa le fruit et suivit Fountinndouha sur l'invitation de celui-ci.

*
* *

Tous trois arrivèrent chez un *bâdo* (2). Dans la cour, au milieu des cases, flambait un grand feu de paille. Les *lâri* (3) se tenaient du côté d'où venait le vent, de façon à ne pas recevoir la fumée dans la figure,

(1) Fruits du baobab.

(2) Roi, en gourmantié.

(3) Sorte de page du *bâdo* ; son messenger ordinaire.

tandis que le roi s'était placé de l'autre côté, de telle sorte qu'il était enfumé comme de la viande qu'on a mise à boucaner. Les larmes lui en sortaient des yeux et la morve, du nez.

Fountinndouha prit un *lâri* par la main et le fit asseoir à la place du *bâdo*; après quoi il mena ce dernier à la place devenue libre.

Alors jugeant que le *bâdo* était tout indiqué pour compléter son trio d'imbéciles, il l'emmena avec les deux autres chez le roi Outênou à qui il en fit don après lui avoir exposé quelles raisons il avait de les tenir tous les trois pour des idiots accomplis.

Cela fait, il s'en revint dans son village.

Fada NGourma, 1911.

Conté par YAMBA, fils d'Oyempâgo et élève de l'école de Fada. Interprété par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA TARAORÉ.

ÉCLAIRCISSEMENTS.

Ce conte jusqu'au jugement d'Outênou est une simple gaudriole. Le récit de la recherche

des idiots semble une addition tirée d'un conte symbolique dont le conteur n'a plus vu que le côté étrange et qu'il juge comique faute de le comprendre bien. Le palefrenier n'est pas un idiot mais un symbole analogue à celui d'Adina dans *Le Fils du sérigne*. Il en est de même certainement des autres dont la stupidité à une signification philosophique que conteurs et auditeurs ne soupçonnent plus. Voir mon article sur *Le sens du Symbole chez les Noirs* (*Revue, le Symbolisme*, n° de novembre 1913).

Le stratagème de Fountinndouha pour posséder la femme du jaloux rappelle celui mis en œuvre dans le conte de ce recueil. Le jaloux assagi.



LE « DIABLE » JALOUX

(Bambara).

Dans le pays des Bambaras il y a une région qu'on nomme Baninko (1) à cause de la rivière Baninko qui le traverse avant d'aller se jeter dans le Dioliba (Niger) pas bien loin de Bamako, à environ trois jours de marche de cette ville.

Dans ce pays de Baninko se trouve un village du nom de Tiendougou. C'est un village plus grand que Faranah et qui est tout près de la rivière Baninko. Un homme de ce village qui s'appelait Bandiougou Kou-loubaly allait un jour à son loutan. Sur sa route il rencontra une femme de diable (2)

(1) Cercle de Ségou.

(2) C'est-à-dire de guina.

qui de l'arbre où elle se tenait cachée l'avait vu venir et le trouvait de son goût. Elle pensait bien qu'il ne ferait pas le difficile car, comme toutes les femmes de diables, elle était très jolie et d'ailleurs les hommes n'ont guère l'habitude de se faire prier.

Elle alla donc à sa rencontre et sans plus de façons : « Où donc vas-tu ? » lui demanda-t-elle. — « Je vais à mon lougan ! » répondit Bandiougou. — « Eh bien ! je veux te prendre comme bon ami ! ». — Et le garçon : « Je ne demande pas mieux, car tu es « très jolie ! »

Bandiougou pose son fusil par terre car il le portait toujours avec soi pour le cas où il rencontrerait une biche. Il commence à « faire des blagues ». Lui et la femme de diable faisaient ce qu'on fait toujours en ce cas là et la conversation tirait à sa fin quand tout à coup le diable arrive et devant ce spectacle il se fâché et assène à l'homme un grand coup de bâton. Tu penses que la femme du diable n'était pas contente. Elle commence à injurier son mari et à se disputer avec lui. Bandiougou en profite pour se sauver à toutes jambes, laissant là son fusil. Le diable l'a ramassé pour lui.

Mais depuis ce jour-là le diable en question est devenu furieux et comme fou. Il ne peut plus voir quelqu'un du village sans le frapper comme un forcené. Il a même tué une petite femme car il était trop en colère pour se venger d'une autre façon.

Tu me demandes comment ces diables-là sont faits. Je n'en ai jamais vu mais ceux qui en ont vu disent qu'ils ont de longs cheveux, si longs qu'ils les ramassent en coussin pour s'asseoir dessus. Les uns sont grands; les autres petits, mais tous ont quatre yeux; deux à la place ordinaire et deux sur le front. Voilà tout ce que j'en sais. N'oublie pas mon bounia.

Faranah, 1907.

Conté par DEMBA SAMAKÉ.



L'ALMAMY-CAÏMAN

(Soussou).

Les gens de Manéah (1) sont vraiment crapules! Ils se changent en caïmans pour happer au passage ceux qui traversent la Kitim (2). Leur chef surtout, l'almamy (3) Moussa prend souvent cette forme pour attaquer les passants.

Il ne dévore pas les Soussous de son village. Quand quelqu'un entre dans l'eau, il lui demande s'il est Soussou ou Malinké. Si c'est un homme de Manéah il le laisse traverser la rivière sans lui faire le moindre

(1) Village du cercle de Dubréka.

(2) Rivière passant à Manéah. Il y a aujourd'hui un pont métallique mettant les voyageurs à l'abri des mauvais procédés de l'almamy-caïman.

(3) Chef de province.

mal, mais si c'est un homme de Koyah ou de Ouankifon ou même de Frigâdi et encore mieux s'il est bambara ou malinké, alors il ne le manque pas. Il commence toujours par poser cette question : « Itan konié « nara bé, ka nara ? » Cela signifie : « Es-tu « d'ici ou d'un autre pays ? »

Un chef d'équipe des manœuvres du chemin de fer — il s'appelait Moussa Diarhité — et qui travaillait à la gare de Kakoulima (1) vint, un dimanche, se promener à Manéah. Voulant se baigner, il entra dans le marigot. Aussitôt l'almamy de Manéah qui s'était changé en caïman se jette sur lui. Il l'attrape par son veston et tout près de la poche car il pensait bien qu'il y avait de l'argent.

Moussa saisit son grand couteau et lui coupe le cou.

L'almamy est remonté au village vivement. Il rencontre le camarade de Moussa et lui dit : « Je m'étais changé en caïman « pour attraper le bambara et c'est lui qui « m'a coupé la tête ».

(1) Station de la ligne Konakry-Niger à un kilomètre de Manéah.

L'almamy avait chez lui des médicaments qu'il connaissait. C'est pour cela qu'il n'est pas mort du coup qu'il avait reçu.

Nianforando, 1905.



LXVIII

HAMMAT ET MANDIAYE

(Ouolof).

Un chef de village diolof avait deux femmes dont chacune lui avait donné un garçon. L'un des enfants s'appelait Hammat et l'autre avait nom Mandiaye.

Comme Hammat atteignait l'âge de bilakoro (1) sa mère mourut. Un peu de temps s'écoula puis ce fut au tour de son père de mourir. Avant sa mort, le chef avait désigné Mandiaye comme son successeur dans le commandement du village et il avait déclaré ne vouloir rien laisser à Hammat.

(1) Adolescent.

* *

Ce dernier est allé trouver un vieillard âgé de cent ans pour le moins et il lui a demandé ce qu'il devait faire. Le vieillard lui conseille de gagner la brousse et de ne jamais retourner au village.

Hammat se met en route et voici qu'il rencontre un petit guinné. Il saisit le petit par le bras. L'enfant crie et sa mère accourt.

« C'est toi qui te nommes Hammat ? » demande-t-elle.

Hammat répond que oui.

« Je sais ce qu'il y a dans ton cœur, dit « la guinné. Viens avec moi; tu resteras « près de nous ».

* *

Hammat est resté trois mois chez la guinné. Au bout de ce temps, celle-ci l'a appelé. Elle lui apporte du tiéré (1) à manger puis elle lui fait présent d'une petite canne. « Tu vas partir, lui dit-elle. Prends

(1) Couscous granulé (terme ouolof) Le couscous en bouillie est le lar'hlâlo.

« cette route-là et marche pendant deux
« mois. Il y a une guinné qui commande à
« notre race. Tâche de parvenir jusqu'à
« elle sans faire de sottises et reste bien
« sérieux jusqu'à ce que tu l'aies rencon-
« trée ».

Hammat s'est mis en route. Voici un mois et vingt-trois jours qu'il chemine. La guinné lui a prescrit de ne rien dire quoi qu'il rencontre sur son chemin. Il trouve une marmite où cuit du riz. Le riz cuit, la marmite se renverse d'elle-même puis se remet sur le feu, pleine de nouveau riz à cuire.

Hammat regarde, mais il ne souffle mot.

La marmite lui demande alors : « Si tu
« rencontres quelqu'un sur ta route que lui
« diras-tu que tu as vu ? »

— « Je lui dirai, répond Hammat, que
« j'ai rencontré ma mère qui faisait cuire
« du riz et qu'elle m'en a donné à manger ».

La marmite alors lui donne du riz et il le mange ; puis elle lui dit : « C'est bien
« mongarçon ! Pars et fais un bon voyage ! »

*
* *

Hammat reprend sa route. Au bout d'une heure, il aperçoit un homme qui, brandis-

sant son *bengala* (1) comme un bâton, en frappe un baobab qu'il jette bas du coup.

Hammat reste là assez longtemps. L'homme lui demande : « Si tu rencontres « quelqu'un, que lui diras-tu ?

— « Je lui dirai, répond Hammat, que « j'ai trouvé mon père qui abattait des pains-
« de-singe (2) et qu'il m'en a donné ».

— « C'est bien ! » approuve l'homme. Et il lui donne des pains-de-singe que Hammat mange. Quand il a fini de manger, l'homme le congédie en lui souhaitant bon voyage.

*
* *

Hammat marche six jours encore. Il ne s'en faut que d'un jour pour qu'il arrive chez la reine des guinné. A ce moment il rencontre une femme à côté d'un puits.

(1) Mot d'origine inconnue que les noirs disent avoir été apporté par les Français et qu'ils emploient couramment. Il viendrait de *bandé Kalam* (entrer en érection) expression composée d'un mot français et du ouolof *Kalam* (en l'air). Des femmes ouoloves disent volontiers. Sa Souleu *bandé Kalam*.

(2) Expression familière pour désigner les fruits du baobab.

Hammat a grand soif. Il demande de l'eau à la femme. Celle-ci se sert de sa « calebasse » (1) en guise de récipient, pour lui offrir à boire. Hammat boit sans hésiter dans ce vase d'un nouveau genre et la femme lui demande : « Si tu rencontres quelqu'un, que lui diras-tu ? »

— « Que j'ai vu une femme, une brave femme ! Je lui ai demandé de l'eau et elle m'en a donné sans faire de manières. »

— « C'est bien ! Alors bon voyage ! »

*
* *

Hammat a encore rencontré un homme qui menait avec lui cent ânes. Il a chargé son bengala sur les cent animaux. Quand il entre en érection, les ânes tombent sur le sol. Quand c'est passé, ils se relèvent.

— « Que diras-tu, demanda-t-il à Hammat, si tu viens à rencontrer quelqu'un ? »

— « Je lui dirai que j'ai vu un homme qui menait cent ânes qu'il avait chargés d'une

(1) Expression équivoque. Les noirs disent « casser la calebasse » pour « déflorer » cf. le titre du tableau de Greuze : « La cruche cassée ».

« seule charge et que cet homme m'a donné
« à manger ».

L'homme alors a donné à manger à
Hammat : « Bon ! dit-il, ça va bien ! Bon
« voyage ! »

*
* *

Hammat continue son chemin et rencontre encore une femme qui était étendue sur le sol. Depuis un an elle n'avait pas fornicué. Près d'elle se tenaient cent fillettes, munies de Calebasses, qui recueillaient l'eau qui sortait de son sexe pour l'y verser de nouveau.

La femme lui demande ce qu'il dira s'il rencontre quelqu'un sur sa route. Hammat répond qu'il dira avoir trouvé une brave femme qui lui a donné d'abord à manger et, ensuite, de l'eau à boire.

La femme lui donne à boire et à manger puis elle lui dit : « Je sais ce qu'il y a dans
« ton cœur. Tu vas rendre visite à la reine
« des guinné. Tu arriveras chez elle aujourd'hui.
« Elle a, pour premier fils, l'éléphant ;
« pour second fils, le lion ; pour troisième
« et quatrième, la panthère et l'hyène, et,
« pour cinquième, le serpent. Tu ne les

« trouveras pas chez elle, car ils seront par-
« tis dans la brousse ».

*
* *

Hammat arrive près d'un village et il y rencontre la reine des guinné. Elle n'a qu'une jambe, qu'un bras, qu'une oreille, qu'un œil et qu'une narine. Son dos est tranchant comme un rasoir. Au moment où Hammat se présente devant elle, elle a puisé de l'eau pour se laver le corps.

Hammat lui souhaite le bonjour. La guinné lui répond : « C'est toi qui t'appelles « Hammat ? » — « Oui ! » — « Bon ! Viens un « peu me laver le dos ».

Hammat commence à frotter le dos tranchant de la guinné et s'entaille les mains profondément. Il n'en continue pas moins son travail. Quand il a terminé, la guinné lui lèche les mains qui redeviennent intactes comme auparavant.

« De mon dos ou de celui de ta mère,
« lui demanda-t-elle, quel est le meil-
« leur ? »

— « C'est le tien ! » affirme Hammat.

Alors la guinné lui ordonne de la suivre

et ils se rendent ensemble à la case de la reine. « C'est toi qui vas préparer le manger « aujourd'hui », lui dit-elle. Elle sort un vieil os dégarni de sa viande et aussi sec que s'il y avait trois ans qu'on l'aurait épluché : « Mets ça dans la marmite avec de l'eau ! »

Hammat obéit. Il ajoute ce qu'il faut pour le couscouss, car le mil était déjà pilé. Avant que le couscouss fût prêt, l'os s'était garni de viande, au point d'emplir entièrement la marmite.

Quand tout est prêt, Hammat apporte le couscouss et la viande à la reine des guinné et ils se mettent à manger.

Ensuite la guinné donne à Hammat une aiguille : « Mes cinq fils, lui dit-elle, sont « partis dans la brousse et ils ne sont pas « encore rentrés. Tu vas coucher avec moi « dans la case. Voici pourquoi je te remets « cette aiguille : tu t'étendras sous le lit. Si « l'hyène commence à uriner, tu la pique- « ras légèrement. »

*
* *

L'hyène et les autres enfants de la guinné sont revenus. L'hyène flairé partout et

demande : « Qu'est-ce qui sent ainsi ? Cela « sent l'homme ici ! »

— « Tu es folle ! réplique la guinné. Que « viendrait chercher un homme chez nous ? »

Tout le monde se couche, et bientôt l'hyène commence à uriner. Alors Hammat la pique légèrement. « Oh ! dit la bête, il y « a quelque chose qui me pique ! » A deux ou trois reprises elle appelle ses frères : « Nous allons sortir, dit-elle, car aujourd'hui « il y a sur le lit quelque chose qui me « pique. »

L'hyène, l'éléphant, le serpent, le lion et la panthère, tous s'en vont. Après leur départ, Hammat raconte à la reine-guinné tout ce que son père lui a fait.

Le lendemain matin la guinné lui donne deux petites Calebasses sphériques comme celles où l'on met le tabac et lui dit de casser la première après un mois de marche. Pour la seconde il ne devra la briser qu'arrivé à côté de son village.

* * *

Lorsque Hammat est à moitié route, il casse la première Calebasse. Il en voit sortir

des bœufs, des chevaux et des guerriers en quantité. Tout cela l'accompagne; tout lui appartient.

Il continue son chemin jusqu'à ce qu'il arrive à côté de son village. Alors il brise la secondealebasse mais de celle-ci ne sortent que des animaux mangeurs d'hommes : des éléphants (*sic*), des lions, des hyènes.....

Déjà les soldats qui accompagnent Hammat ont tué toutes ces bêtes-là.

* * *

Hammat entre dans le village. Il demande aux gens des provinces voisines de se réunir. Il leur parle et on tombe d'accord pour mettre Hammat comme chef à la place de Mandiaye. Alors la mère de ce dernier dit à son fils : « Hammat a su s'y prendre de
« manière à avoir tout ! C'est lui le chef
« maintenant et c'est lui qui nous com-
« mande ! Pourquoi ne pars-tu pas, toi
« aussi ? »

* * *

Mandiaye va trouver Hammat. Il lui de-

mande comment il s'y est pris pour acquérir tout ce qu'il possède. Hammat le renseigne. Alors Mandiaye se met en route.

D'abord il rencontre le petit guinné que Hammat avait trouvé en premier lieu sur son chemin. Il lui donne une gifle, le saisit et l'amarre. La mère du petit accourt : « Ah ! « dit-elle, c'est ainsi que tu agis ? Tu n'auras pas la chance de Hammat ! » Elle lui donne cependant les mêmes conseils qu'à son frère auparavant.

Mandiaye poursuit sa route. Bientôt il trouve la marmite merveilleuse : « Que diras-tu de moi si tu rencontres quelqu'un ? lui demande-t-elle. »

— « Je dirai que j'ai vu une marmite qui faisait cuire du riz puis se renversait, recommençait à cuire d'autre riz pour se renverser de nouveau ».

— « Bien ! Tu peux partir, mais tu n'auras pas un aussi bon voyage que Hammat ! »

* *

Mandiaye rencontre ensuite l'homme qui abat les baobabs avec son *bengala* : « Que

« diras-tu de moi à ceux que tu rencontre-
« ras ? »

— « Je dirai que j'ai vu un homme ren-
« verser des baobabs avec son bengala ! »

— « C'est bon ! Passe ton chemin ! Tu
« n'auras pas un heureux voyage ! »

* *

Mandiaye passe près de la femme qui
puise de l'eau avec son *tiaper* (1) « Tiens !
« dit-il, c'est ainsi que tu puises de l'eau ? »

— « Oui ! » — « Eh bien ! je ne veux pas
« d'eau puisée dans le *tiaper* d'une femme ! »

— « Va-t-en ! Ton voyage ne sera pas
« heureux comme celui de Hammat ! »

* *

Il rencontre ensuite l'homme qui charge
cent ânes de son seul *bengala* « Voilà,
« s'exclame-t-il, quelque chose que je n'ai
« jamais vu ! »

— « Et que diras-tu à ceux que tu ren-
« contreras ? »

(1) Organe sexuel féminin (terme ouolof).

— « Que c'est la première fois que j'ai vu
« un homme à qui il faut cent ânes pour
« porter son *bengala* ! »

— « Continue ta route ! Tu ne feras pas
« un aussi bon voyage que Hammat ! »

*
* *

Mandiaye va plus loin et trouve la femme à qui on fait rentrer dans le corps l'eau qui découle de son sexe. Il s'écrie encore que jamais il n'a rien vu de pareil : « Toi, dit-il
« à la femme, tu es bonne pour épouser
« l'homme au gros *bengala* que j'ai rencon-
« tré sur la route et qui a besoin de cent
« ânes pour porter son membre viril ! Tu es
« en rut comme lui ! »

— « Où as-tu rencontré cet homme ? de-
« mande la femme avec une avide curio-
« sité ».

— « Sur la route, là-bas ! »

— « Eh bien ! à ton retour je t'accompa-
« gnerai et tu me montreras cet homme-là ! »

*
* *

Mandiaye arrive enfin chez la reine-guiné. Il s'aperçoit immédiatement qu'elle n'a

qu'une jambe, qu'un bras et qu'une oreille
« Ah ! dit-il, c'est toi qui commandes aux
« guinné ? Jusqu'à présent je n'ai jamais vu
« personne aussi laid que toi ! »

— « Il faut que tu me frottes le dos
« comme Hammat l'a fait » dit la reine-
guinné. Mais Mandiaye qui lui voit le dos
en lame de rasoir : « Non ! s'écrie-t-il,
« jamais je ne toucherai à cela ! »

La reine-guinné lui remet alors l'os et le
mil pilé en farine en lui disant : « C'est à
« toi de nous faire à manger aujourd'hui ».

— « Comment cet os-là va-t-il se garnir
« de viande ? demande Mandiaye ».

— « Ça ne te regarde pas ! Mets-le dans
« la marmite et prépare le couscouss ! »

Mandiaye prépare le manger. Quand tout
est prêt, il l'apporte à la guinné. Celle-ci
lui dit alors : « Mes enfants vont rentrer,
« mais fais attention ! car, s'ils te voient, ils
« vont te dévorer ! »

Elle donne à Mandiaye une aiguille,
comme elle l'avait fait pour Hammat et lui
dit de se placer sous le lit : « Si l'hyène com-
« mence à uriner lui prescrit-elle, tu la pi-
« queras légèrement... pas trop fort ! »

*
* *

Les bêtes arrivent. Elles se couchent. L'Hyène commence à uriner. Mandiaye alors la pique fortement. « Je veux voir ce qui m'a piqué ! déclare l'animal, et je vais apporter du feu pour mieux voir ».

« — Non ! » proteste la guinné qui fait sortir toutes les bêtes et leur ordonne de s'éloigner.

La guinné a remis à Mandiaye deux calebasses exactement semblables à celles dont elle avait fait présent à Hammat. Elle lui en désigne une en disant : « C'est celle-là, et non pas l'autre, que tu devras briser la première ».

Ensuite elle le laisse partir.

*
* *

Mandiaye, à son retour, reprend au passage la femme à qui il avait promis de la mener jusqu'à l'homme au gros *bengala* : Sitôt que l'homme a aperçu celle-ci, il s'est excité et est entré dans la *calebasse* de la femme, lui et ses cent ânes.

« Peuh ! a déclaré la femme, cela ne me suffit pas ! »

*
* *

Au milieu de sa route, Mandiaye a cassé tout d'abord la secondealebasse, celle-là même que la guinné lui avait recommandé expressément de ne casser qu'en dernier lieu. Toutes les bêtes en sont sorties ; elles se sont jetées sur lui et l'ont dévoré.

C'est fini.

Dubrêka, 1910.

Conté par OUSMANN GUISSÉ. Interprété par GAYE BA.

ÉCLAIRCISSEMENTS.'

Ce conte — tout à l'éloge de la discrétion — ressemble, par ses péripéties à divers contes de ce recueil (notamment Le sounkala de Marama). Il en diffère cependant à plus d'un point de vue, surtout par la gauloiserie excessive des détails. Cf. également : Goldmaria und Pechmaria (Bechstein). — Les fées (Perrault. — Bei Frau Holle (Grimm).

Cf. également Les œufs de Florise dans L'oiseau bleu et Les calebasses magiques.

Il renferme des détails intéressants sur les aspects des guinnés, leur hiérarchie et la descendance animale qu'ils peuvent engendrer.



L'ÉLÉPHANT DE MOLO

(Peuhl).

Molo était captif d'un Peuhl du Foula-dougou (1) et il exerçait la profession de chasseur d'éléphants.

Il y avait un éléphant nommé Mamadi Ba qui était si grand que tous les oiseaux qui se trouvaient dans la brousse venaient coucher dans ses oreilles. Les chasseurs qui l'apercevaient n'osaient tirer sur lui. Molo a déclaré qu'il le tuerait.

Il part le matin de bonne heure pour aller à sa recherche. Il trouve d'abord un endroit où Mamadi Ba avait labouré le sol et élevé,

(1) Pays du Sénégal (Arrière-Casamance).

avec la terre remuée, un petit tertre comme on en fait sur des tombes.

Toute la journée Molo marche sans apercevoir l'éléphant. Le lendemain matin il se remet en route et découvre l'animal à une assez grande distance. Il avance encore jusqu'à ce qu'il se trouve près de lui. Alors il s'apprête à tirer.

Mamadi Ba l'appelle : « Molo ! » lui dit-il. Molo a répondu : « Il ne faut pas me tuer ! dit l'éléphant. Je vais te donner un grigri qui te fera devenir un chef ».

Molo est un garçon qui sait beaucoup de choses. L'éléphant porte sur lui une peau de bouc pleine de médicaments. Il y prend une corne de biche et la remet à Molo. Grâce à ce grigri, dès que Molo aura déchargé son fusil, il n'aura qu'à frapper de la crosse sur le sol et l'arme sera chargée de nouveau et toujours ainsi tant qu'il aura besoin de tirer.

L'éléphant parti, Molo reste là à réfléchir : « Si je ne tue pas Mamadi Ba, pense-t-il, peut-être sera-t-il tué par quelque autre qui s'emparera des grigris contenus dans le sac ».

Le lendemain matin Molo se remet à la

recherche de l'éléphant. A midi il le trouve qui semble endormi. Il se glisse jusqu'à lui doucement et tire. L'éléphant tombe. Alors Molo s'empare de la peau-de-bouc pleine de grigris. Il s'empare aussi des défenses. Il plante l'une d'elles en terre dans la cour de son carré comme talisman. Quand à l'autre, il va la vendre.

C'est depuis lors que Molo a commencé à « faire bataille » avec les hommes. Venait-il à manquer de poudre (1), il allait trouver les Portugais de Sédhiou et mettait en gage son fils Moussa.

De la sorte il est devenu chef de tout le Fouladougou et Moussa Molo (2) son fils en a été le maître après lui.

Dubrêka, 1910.

OUSMANN GUISSÉ.

ÉCLAIRCISSEMENTS.

Molo raisonne et agit envers son bienfaiteur comme S. G. Diégui envers le sien dans une circonstance analogue.

(1) Inconséquence du conteur.

(2) Détrôné par les Français.



LXX

LA PRÉCAUTION INUTILE

(Ouolof).

Il y avait dans le Diolof un nommé Oumar qui avait épousé douze femmes. Il n'a pas voulu continuer d'habiter un village de peur que ses épouses n'y trouvent trop d'occasions de le tromper. Il est allé s'établir dans la brousse, très loin.

Un homme, nommé Mindiaye, ayant entendu parler de cela, a juré de coucher avec les douze femmes. « Tu n'y parviendras pas ! lui dit-on ». — « J'y vais de suite ! », a-t-il déclaré.

Il s'habille d'un vieux pantalon et d'un boubou usé, prend sa hache et des lianes bien sèches, puis il se met en route. Vers

midi il arrive chez Oumar : « J'apporte mes
« lianes pour les mouiller », dit-il à celui-ci.
— « Va trouver les diabar (1) dans la case ! »
lui répond Oumar.

Mindiaye y va. Il ôte son pantalon et
exhibe son « bengala » (2) : « Votre mari,
« déclare-t-il aux femmes, m'a dit de vous
« porter ça pour que vous le mouilliez. »

Les femmes sortent et crient à Oumar :
« Est-ce toi qui as envoyé l'homme ici pour
« que nous lui mouillions ».

Oumar ne les laisse pas achever la phrase :
« Oui, répond-il, c'est moi qui l'ai en-
« voyé ! ».

— « Viens ! » dit alors une des femmes à
Mindiaye. Elle s'étend sur le tara (3) et
Mindiaye la besogne. C'est ainsi que la
femme lui fait mouiller le bengala.

Cela fait, Mindiaye sort. Il emplit d'eau
sa bouche et mouille les lianes en crachant
dessus. Il agit de façon qu'Oumar le voit
faire, puis après l'avoir remercié, il s'en
va.

(1) Épouses : mot oulof.

(2) Membre viril : mot oulof.

(3) Lit indigène : mot bambara.

* *

Le lendemain, à midi, Mendiaye se présente de nouveau chez Oumar qui lui dit alors : « Chaque fois que tu voudras venir « ici mouiller tes lianes, ce n'est pas la « peine de m'en demander la permission. « Tu n'auras qu'à dire à celle de mes femmes « que tu voudras, de te les mouiller ».

Mendiaye pénètre dans la case. Il y trouve une autre femme à qui il fait la même demande qu'à la première. La femme s'adresse encore à son mari qui lui répond avec impatience : « J'ai défendu qu'on me demande « la permission chaque fois. Quand il vien- « dra ici, il faut lui mouiller ce qu'il vous « dira ! »

Mindiage est venu ainsi onze jours d'affilée, et il a besogné autant d'épouses différentes.

* *

Le douzième jour, comme il s'occupait avec la dernière d'entre elles, Oumar entre à l'improviste et les trouve dans la posture que l'on imagine : « Ah! s'écrie-t-il, c'est « comme ça!... »

— « Oui, répond la femme, mais je ne

« suis pas la seule à l'avoir fait ! Toutes les
« autres l'ont fait comme moi, puisque tu
« nous en avais donné l'ordre ».

— « Non ! réplique Oumar, j'ai dit de
« mouiller ses lianes, mais non son bengala.
« Enfin, bon ! Il nous faut revenir au village
« car il est impossible d'empêcher ses
« femmes de se faire besogner par d'autres
« hommes ! »

Lui et ses femmes sont revenus à leur an-
cien village.

Dubréka, 1910.

OUSMANN GUISSÉ. Interprété par GAYE BA.



L'ORIGINE DES PAGNES

(Peuhl).

Un jeune homme avait une sœur. Un jour celle-ci lui demanda de l'accompagner à un marigot où elle voulait aller laver ses effets. Elle avait peur d'y aller seule. « Accom-
« pagne ta sœur », dit la mère au jeune homme. — « Bien ! » répondit celui-ci, et il partit avec la jeune fille.

Quand ils furent au marigot, le frère s'assit à quelque distance pendant que sa sœur faisait la lessive. Comme elle s'était dépouillée de ses vêtements, il ressentit le désir de coucher avec elle et ce désir le remplit de honte.

Ils revinrent à la maison et le jeune homme tomba malade par suite de la con-

trainte qu'il s'imposait pour résister à son désir. Il fut sur le point de mourir.

Son père s'enquit de la cause de son mal :
« C'est au ventre que je souffre, dit-il.
« Le jour où je suis allé accompagner ma
« sœur au marigot j'ai eu envie d'elle et j'en
« ai grande honte ».

— « N'est-ce que cela ? s'écria le père. En
« ce cas, c'est peu de chose. » Il appela sa
fille. « Ton frère, lui dit-il, est malade du
« désir de coucher avec toi... »

La jeune fille objecta la honte qu'elle ressentait de ce désir de son frère.

— « S'il ne couche pas avec toi, lui dit son
« père, il mourra sûrement ».

— « C'est bon ! répondit-elle. Je consens. »

On ferma la porte de la case. Le frère posséda sa sœur et guérit.

Voilà pourquoi une femme ne doit pas se laisser voir nue à un homme. Celui qui la verrait éprouverait le désir de coucher avec elle. C'est pour éviter cela que tout le monde porte des vêtements.

Mansara, 1912.

Communiqué par le Dr CREMER de l'Assistance médicale indigène.



LXXII

LA FAMILLE DIATROU
A LA CURÉE

(Bambara).

L'hippopotame et l'hyène faisaient une paire d'amis. Ils prenaient ensemble tous leurs repas et, chaque fois que leurs « femmes » leur apportaient le plat de haricots, l'hippopotame, soulevant une de ses pattes de devant, la tenait suspendue au-dessus de laalebasse pour y faire dégoutter de sa graisse qui fondait à la chaleur du mets. Après quoi ils savouraient le plat ainsi embeurré.

..

Ils vécurent de cette façon en parfait ac-

cord pendant longtemps. Un jour pourtant, Diâtrou l'hyène rencontrant le compère lièvre lui confia ceci : « Mon camarade est
« devenu très gras; aussi le temps est-il
« venu pour moi de le manger. Et puis... il
« me gêne ! Souvent je suis obligé de l'at-
« tendre pour commencer mon repas car il
« faut, pour que je mange, qu'il ait égoutté
« de sa graisse dans le plat ».

— « Et comment t'y prendras-tu pour le
« tuer ? » demanda le lièvre.

— « Voilà : je creuserai dans ma case
« une grande fosse que je recouvrirai de
« *séko* (1). Quand l'hippopotame viendra chez
« moi, je l'inviterai à s'asseoir sur le *séko*.
« Ce faisant, il s'effondrera dans la fosse ».

Le lièvre quitta Diâtrou. Il alla trouver l'hippopotame au fleuve : « Pratique
« un souterrain allant jusqu'à la case de
« l'hyène, lui conseilla-t-il. Diâtrou a creusé
« une fosse qu'il va recouvrir d'une trappe
« en *séko*. Il t'invitera à t'asseoir sur cette
« trappe et tu tomberas dans la fosse mais,
« si ton souterrain y aboutit, ce te sera un
« moyen de regagner le fleuve. »

(1) Paillasson grossièrement tressé.

*
*
*

L'hippopotame se mit aussitôt à l'œuvre mais, au bout de peu de temps, il arrêta son travail et se rendit chez Diâtrou qu'il trouva occupé à creuser sa fosse. Quand celui-ci l'aperçut, il lâcha son *dâba* et se porta amicalement à sa rencontre en lui disant : « Bon-
« jour, ami, bonjour ! »

— « Bonjour, ami, bonjour ! lui répondit
« l'hippopotame. Que fais-tu donc là ? »

— « Je creuse un silo pour y mettre mes
« patates à se conserver dans le sable. »

Diâtrou appela sa femme : « Niénemba,
« ordonna-t-il, apporte-nous donc le plat de
« haricots ! » Niénemba obéit. L'hippopo-
tame tendit sa grosse patte, comme d'ordi-
naire, au-dessus du plat et l'embeurra ; puis
ils mangèrent.

Le repas terminé, l'hippopotame s'en re-
vint au fleuve, tout en étudiant la direction
à donner à son souterrain. C'était dans ce
but qu'il avait rendu visite à Diâtrou. En-
suite il se remit à sa tâche, tandis que l'hyène,
de son côté, peinait à agrandir la fosse. A lui
seul le gros animal en faisait plus que Diâ-
trou et toute sa famille réunis. Au moment

de déboucher dans la fosse que lui préparait son camarade, il s'arrêta car il entendait distinctement les coups de *dâba* et de *solî* (1) que l'on donnait de l'autre côté.

*
*
*

Au bout de quelques jours, l'hyène eut terminé sa fosse dissimulée par des *séko*. L'hippopotame qui s'était rendu chez les Diâtrou fut invité à prendre place sur le paillason : « Non, dit-il, je porte une vieille culotte et comme peu m'importe de la salir, je n'ai pas besoin d'un *séko* pour m'asseoir. »

Et, sans laisser à l'hyène le loisir d'insister, il s'assit sur le sol compact. Diâtrou le laissa faire et nos deux camarades prirent leur repas comme d'habitude, après quoi l'hippopotame rentra chez soi. Il savait que la fosse était terminée et qu'il pouvait, sans risquer de se trahir, faire déboucher son souterrain dans le fond du piège. Il y travailla sans arrêt et termina la tâche que lui avait indiquée le lièvre.

(1) Houe et pioche indigènes.

* *

Le lendemain, revêtu d'habits neufs, il se rendit chez l'hyène son compère.

— « Mets-toi donc sur le *séko*, lui dit l'hyprocrite.

— « Ma foi ! aujourd'hui je ne dis pas non, « répondit-il : j'ai un pantalon *darboussi* (1). « Il ne faut pas que je salisse. »

Il alla comme pour s'asseoir sur le *séko* et tout s'effondra sous lui. Mais il avait préparé sa chute et il se retrouva au fond sur ses quatre pattes. Il enfila son souterrain et regagna la berge du fleuve. Pendant ce temps Diâtrou, Niénemba, Nokobirimpié (2), Fakountoumpié (3), Séguikolontampié (4), toute la famille hyène jetait dans la fosse de grosses pierres, des pilons, des mortiers, de

(1) « Darbouch » en arabe. Culotte ample de laine piquée par le bas et qui se vend jusqu'à 50 francs.

(2) Ce nom signifie : Mpié-tire-la-fiente-des boyaux.

(3) Ce nom signifie : Mpié-cause-de-la-perte de ton père.

(4) Ce nom signifie : Mpié-porteur de vieux-paniers.

la braise, tout ce qu'elle trouvait à sa portée pour achever l'hippopotame dans le silo.

*
* *

Le lendemain le lièvre, en venant boire au fleuve, rencontra l'hippopotame qui le remercia : « Ce que tu m'avais prédit, frère
« Lièvre, est arrivé. En ce moment. Diâtrou
« me tient pour assommé. Je veux me ven-
« ger de lui ! Comment pourrais-je y ar-
« river ? »

— « Couche-toi ici et fais le mort, lui ré-
« pondit le lièvre. J'irai prévenir les Diâtrou
« qu'il y a un cadavre d'hippopotame au
« bord du fleuve. Ils accourront en toute
« hâte et tu pourras leur revaloir ce qu'ils
« t'ont fait ».

*
* *

Le lièvre passa chez lui prendre son *dounnou* (1), puis il se mit à battre du tam-tam en criant : « Quel est le bâtard de chas-
« seur qui a tué un hippopotame ? A quel
« *fâforo* (2) de chasseur appartient le cadavre
« de la berge ? »

(1) Tambour indigène.

(2) Injure trop grossière pour être traduite ici.

Comme il passait devant la case de Diâtrou, celui-ci fit brusquement irruption au dehors : « Petit lièvre ! Petit lièvre, tais-toi !
« Que personne ne t'entende ! » puis revenant dans sa case, il appela sa femme :
« Dênouba (1) ! prends le panier ! Nokobirimpié,
« rimpié, Séguikolontampié, Fakountoum-
« pié ! venez avec nous au bord du fleuve ! »

*
*

Tout la famille Diâtrou s'est rendue au marigot. Elle y trouve le cadavre de l'hippopotame. Diâtrou dit à sa femme : « Niénemba, « mets-toi de côté ! Tu parleras la dernière ! » Ensuite, s'adressant à Nokobirimpié : « Quelle « sera ma part de cette aubaine ? »

— « Père ! répondit Nokobirimpié, il y « aura pour toi le gigot et une épaule »...

L'hyène, furieuse de cette réponse saisit son fils par une des pattes de devant et le lance en l'air. Mais celui-ci que la viande attire irrésistiblement revient malgré tout

(1) Ce nom signifie : « Mère des petits ». C'est plutôt un qualificatif caressant. Niénemba veut dire : pâtre femelle.

prendre sa place, sans s'émouvoir, près du faux cadavre.

Diâtrou pose la même question à Seguikolontampié. Celui-ci ajoute la tête de l'hippopotame à la part attribuée à son père par son frère aîné. Diâtrou, tout aussi furieux, gifle Séguikolontampié : « Tu n'es qu'un bâtard, « lui crie-t-il, et, pas plus que ton frère, tu « n'es issu de moi ! » Et il le lance en l'air.

« Quand nous serons de retour à la case, « déclare-t-il à sa femme, tu t'en iras avec « tes bâtards chez leur vrai père ! »

Diâtrou appelle ensuite Fakountoumpié : « Fakountoumpié *ni* (1) lui demande-t-il « d'un ton caressant, mon petit, montre à ton « papa quelle sera sa part de cette grosse « bête. »

Fakountoumpié répond : « Papa, mes « frères et moi, nous allons chercher des « lianes. Nous t'attacherons à l'hippopotame. « Tu en mangeras tout ce que tu voudras « manger et de ce que tu laisseras nous fe- « rons deux parts égales : l'une pour toi de- « main et l'autre pour notre mère et nous. »

« Bien parlé ! s'écrie l'hyène. Ah ! je recon-

(1) « Ni » est un diminutif de tendresse.

« nais mon sang en toi ! Fais comme tu viens
« de dire ! »

* *

Fakountoumpié et ses frères sont allés chercher les lianes. Ils ficellent leur père au faux cadavre mais avant que Diâtrou ait donné son premier coup de mâchoires, ne voilà t-il pas que le mort ressuscite et qu'il plonge dans le fleuve ! En se débattant il brise les liens de Diâtrou, saisit celui-ci et l'immerge à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'il soit étourdi. Ensuite il lui sort les intestins par l'anus et lui remplit de sable le ventre. Il bouche l'orifice avec un *ntébé* (1) et va déposer l'hyène ainsi accommodée sur la berge du marigot.

Pendant que ceci se passait, Niénemba et sa progéniture repêchaient au passage les boyaux et les morceaux de graisse du chef de famille que le courant leur apportait. Ils virent l'hippopotame déposer Diâtrou au bord de l'eau.

« Regagnons vite la case, dit Niénemba.

(1) Poisson ayant, d'après le conteur, l'apparence d'une carpe.

« Avec ces boyaux et cette graisse je vais
« préparer une fameuse sauce avant le re-
« tour de votre père! »

* *

Lorsque Diâtrou rentra, la sauce était déjà prête. Fakountoumpié dit à son père : « Ma-
« man a confectionné de la sauce pour toi
« avec les tripes et la graisse de l'hippopo-
« tame que nous avons repêchées dans le
« marigot. »

— « Sont-ce les tripes de l'hippopotame?
« Sont-ce les miennes? On n'en peut rien
« savoir, déclara Diâtrou. Le combat a été
« si terrible! »

Le père hyène cependant se sentait très mal à l'aise pour se mettre à manger de suite. Il va se placer à l'écart de telle façon qu'il présente son orifice anal aux regards de Fakountoumpié. Celui-ci qui aperçoit le *ntébé* se jette sur son père et arrache le poisson obturateur de la place où l'hippopotame l'avait enfoncé...

Diâtrou a poussé un grand cri. Le sable qui rembourrait sa panse se répand au dehors. C'est la fin de sa vie.

Depuis ce temps on préfère son dernier-né à ses autres enfants et c'est précisément celui-là qui cause à sa famille les plus graves ennuis.

Bogandé, 1911.

Conté par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA
TARAORÉ.

ÉCLAIRCISSEMENTS.

Pour la préférence donnée au dernier-né, voir le conte gourmantié : Goumbli-Goumbli Niam...

Plusieurs contes indigènes nous édifient sur la valeur des amitiés de l'hyène. Voir notamment : « L'hyène et l'homme, son compère ».

Le piège tendu à l'hippopotame l'aurait été dans les mêmes conditions par le damel Amady Ngoné à Colhi (Koké) Barma, le héros du conte Guéhuel et damel. Voir l'abbé Borlat : Esquisses sénégalaises. Voir aussi le conte de Gaden (Le Poular) : « L'enfant qui était plus intelligent que le roi. »



LXXIII

LA LEÇON DE COURAGE

(Peuhl).

Il y avait un *amîrou* (1) foulah, du nom d'Issa dont la fille était très jolie. Il l'aimait tellement qu'il lui fit faire un lit en or massif.

Attirés par sa réputation de beauté, un grand nombre de prétendants vinrent la demander en mariage à l'*amîrou*, mais celui-ci déclara qu'il ne l'accorderait qu'à un homme assez robuste pour briser le lit d'or massif rien qu'en s'asseyant dessus.

*
* *

Tous les jeunes gens des alentours ten-

(1) Chef, roi (en peuhl) par corruption du mot arabe.

tèrent l'épreuve. Nul ne réussit à s'en tirer à son avantage.

Un lion entendit parler de cela par ses congénères. Il se transforma en homme, prit une hyène comme monture et se dirigea vers le village de l'*amîrou*.

Il était à peu près neuf heures du soir quand il y arriva. Il jugea qu'il était un peu tard pour se présenter chez l'*amîrou* et se coucha sous un arbre dans le dessein d'y passer la nuit.

Au bout de quelques minutes une vieille femme passa près de l'homme-lion et de l'hyène, sa monture. L'envie prit alors à l'hyène de hurler après la vieille. « Pour-
« quoi cries-tu toujours ainsi ? lui demanda-
« t-il. Il ne faut pas nous faire prendre en
« grippe ! »

L'homme-lion interrogea la vieille et s'informa de l'endroit où habitait l'*amîrou*. La vieille lui montra la demeure du chef et le lion recueillit l'indication pour le lendemain matin.

*
* *

Le lendemain, au jour, les femmes qui allaient puiser de l'eau remarquèrent le lion

sous sa figure de joli garçon. Elles se rendirent chez l'*amîrou* et lui dirent : « Nous
« avons rencontré un homme d'aspect très
« agréable. Qu'il soit, ou non, assez fort
« pour briser le lit d'or massif, c'est le mari
« qui convient à ta fille ».

Quelques instants après, l'homme-lion se présentait chez l'*amîrou* à qui il demandait la main de sa fille : « Essaie d'abord de briser ce lit » répondit l'*amîrou*.

L'homme-lion ne se fut pas plus tôt assis sur le lit que le meuble se brisa en mille pièces.

L'*amîrou* alors consentit au mariage.

*
*
*

Le lion demanda à son beau-père de lui faire construire une case à une pause (1) environ du village et l'*amîrou* satisfait à ce désir. Il fit faire pour les jeunes mariés une très jolie habitation où le lion se rendit avec sa femme.

Jusqu'à ce moment-là il avait gardé son

(1) Temps de marche d'une heure et demie environ, couvrant de six à sept kilomètres de chemin au pas de route des noirs.

apparence d'homme. Mais, quand il eut couché avec sa femme, il reprit sa forme de lion. La jeune épouse, entendant des rugissements s'échapper de sa poitrine, s'informa de ce qu'il avait et, comme il ne répondait rien, elle étendit vers lui la main dans la nuit.

Elle se rendit compte alors qu'il était déjà à moitié transformé en lion. Déjà la tête et les membres antérieurs étaient d'un fauve. Le ventre et les membres inférieurs restaient encore ceux d'un homme...

Epouvantée, elle poussa des cris aigus. Et sa mère l'entendit crier. Celle-ci réveilla l'*amîrou*. « N'entends-tu pas notre fille « crier ? » lui demanda-t-elle.

— « Rien d'étonnant à cela, goguenarda « le père, puisqu'elle couche avec un homme « pour la première fois ! »

La mère n'osa pas insister. Pendant ce temps le lion dévorait leur fille.

*
* *

Le lendemain matin, la femme de l'*amîrou* ordonna à ses captives de faire chauffer de l'eau pour le bain de la mariée et les envoya la lui porter.

La première captive qui pénétra dans la case des nouveaux époux aperçut près du seuil la tête de la jeune femme. « Oh ! dit-elle à « ses trois compagnes, la fille de notre « maître a été tuée ! Il ne reste ici que sa « tête ! Et sur l'aire, on voit des empreintes « de lion ! »

— « Qu'allons-nous dire à l'*amîrou* ? » se demandaient les quatre femmes. Elles se décidèrent à lui rapporter qu'elles n'avaient pas trouvé sa fille dans la case.

Elles se rendirent chez la mère de la jeune mariée et lui dirent : « Nous n'avons « trouvé dans la case que la tête de ta fille. « Son corps avait disparu ».

*
* *

La mère est alors allée, sans mot dire, à la case nuptiale : « Sûrement, se dit-elle, le « mari de ma fille était un lion ! »

De retour près de son mari, elle lui fait part de ce qu'elle a vu : « Tâche donc de « tuer ce lion ! » lui demande-t-elle.

— « Et comment veux-tu que je le tue ? Il « faudrait d'abord se trouver en face de lui ! « T'imagines-tu que je vais me lancer dans

« la brousse à la recherche de ce lion là? »
— « Puisque tu n'oses pas le faire, a répli-
« qué la femme, donne-moi trois cents cha-
« meaux ».

*
* *

L'*amîrou* les lui a donnés. Elle en fait abattre deux cents. Avec les peaux elle fait confectionner une centaine d'outres. Les peaux qui restent, elle les emploie à fabriquer de grosses cordes résistantes, munies, à leur extrémité, de nœuds coulants.

Elle met à sécher au soleil la viande des bêtes abattues et quand toute cette viande est sèche, elle la fait placer dans les outres dont elle charge une partie des cent chameaux restants. Les autres chameaux sont chargés avec le reste des outres remplies d'eau.

Elle se met en route toute seule et s'en va, par la brousse, à la recherche du lion, meurtrier de sa fille.

*
* *

Après trois journées de marche, voici qu'elle rencontre une bande de lions : « Où

« vas-tu, ma brave femme? » lui demande l'un deux.

« Je suis à la recherche d'un de tes con-
« gènes pour qui je ressens la plus vive
« sympathie, car il a dévoré la fille de l'*ami-*
« *rou*, mon ennemi. Je lui ai fait sécher de
« la viande en abondance pour la lui offrir
« en remerciement du service qu'il m'a
« rendu. »

(Or c'était justement au meurtrier de sa fille qu'elle parlait sans s'en douter).

— « Tu as rencontré celui que tu cherches!
« lui déclara le fauve. C'est moi qui me suis
« nourri de la fille de ton ennemi! »

— « Comme je te trouve en compagnie,
« lui glissa la mère, si je te donne ce que
« j'ai apporté à ton intention, tes camarades
« ne te laisseront pas grand'chose pour ta
« part. Mieux vaut que je grimpe à cet arbre
« d'où je te jetterai une corde dont je tien-
« drai l'autre bout. Tu te la passeras au cou,
« je te hisserai sur l'arbre où tu pourras
« manger sans que personne te dérange ». »

Telle fut la proposition de la femme de l'*amîrou* au meurtrier de sa fille et le lion l'accepta.

*
* *

La femme monta dans l'arbre et le fauve se passa au cou le nœud coulant. Alors elle tira dessus brusquement et, quand le lion se trouva un peu au-dessus du sol, elle attacha la corde à une grosse branche et laissa l'animal gigoter à loisir.

Il ne se débattit pas longtemps!

Quand elle le vit mort, elle descendit le cadavre à terre, lui ouvrit la poitrine et en arracha le foie.

Cela fait, elle s'en retourna chez elle.

*
* *

Elle trouva l'*amîrou* en compagnie de ses amis. Alors, lui jetant le foie du lion à la face, elle lui cria : « C'est à toi désormais
« de tenir mon rôle de femme et moi j'occu-
« perai ta place comme si vraiment l'homme
« c'était moi! Qui n'a pas de courage n'est
« pas digne de commander! »

Les camarades de l'*amîrou* lui demandèrent ce qu'elle avait à insulter ainsi son mari. Elle leur raconta ce qui s'était passé et l'*amîrou* confessa ses torts. Il implora

d'elle son pardon et, pour la fléchir, lui fit de riches présents : cent boules d'or, cent vaches, cent chameaux, cent captifs, cent choses de chaque espèce.

Trois ans après il leur naquit une fille, plus jolie encore que n'avait été la première et, depuis lors, leur vie ne fut plus troublée. C'est pourquoi mon conte est fini.

Fada Ngourma, 1911.

Conté par KALLOUDOU élève-médecin.

ÉCLAIRCISSEMENTS.

Ce thème est celui, très populaire, de la jeune fille qui a des prétentions excessives touchant la perfection de son futur mari. Voici un autre conte sur ce sujet qui m'a été communiqué par le Docteur Cremer.

LA FEMME ET LE LION

(Résumé).

Une jeune femme très belle avait déclaré qu'elle ne se marierait qu'avec un homme

ne portant aucune espèce de cicatrice. Un lion, apprenant cela, se change en un homme accompli, et la femme l'épouse malgré les conseils de son père qui lui représente qu'elle ne doit pas épouser un homme qu'elle ne connaît pas. L'homme-lion emmène sa nouvelle épouse en pleine brousse et lui dit que c'est là son village. La jeune femme prépare la nourriture, mais le lion la refuse, s'en va, se change à nouveau en lion, attrape des antilopes, les mange, revient et se couche. Pendant son sommeil, il reprend l'aspect du lion, la jeune femme se réveille et s'enfuit, effrayée, jusqu'à son village. Le lion se réveille à son tour, court après la femme mais arrive au village après elle et s'en retourne. La femme reconnaît auprès de son père qu'elle a eu tort de ne pas écouter ses conseils. Son père lui dit : « Je « suis vieux et connais beaucoup de choses, « on ne doit pas épouser quelqu'un que « l'on ne connaît pas ».

D^r CREMER.



LXXIV

LES AMANTS FIDÈLES

(Haoussa).

Un homme s'en allait en voyage. Sa maîtresse se mit à pleurer : « Oh ! gémit-elle, je
« crains bien qu'en route tu ne recher-
« ches d'autres femmes ! — Non ! déclara
« l'amant, je n'en ferai rien et, pour que tu
« en sois certaine, je garderai noué le
« cordon de ma culotte jusqu'à mon re-
« tour ! »

— « Et moi, renchérit la femme, je vais
« me rendre chez ma mère. Je m'y coucherai
« sur une natte dont je ne me lèverai pas
« avant de te voir revenu ! »

*
* *

L'homme se mit en route et sept ans se passèrent avant qu'il revint. Il avait religieusement tenu parole. Sa culotte n'était plus que loques et il n'y avait pour en retenir les morceaux tant bien que mal que l'ancien cordon qui, à la longue, lui avait pénétré les chairs.

On alla dire à la femme que son amant était de retour, mais elle déclara ne vouloir se lever qu'en sa présence. L'homme alors entra dans la case et, à sa vue, sa maîtresse se mit debout. Mais elle amenait avec elle la natte car à force de rester en contact avec elle la chair s'y était collée.

Il fallut asperger la natte à profusion pour la lui détacher du corps.

Quant à l'homme, on dut couper le cordon de sa culotte avec des couteaux et des tenailles de forgeron. Cela fait, les deux amants fidèles reprirent leurs relations d'autrefois.

Bogandé, 1911.

Conté par FATIMATA OAZI.

Interprété par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit
SAMBA TARAORÉ.



LXXV

L'ÉPREUVE DE LA PATERNITÉ

(Bambara).

Un homme, nommé Niamankolo, avait eu de sa femme Saran cinq enfants. Sans cesse il se vantait de la vertu de sa femme auprès de trois de ses amis. Ils ne pouvaient se trouver réunis sans que Niamankolo pronât la fidélité de Saran.

Un jour il entamait, une fois de plus, l'éloge de celle-ci : « Ma femme, proclame-t-il, n'a jamais connu d'autre homme que moi ! Jamais elle n'est sortie de ma case qu'après en avoir obtenu la permission de moi ! »

— « Ami, répliqua un de ses compagnons, tu te trompes grandement ! Ta femme est aussi fausse que les autres ! »

Quand les quatre amis se séparèrent, celui qui avait ainsi parlé au trop confiant mari le tira à l'écart et lui dit : « Depuis plus de « *sept* ans l'un de nous est l'amant de cette « Saran dont tu exaltes la retenue. Veux-tu « savoir à quoi t'en tenir ? Monte au déclin « du jour dans le grand tamarinier qui se « trouve au bord du sentier du marigot. « Installe-toi dessus avant que les femmes « passent pour chercher de l'eau. »

*
* *

A l'heure indiquée, Niamankolo se rendit à l'arbre et y grimpa. Il ne s'était pas plus tôt installé à califourchon sur l'une des maîtresses branches qu'il vit venir Saran, sa femme. Elle s'arrêta sous l'arbre, défit son pagne, l'étendit à terre et s'assit dessus.

Au bout d'un instant, un homme arriva de son côté. Quand cet homme fut sous l'arbre, Niamankolo le reconnut pour un des amis avec lesquels il devisait une heure auparavant. C'était l'amant dont l'autre lui avait parlé.

Le faux ami s'approcha de la femme en

riant : « Pourquoi ris-tu? » lui demanda-t-elle.

— « C'est, répondit-il que ton mari ne « cesse d'affirmer que tu n'es pas de celles « qui vivent une mauvaise vie.

— « Il a raison, déclara la femme. Si je « voulais t'apprendre de qui sont trois de « mes cinq enfants tu me traiterais de folle « car tu le sais aussi bien que moi! »

Ils se mirent à plaisanter là-dessus tous les deux. Ensuite l'homme s'assit près de Saran et commença à lui pointer l'index dans le côté pour la chatouiller.

La femme se tortillait et s'écartait d'un coup de rein pour revenir aussitôt se serrer contre son amant. Enfin celui-ci enleva sa culotte et Saran, comprenant son intention, se coucha sur le dos, les yeux vers la ramure du tamarinier. L'homme se disposait à prendre position quand Saran le rejeta sur le côté, se releva toute tremblante et s'enfuit vers le village sans même un sourire d'adieu à son amant. Elle venait d'apercevoir son mari mal dissimulé par le feuillage.

L'amant cria : « Saran! » à trois reprises, se demandant ce qu'elle avait à fuir ainsi. Mais elle, sans retourner la tête, continuait

à se hâter, tout en rattachant son pagne comme elle le pouvait.

L'homme se reculotta et partit à la poursuite de sa maîtresse, mais en vain l'appela-t-il : il ne recevait aucune réponse.

*
* *

Quand Niamakolo jugea que les deux amants devaient être rentrés au village, il descendit de son observatoire et s'en revint chez lui.

En le voyant rentrer, Saran lui demanda :
« D'où viens-tu donc ? »

— « Tu ne l'ignores pas ! répliqua-t-il.
« Prépare tes paquets car demain tu ne courras pas ici ! »

Ceci dit, Niamankolo sortit et alla chez ses oncles leur emprunter cinq chevaux qu'il amena tout sellés. Il dit alors aux cinq enfants : « Je vais m'étendre en travers de la route. Vous monterez ces chevaux et les lancerez au galop. Arrivés où je serai, vous les ferez sauter par dessus moi ! »

*
* *

Il alla se coucher en travers du chemin.

Les enfants lancèrent leurs chevaux à tour de rôle. Trois seulement d'entre eux se décidèrent à faire sauter leurs montures par dessus l'obstacle humain.

Les deux autres l'essayèrent à trois reprises mais au moment d'imprimer l'élan, un scrupule les arrêta et ils retenaient leurs bêtes de peur de faire du mal à leur père. Ils s'apprêtaient à renouveler leurs tentatives quand Niamankolo les contint du geste : « Ça suffit ! dit-il. J'ai vu les
« quels d'entre vous étaient réellement mes
« fils ».

Il rentra avec tous dans la case et, appelant Saran, il lui dit : « Prends ces trois enfants (il leur avait fait former un groupe distinct). Ramène-les à leur père. Mieux que moi-même tu le connais ! »

La femme s'en alla avec ses trois bâtards. Depuis ce jour personne n'accepte de garder chez soi les enfants de l'adultère car, tôt ou tard, ils finissent par dominer les enfants légitimes.

Bogandé, 1911.

Conté par BADIAN KOULIBALY.

Interprété par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA
TARAORÉ.

ÉCLAIRCISSEMENT.

Ce récit manifeste, de la part des Noirs, une
croyance à *la voix du sang*.



LXXVI

LA BUSE ET LE SOLEIL

(Peuhl).

Le Soleil avait emprunté à la buse cent mille cauris. Chaque jour la créancière se rendait chez son débiteur pour lui réclamer sa créance, mais chaque fois elle trouvait le Soleil sorti : « Viens demain lui disait celui-ci ; me voilà dehors et je ne puis revenir sur mes pas ! »

« Bien ! » répondait la buse. Elle s'en retournait pour revenir le lendemain sans jamais pouvoir surprendre le mauvais payeur chez lui.

*
* *

« Buse, lui demanda un jour le coq, que

« vas-tu faire tous les jours chez le Soleil? »

— « Il m'a emprunté cent mille cauris et ne veut pas me les rembourser; répondit la buse ».

— « Reste ici, lui conseilla le coq. Demain je te réveillerai de si bonne heure que tu surprendras ton débiteur chez lui avant qu'il soit levé ».

— « Bien! » consentit la buse. Elle se coucha et dormit jusqu'à ce que le coq vint lui dire : « Buse, va maintenant. Le Soleil n'est pas encore levé ».

Elle alla chez le Soleil. Il dormait encore : « La bénédiction soit avec toi! lui dit-elle en entrant. — Qu'Allah te bénisse! répondit le Soleil. Mais qui t'a conseillée, pour que tu aies trouvé moyen d'être ici avant mon réveil? »

— « C'est *quelqu'un!* lui déclara la buse d'un air mystérieux ».

— « Si tu ne dis pas qui c'est je ne te rembourserai pas ce que je te dois! »

— « Eh bien! avoua la buse, c'est le coq! C'est grâce à lui que j'ai pu venir aujourd'hui de si bonne heure ».

— « Parfait! dit le Soleil. Puisqu'il en est

« ainsi, je te donne pour paiement les poulets, fils du coq ».

— « C'est entendu ! » conclut la buse.

Et voilà pourquoi la buse se nourrit de poulets.

Bénêna, 1912.

Communiqué par le D^r CREMER de l'assistance médicale indigène.

ÉCLAIRCISSEMENTS.

Le Soleil s'acquitte envers la buse à peu près de la façon dont Konkobo Moussa se montre généreux envers Samba Guélâdio Diégui (v. ce conte), et l'Allemagne envers la France en lui faisant don du Maroc à la condition de le prendre.



LXXVII

LE SPAHI ET LA GUINNÉ

(Ouolof).

Je tiens cette histoire d'Amadou Diop.

Il y a un spahi du nom de Mandoye N'Gom, un spahi de 2^e classe qui couchait à NDar Touti (1) avec sa femme. Une nuit qu'il était dans sa case, la lune l'a trompé. Il s'est réveillé à deux heures du matin et s'imaginant voir le jour à cause de la grande clarté du clair de lune, il a réveillé sa femme en lui disant : « Allons ! lève-toi pour faire
« mon café.

— « Ah ! Mandoye N'Gom, a répondu

(1) Faubourg de Saint-Louis entre le fleuve et la mer.

« celle-ci, il est encore trop bonne heure.

— « Ça ne te regarde pas! Allons! lève-toi! »

La femme n'a pas voulu. Elle a refusé carrément.

Alors Mandoye a préparé son café lui-même. Il l'a bu puis, prenant sa cravache, il est sorti, déclarant qu'il allait certainement manquer l'appel.

Il a couru jusqu'à la hauteur de la prison civile. Là il s'est remis au pas. Il a pris une chique (1) de tabac pour bourrer sa pipe et a ainsi atteint la diouma (2) de NDar.

Et tout à coup une demoiselle s'est dressée devant lui, lui barrant le passage. Elle s'est dressée toute nue devant lui, n'ayant qu'une ceinture de verroterie : « Mon cher ami a-t-elle dit, donnez-moi donc une chique de « tabac ». — « Je n'ai pas le temps, répond « Mandoye. Je le ferais de bon cœur mais « je suis trop pressé. Si je m'arrête, je vais « manquer l'appel ».

La demoiselle l'empêche de passer : « Tu « ne passeras pas, dit-elle. Il me faut ma chi-

(1) Le tabac indigène se fume en feuille.

(2) Mosquée.

« que de tabac. » Et elle commence à faire des bêtises. Elle voulait embrasser le spahi...

— « Comment se dit Mandoye, le jour est à peine levé et voilà qu'elle me demande du tabac! »

La demoiselle ne voulait pas le laisser. Il lui envoie un bon coup de cravache par la figure. La jeune fille se met à pleurer. Elle crie : « Hoû... ou! » comme la sirène d'un bateau. Elle s'enfuit. « Ah! dit Mandoye, elle vient m'ennuyer, celle-là! Sûrement ce n'est pas une femme, mais une guinné! »

Il pousse jusqu'à la caserne. Le voilà dans la cour criant lui aussi : « Hou!.. oû » Le sous-officier de semaine vient à lui : « Mandoye, est-ce que tu deviens fou? A deux heures du matin tu viens hurler dans la caserne comme un chacal! Tu auras quatre jours de salle de police demain matin. Tu peux y compter ».

Mais Mandoye ne pouvait plus parler. Il était devenu fou. Le sous-officier et le brigadier de semaine l'empoignent, ils lui font monter l'escalier. Il dit alors qu'il a vu quelque chose de fantastique. On le fait coucher et quelqu'un reste à le veiller.

Le lendemain dès huit heures du matin on

le transporta à l'hôpital. Il y a passé huit jours et il commençait à se trouver mieux et à parler car sa femme lui portait des gris-gris et des médicaments de noirs qu'elle cachait sous ses vêtements pour les faire entrer dans l'hôpital. Pendant ces huit jours on l'a soigné de cette façon et il s'est guéri.

Les médecins ne savaient pas comment on s'y était pris. Ils vinrent, lui tâtèrent le bras et déclarèrent qu'il était mieux.

Les sérignes (1) qui sont savants ont dit :
« Ça c'est un guinné qui l'a fait. »

Yaŋ-Yang, 1904.

Conté par AMADOU DIOP.

ECLAIRCISSEMENTS.

Cette traduction d'une guinné demandant du tabac est populaire à Saint-Louis. Selon les indigènes la guinné se tien^t sur le pont de Guet NDar (autre faubourg de Saint-Louis) et demande une prise. Si on lui en offre une, elle pince fortement les doigts de celui qui lui tend le tabac et il devient fou.

(1) Marabouts (synonyme de Karamoko en bambara).



LXXVIII

L'ENTERRÉ VIF

(Ouolof).

[Sur mon insistance Amadou Diop a fini par me raconter cette histoire. Il s'y était longtemps refusé alléguant qu'il ne la connaissait que par ouï dire. On se rendra compte de ce scrupule par les fréquentes restrictions que renferme le récit.]

Je ne connais pas cette histoire par moi-même. Je l'ai simplement entendu raconter.

Il y avait un ancien suivant (1) du bour Abdoul Boubakar roi de Damga ou du Bossea (2) ce qui revient au même. Ce suivant s'appelait Samba Guindé.

Un jour quelqu'un dit à Samba Guindé

(1) Un courtisan, un client du chef.

(2) Provinces voisines du Diolof.

qu'il y a une nourriture meilleure que toutes les autres : « Quelle est cette nourriture-là ? » demanda Samba. — « Si tu en goûtes, pour-
« suivit son interlocuteur, tu verras quel goût
« délicieux elle a ! » — Et Samba : « Il faut
« que je te trouve le moyen de goûter ce
« manger-là ! »

— « Son nom, reprit l'autre, son nom est
« mboum ce qui veut dire qu'il se prépare
« avec des feuilles d'arbres. Quand tu tueras
« un mouton, un bon mouton bien gras, fais
« le bouillir longuement en le mêlant de
« m'boum et ajoutes-y cinq litres de
« beurre (1). Ce sera exquis. Jamais tu n'au-
« ras goûté à un si bon mets ! »

Samba a ordonné à ses femmes (elles sont deux ou trois et même plus mais je n'en compterai pas davantage) (2) de lui préparer un mouton accommodé de cette manière :
« Qu'on me fasse un couscouss au mboum
« a-t-il dit. Quelqu'un m'a déclaré que c'était

(1) Le beurre se vend en bouteilles après avoir été fondu.

(2) Le conteur éprouve de la répugnance à parler des concubines que l'usage autorise cependant.

« excellent. Tuez un mouton, faites-le cuire
« dans cinq litres de beurre, très, très cuit.
« Cela fera un mets meilleur que n'importe
« quel autre. Qu'on me le prépare immé-
« diatement ! »

Les femmes se sont mises à l'œuvre le soir même. Quand l'heure du dîner est venue on a envoyé un enfant appeler Samba. Il est arrivé et a regardé le mboum dans les calebasses : « Voilà le manger prêt », lui ont-elles dit. On en avait fait quatre pleines calebasses qu'on a posées devant lui. Il joint ses doigts et creuse la main pour prendre le mboum « Ah dit-il joyeusement je vais savoir « ce que c'est que le mboum ! On m'a dit que « c'est si bon ! » Il en prend une pincée dans la plus grandealebasse, la roule en boulette et la flaire. Le mboum était froid. Alors furieux il jette sa boulette avec tant de force que sa main crève le séko (1) de la cloison car dans ce pays-là toutes les cases sont en paille.

Il a crevé le séko. Il appelle ses femmes, ses suivants ; beaucoup de monde est ac-

(1) Séko mot d'origine peuhle. Cloison en paille tressée.

couru. Il crie : « Lavez-moi la main car j'ai
« touché à un mets qui ne vaut rien du tout » !
Il se démène, il insulte leurs pères et leurs
mères (1). Puis il crie : « Qu'on me jette
« cette saleté là bien loin d'ici. Quant à celui
« qui m'a dit qu'il n'y a rien de meilleur que
« le mboum, je le tuerai ! Ça n'est bon que
« pour les meskines (2), les pauvres dépour-
« vus de tout » !

Depuis lors Samba a fait beaucoup de mal
— du moins on me l'a dit car moi je n'en ai
rien vu. — Beaucoup de meskines ont pleuré
pour les misères qu'il leur cherchait. Enfin
il est allé jusqu'à frapper un chérif, un grand
marabout !

Le chérif lui dit : « Mieux aurait valu me
« prendre tout mon bien que de me gifler.
« Voilà un coup que tu ne pourras pas recom-
« mencer ». Et la prédiction ne tarda pas à
se réaliser. Samba Guindé tomba malade.
Quelques jours après il était mort.

Alors le Bour donna des ordres pour le faire
enterrer. On l'enterra — d'après ce que j'ai en-
tendu. Tout le monde revint ensuite au village.

(1) La plus grave insulte pour un noir.

(2) Pauvre hère. Mot arabe.

Mais dans son trou Samba poussait des cris effrayants.

Quelqu'un vint trouver le Bour et lui dit :
« Tu sais, Bour, on a enterré ton suivant
« sans qu'il soit mort. Il pousse des cris là-
« bas ! »

— « Allez de suite le déterrer, commanda
« le Bour ».

On y est allé — d'après ce qu'on m'a raconté. — On a trouvé les pouces de ses pieds attachés avec du fil de fer. Un autre fil de fer attachait ses orteils à sa tête.

On a fait venir un forgeron pour couper ces liens mais ni lui, ni personne n'a pu arriver à couper ce petit fil de fer. Le Bour a fait alors appeler les sérignes pour savoir d'eux ce que cela signifiait. Ceux-ci ont répondu que c'était un effet de la puissance d'Allah.

— « Ne pourriez-vous obtenir par vos
« prières qu'Allah lui pardonne » ? a demandé
le Bour. Et les sérignes (1) ont répondu :
« On peut toujours essayer ».

Ils on fait des charités (2) en son nom.

(1) Marabouts.

(2) Aumônes pour acheter l'indulgence d'Allah.

Ils ont dit des prières, égrené leurs kourous (1), tout cela pour obtenir son pardon. Mais ça été en vain. Alors ils on dit : « Il n'y « a qu'à le laisser où il est. C'est la punition « des méfaits qu'il a commis ».

Le Bour Abdoul dit alors : « Quel tort a-t-il fait aux gens de ce pays ? Qu'on vienne « me le dire ! S'il a commis quelque grande « faute je donnerai à la victime une somme « d'argent pour obtenir d'Allah la grâce de « Samba Guindé ».

Tous ceux qu'il avait offensés sont venus raconter le mal qu'il leur avait fait et tout ce mal était si grave qu'aucune somme d'argent ne pouvait le compenser.

On laissa là Samba Guindé. Au bout de quelques années il cessa de crier, Dieu lui avait-il pardonné ? Je n'en sais rien mais on n'entendait plus ses cris.

Tu sais, mon commandant, tout cela je ne l'ai pas vu. J'en ai seulement entendu parler.

Yang-Yang, 1904.

Conte du FOUTA.

(1) Chapelet musulman.



LXXIX

LE MARIAGE DE NIANDOU

(Torodo).

Un roi, nommé Faran, avait décidé de n'accorder sa fille en mariage qu'à un homme qui consentirait à laisser sa fiancée introduire le doigt dans l'anus de son futur beau-père.

La fille de ce roi : Fatimata Faré était la plus belle fille de tout le Fouta. Aussi les prétendants accoururent-ils en nombre, mais la condition leur parut impossible à accepter.

Niandou, fils de Doundou Séguélé, un autre roi du Fouta, entendit parler de cette condition. Il se jura que Fatimata serait sa femme. En vain tout le monde tentait de le détourner de cette épreuve. Il persista dans sa résolution.

Il emmena avec lui Bilâli Erdidiam, le pre-

mier (1) captif de son père. Il l'avait paré de trois boubous dont chacun valait un captif. Il lui remit un grand sabre. Ainsi équipé, Bilâli Erdidiam pouvait aisément passer pour un grand chef.

Quand ils furent parvenus chez Faran, on battit le tabala (2) pour réunir tout le monde devant la case de l'almamy. Fatimata sortit, la taille très serrée comme une « madame » française, et les yeux brillants. Elle était, ce jour-là, si richement parée que son égale n'existait pas dans le monde entier.

Au bout d'un moment on vit venir Niandou, accompagné de son captif Bilâli qu'il présenta comme son père. Dès que Fatimata les aperçut, elle se leva, portant unealebasse pleine de lait qu'elle offrit à Niandou, ainsi que dix kolas blancs.

Niandou prit laalebasse des mains de Fatimata. Il feignit de boire un peu de lait, puis il la passa aux gens de sa suite qui firent aussi semblant de boire. Fatimata alors reprit laalebasse et la posa à terre.

(1) « Premier captif » signifie le plus en faveur auprès du maître.

(2) Expression bambara désignant le tambour de convocation des chefs de village.

Bilâli s'appuyant sur le dos de son prétendu fils, se courba. Il écarta les jambes de façon que Fatimata pût lui introduire le doigt dans l'annus, ce qu'elle fit. La cérémonie terminée, le faux Doundou Séguélé s'étant relevé on « attacha » le mariage (1).

Niandou passa trois mois et trois jours chez ses beaux-parents. Ce temps écoulé, il dit à sa femme : « Comme j'ai séjourné chez « tes parents, c'est ton tour de m'accompagner chez les miens ».

Tous les cavaliers du pays sortirent pour faire escorte à Fatimata. Ils l'accompagnèrent jusqu'à une distance à peu près égale à celle qui sépare Nougou (2) de Bogandé (3).

Quand ils s'en furent retournés, le soir même, à minuit, Niandou commanda à Bilâli de fendre un gros fromager et de placer Fatimata dans la fente, de façon à ce que l'arbre se refermât sur elle. Ainsi fut fait.

(1) Expression analogue à « sceller l'accord ».

(2) Nougou nom véritable de Fada Ngourma. Ce dernier nom est haoussa et signifie capitale du Gourma.

(3) Cette distance est de 120 kil. environ.

« Pourquoi as-tu agi ainsi » ? demandèrent à Niandou tous ceux de sa suite.

— « Parce que c'est une femme qui prétendait forcer son beau-père à se courber pour se laisser mettre un doigt dans le derrière. Aussi ai-je voulu faire voir qu'une femme ne compte pour rien et c'est pour cela que je l'ai fait enfermer dans le tronc d'un arbre ».

Fût-elle très rusée, la femme reste inférieure à l'homme.

1911.

AMADOU YÉRO, dit SIDI MABO.



LXXX

LES DEUX VOLEURS

(Gourmantié).

Dans un village gourmantié il y avait deux hommes qui étaient de fieffés voleurs. Bien que liés d'amitié, ils n'avaient pas la moindre confiance l'un envers l'autre.

Un jour des dioulas s'arrêtèrent dans le village et l'un des voleurs dit à son camarade : « Des dioulas sont venus et ils ont « avec eux beaucoup de marchandises.. « Nous allons tâcher de leur dérober quel- « que chose ».

Au lieu d'accepter la proposition de son compère, le second voleur lui répondit : « Mon cher ami, jusqu'à ce jour nous avons « commis de nombreux vols, mais il se fait « temps de changer de conduite. Crois-moi :

« allons plutôt ramasser du bois. En le vendant, nous gagnerons honnêtement quelques cauris ».

*
* *

Tous deux se rendirent dans la brousse et en rapportèrent deux fagots. Ils les vendirent et achetèrent trois charges de pagnes bleus. Pour les mettre à l'abri des voleurs dont le pays était infesté, ils cachèrent leurs charges dans un puits tari très profond.

Le lendemain ils vinrent à leur cachette pour y reprendre les charges. Le premier voleur, qui projetait de s'approprier pour lui tout seul les trois charges, dit à son compagnon : « Descends donc dans le puits à l'aide de cette corde dont je vais tenir un des bouts et qui servira ensuite à hisser les paquets que tu y auras attachés ».

Le second voleur descendit dans le puits et fit ce que son camarade lui demandait. Quand la première charge eut été hissée au bord du puits, le voleur qui était en haut la prit et alla la cacher à l'écart. En revenant au puits, il rapporta avec lui une grosse pierre qu'il se proposait de jeter sur son

compère pour l'écraser lorsque toutes les charges seraient remontées.

La seconde charge était déjà hissée; il n'en restait plus qu'une à attacher quand le voleur d'en-bas, qui n'avait nullement confiance en son ami, jugea prudent de se faire remonter en même temps qu'elle à la lumière du jour. Il se cacha donc dans cette dernière charge et cria à son compère : « Tire fort sur celle-là car c'est la plus « lourde des trois ! »

Le voleur d'en-haut hala de toutes ses forces, puis il alla cacher la charge avec les autres. Cela fait, comme il croyait son camarade toujours au fond du puits, il y précipita la grosse pierre qui tomba avec un grand fracas.

Alors, convaincu qu'il restait le seul propriétaire des charges, notre homme s'en revint chez lui. Il comptait revenir à la nuit reprendre ses pagnes là où il les avait laissés.

*
* *

Pendant qu'il précipitait la grosse pierre dans le puits, l'autre larron était sorti de la troisième charge et avait, de son côté, re-

gagné son domicile. A peine y était-il rendu qu'il vit son camarade rentrer aussi chez lui.

Il s'en alla trouver un sien oncle et lui rapporta le mauvais tour que son associé avait tenté de lui jouer. En même temps, il demanda à son parent de lui louer son âne pour une demi-journée.

Dès que l'âne lui eut été confié, notre voleur alla à l'écart du village l'attacher dans les hautes herbes et il se tint embusqué près de l'animal.

Bientôt celui-ci se mit à braire à plusieurs reprises. Le premier voleur l'entendit. Il pensa que des Haoussa avaient perdu un de leurs baudets et il courut du côté où il avait entendu braire, avec l'intention de se saisir de l'animal et de le vendre.

Déjà il lui detachait les entraves des pieds quand le camarade qu'il s'imaginait avoir tué dans le puits se dressa devant lui et lui dit : « Laisse cette bête ! Elle est à « moi. Et maintenant allons partager ce que « tu sais. Sinon je porte plainte devant le « *bâdo* ».

Force fut bien au fripon de partager les charges de pagnes avec cet ami qu'il ne s'attendait guère à revoir.

Souvent la trahison retombe sur son auteur.

Bogandé, 1911.

Conté par BENDIOUA. Interprété par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA TARAORÉ.



LXXXI

CONCOURS MATRIMONIAL

(Gourmantié).

Une très jolie fille avait trois amants nommés : Sâga, Maridia et Badanhti. Elle les aimait tous trois également.

Un jour elle dit à son père : « Je voudrais
« me débarrasser de deux de mes préten-
« dants et je choisirai pour cela comme mari
« celui des trois qui se montrera le plus
« fort ! »

— « Je vais les appeler pour venir battre
« mon tas de mil, lui répondit son père. Tu
« prendras pour mari celui qui aura accom-
« pli la meilleure besogne ».

*
* *

Sâga fut celui qui se présenta le premier.

D'un seul coup de son bengala (1), il battit si durement le mil que tous les grains jaillirent des épis.

Maridia s'avança à son tour. Il s'assit sur le tas de mil battu et péta dessus. Il péta si puissamment que tout le son de mil s'envola et disparut dans l'air.

A ce moment Badanhti tira sur la peau de ses testicules et l'allongea tellement qu'il en enveloppa tout le grain battu et vanné par ses deux rivaux.

Lequel des trois auriez-vous choisi pour mari?

Bandiagara, 1912,

Conté par NOUNDIA TENDABA boy, Interprété par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA TA-RAORÉ.

(1) Membre viril. Ce mot employé couramment chez les Ouolof et compris dans toutes nos possessions d'Afrique occidentale n'est pas ouolof. Il est composé du mot banndé (qui est du français défiguré) et de klam (ou kalam) signifiant : en l'air. C'est pourquoi les Français le croient d'abord ouolof et que les Ouolof le disent français. C'est un véritable mot « métis ».



LXXXII

BÉNIPO ET SES SŒURS

(Gourmantié).

Un homme avait quatre enfants : trois filles et un garçon.

Un jour ses enfants allèrent au marigot pour s'y baigner. Bénipo, le garçon, avait pour maîtresse une de ses sœurs. Pendant que les jeunes filles se baignaient, il réunit tous leurs pagnes et passa sur la rive opposée. Ses sœurs couraient après lui en pleurant et en le suppliant de leur rendre leurs vêtements mais lui n'en voulut rien faire. Il grimpa sur un néré.

Ses sœurs étaient restées sous l'arbre et lui réclamaient les pagnes sans se lasser. Il les laissa enfin tomber, à l'exception de ce-

lui de sa maîtresse. Les autres sœurs les ceignirent et rentrèrent au village.

*
* *

Quand elles se furent éloignées, Bénipo lâcha le dernier pagne et se disposa à descendre de l'arbre. Mais, à ce moment, un grand vent s'éleva qui entraîna dans son tourbillon la jeune fille.

Elle fut ainsi emportée jusqu'à une grande termitière abandonnée (1). Cette termitière était ouverte par en haut. Le vent y déposa la jeune fille et l'orifice se referma immédiatement.

Le même tourbillon revint prendre Bénipo et le porta jusqu'au milieu de sa case où il le laissa retomber. Le jeune homme raconta à son père que sa sœur avait été emportée par le vent.

(1) Les termites abandonnent souvent leurs constructions où s'installent des fauves (panthères, sangliers, etc.) ou d'autres animaux de la brousse (boas, etc.) qui en font leur repaire. Aussi convient-il de ne s'en approcher qu'avec circonspection. Il s'agit ici de grandes termitières en forme de monticules coniques, dont la hauteur atteint trois et quatre mètres.

Quand l'ouragan fut apaisé, le père partit, accompagné de Bénipo, à la recherche de sa fille. Mais tous deux la cherchèrent en vain.

*
* *

Quelques jours se passèrent sans qu'ils eussent de nouvelles de la disparue. Un jour qu'un bouvier du village se trouvait avec son troupeau près de la termitière, la jeune fille, entendant marcher, s'approcha d'un petit orifice et lui dit : « Bouvier, quand
« tu iras dans la case de mes parents, ne
« manque pas d'avertir Bénipo, mon frère,
« que je suis dans cette termitière ».

Quand le bouvier fut de retour au village avec ses bœufs, il alla trouver Bénipo et lui dit. « Ta sœur te demande. Elle est dans
« une vieille termitière là-bas ». En même temps il lui indiquait du doigt le côté où se trouvait la termitière.

Bénipo se dirigea sans retard de ce côté. Arrivé près de la termitière, il s'arrêta. Il n'avait pas besoin de poser de questions car, au bruit de ses pas, la jeune fille s'était rapprochée de l'endroit où avait été l'ouverture.

« Mon frère Bénipo, dit-elle, toi qui
« m'aimes, c'est ici que je suis ».

Bénipo alors s'en revint au village. Il rassembla tous ses camarades et leur remit à chacun un *dâba* (1) pour travailler à démolir la termitière. Un lépreux se joignit à eux.

* * *

Quand ils furent à la termitière : « Qu'on
« me donne un *dâba*, dit le lépreux, je veux
« porter les premiers coups ! »

Alors, pour se moquer de lui, Bénipo lui dit : « Si tu parviens à démolir la termitière
« à toi seul, ma sœur sera ta femme ! »

Le lépreux empoigna le *dâba*. Au second coup qu'il porta, l'ouverture béa toute grande et la jeune fille sortit de sa prison. Mais lorsqu'elle eut appris que son frère l'avait promise au lépreux, son libérateur, elle se changea en un petit oiseau qui s'en-vola.

Alors le lépreux se fit épervier et lui donna la chasse. La jeune fille se trans-

(1) Sorte de houe indigène (mot bambara).

forma en petite termitière (1) et se fixa sur le sol.

L'épervier devint un champignon de termitière (2) et se posa sur la termitière.

C'est depuis ce jour que les champignons de cette espèce poussent sur les termitières.

Bogandé, 1911.

Conté par OURDIO, jeune fille gourmantié.
Interprété par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA
TARAORÉ.

ÉCLAIRCISSEMENTS.

Cf. pour la promesse de mariage faite à un lépreux, mon conte intitulé : Engagement d'honneur.

(1) Il y a deux sortes principales de termitières : les grandes faites en terre rouge par des termites de grande taille et les petites, en terre cendrée. Au point de vue formes on distingue celles en monticules coniques, celles en champignon et celles en forme d'organe viril.

(2) Champignon non comestible de 0^m15 environ de hauteur moyenne que les indigènes réduisent en poudre après l'avoir desséché et emploient en guise de topique contre les brûlures.



LXXXIII

BISSIMILAYE ASTAFROULLA

(Peuhl).

Dans le pays de Liptâko (1), il y avait une femme que nul ne pouvait assouvir. Elle promet cent chevaux, cent vaches et cent chameaux à qui la gorgerait de sensations voluptueuses.

Toute la jeunesse des alentours tenta l'épreuve mais nul ne parvint à produire l'effet désiré.

Trois jeunes garçons qui avaient entendu parler de cela s'acheminèrent vers le village qu'habitait la femme pour tenter l'expérience à leur tour. Arrivés au bord d'un

(1) Partie du cercle actuel de Dori, au nord du Gourma.

marigot, ils virent une vieille qui semblait ne pouvoir mettre un pied devant l'autre et qui les pria de lui faire passer l'eau.

Les deux premiers des jeunes gens lui refusèrent ce service. Le troisième, plus obligeant, consentit volontiers à la transporter sur l'autre rive.

Cette vieille était une *soukounâdio*, une de ces goules qui, la nuit, se changent en charognards pour dévorer les cadavres et même les vivants. Elle donna au jeune homme qui l'avait transportée une bague en argent en lui disant : « Yoro, je sais où
« tu vas! Quand tu seras arrivé chez la
« femme et que tu t'apprêteras à la besogner,
« mets cette bague au pouce de ta main
« gauche; tu diras en même temps ces mots :
« *Pou bissimilaye* ! ce qui déterminera
« l'allongement de ton bengala. Quand la
« femme se sera déclarée repue, tu n'auras
« qu'à dire : *Astafroulla* ! (1). Alors ton ben-
« gala reprendra ses dimensions normales ».

*
*
*

Le soir venu, Yoro se rendit chez la

(1) *Astafroulla* signifie : grâce ! pardon. *Bissimilaye* veut dire : Au nom d'Allah !

femme insatiable. Il passa la nuit entière avec elle et se comporta de si vaillante manière que, le lendemain, celle-ci, tenant la promesse qu'elle avait publiée, lui donna cent chevaux, cent vaches et cent chameaux.

Yoro reprit le chemin de chez lui. A moitié route il passa par un village et voulant faire salam, il entra dans la dioulirdé (1). Comme dans sa prière il ne pouvait éviter de prononcer le mot *Bissimilaye*, il ôta par prudence la bague de son doigt.

Son salam terminé, il s'en alla, oubliant sa bague sur l'aire de la mosquée.

*
* *

Les gens du village vinrent, à leur tour, faire salam. L'imam qui les précédait aperçut la bague à terre. Il la ramassa et se la passa au doigt; puis il commença la prière, mais à mesure qu'il répétait *Bissimilaye!* son bengala s'allongeait de plus en plus.

Stupéfait du prodige, il interrompit le salam pour demander aux assistants s'ils comprenaient quelque chose à son cas, mais nul ne put en donner d'explication.

(1) Mosquée (Mot peuhl).

*
**

Pendant ce temps Yoro s'apercevait de son oubli. Il revint sur ses pas et trouva l'imam en train de se lamenter sur sa fâcheuse aventure : « Que t'est-il arrivé ? » lui demanda-t-il. — L'autre lui répondit qu'il s'affligeait de l'extraordinaire dimension que venait de prendre son bengala.

« — Je possède une formule merveilleuse « pour remédier à cet inconvénient » déclara Yoro à l'imam. Celui-ci alors lui promit cent vaches en échange de la précieuse recette. — « Rends-moi d'abord ma bague. « Après je te dirai ce que tu désires savoir ».

Lorsque l'imam lui eut rendu la bague ; « Prononce le mot *Astafroulla* lui prescrivit Yoro. Et l'imam ayant prononcé ce mot, son bengala reprit ses proportions normales.

Quand à Yoro, il quitta le village avec cent vaches de plus.

Fada Ngourma, 1911.

Conté par KALOUDO, élève-médecin.



LXXXIV

MARIAGE OU CÉLIBAT?

(Haoussa).

Il était une fois deux amis qui s'aimaient tendrement et qui, ne pouvant vivre longtemps l'un sans l'autre, se rendaient de fréquentes visites.

Un jour, l'un dit à son camarade qu'il serait bon qu'ils se mariassent tous les deux. L'ami répliqua qu'il préférait rester célibataire et qu'il ne partageait pas, sur le mariage, les opinions de son interlocuteur, qu'à son avis les femmes n'étaient que perfidie et qu'ingratitude et que, mieux que n'importe quelle épouse, sa mère lui tiendrait son ménage.

Peu après cet entretien, le partisan du

mariage prit femme malgré toutes les objections que lui opposa son ami pour le détourner de le faire. Au bout de trois semaines il tomba malade gravement. Il ne pouvait se tenir sur ses jambes et excrémentait partout dans sa case. Sa femme ramassait les excréments et les jetait en dehors du village sans que personne pût se douter d'où ils provenaient car elle ne confiait rien à ce sujet à qui que ce fût.

Elle soigna ainsi son mari jusqu'à parfaite guérison.

Quand il fut rétabli, celui-ci alla rendre visite au célibataire endurci, son camarade. Ils s'entretinrent longuement sans que ce dernier lui parlât des ordures qu'il avait faites dans sa case car, malgré les fréquentes visites qu'il y avait faites, il ne s'était aperçu de rien.

*
* *

Sept mois se passèrent et ce fut au tour du célibataire de tomber malade de dysenterie. Il n'avait pas la force de se rendre aux cabinets et il évacuait ses selles dans la case même de sa mère où il se tenait couché.

La première fois que le fait lui advint, sa mère prit la culotte souillée et, sortant de chez elle, l'alla montrer à tout le voisinage : « Voyez, disait-elle, la culotte de mon garçon, un jeune homme en âge de se marier ! « il souille ses habits de ses excréments ! « Sous prétexte qu'il est malade et dans « l'impossibilité de se lever, il a infecté « toute ma case ! »

Le malade en entendant sa mère révéler à qui voulait l'entendre tous ces intimes détails pensa mourir de colère et de honte.

Quand il fut guéri, un mois après et qu'il se retrouva en compagnie de son ami, celui-ci qui n'ignorait pas que les gens du village cancaniaient ferme sur le compte du convalescent lui dit : « Ami, savais-tu que durant « ma maladie j'ai évacué dans ma case ? »

Le célibataire répondit qu'il n'en avait rien entendu et l'homme marié ajouta. « Si « tu avais eu une femme, le village entier « n'aurait pas appris que tu avais excré- « menté dans ta case de malade. Moi j'avais « souillé la mienne mais, grâce à ma « femme, rien n'en a transpiré. Tu vois bien « que mieux vaut se marier ! »

Conté par FATIMATA OAZI.

Interprété par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit
SAMBA TARAORÉ.

ECLAIRCISSEMENTS.

L'idée maîtresse de ce conte est la défiance envers la femme, mais ici c'est la discrétion de la mère qui est mise en suspicion, ce qui produit une impression assez choquante de paradoxe aussi étrange de la part des Noirs qu'elle le serait dans un récit d'inspiration indo-européenne.



LXXXV

LE CHATIMENT
DE LA « DIATO » (1)

(Malinké).

Namarama était une jolie femme, mais de mœurs dissolues. Chaque soir, profitant de l'absence de son mari qui s'attardait volontiers à deviser avec les gens du village sur la place, elle sortait de chez elle pour n'y rentrer que quand celui-ci, de retour à la case, l'appelait. Le mari ne revenait jamais chez lui sans constater l'absence de Namarama.

Pour la faire revenir, il chantait cette chanson.

Namarama, fille de *founé* (2).

Namarama fille de *diéli* (3), Namarama !

(1) Prostituée. Mot malinké.

(2) Bouffon de bas étage, pitre.

(3) Griot.

En quelque endroit que fût Namarama, ses ceintures de verroterie entendaient cet appel du mari et elles chantaient en réponse :

Ouyouye ! Ouayaye ! (1) c'est mon homme
qui m'appelle ! (*bis*).

Alors Namarama accourait en toute hâte à la case maritale. Tous les reproches du mari ne la corrigeaient pas de son humeur de débauche.

Un soir qu'elle était chez un amant et que la chanson de ses verroteries l'avait avertie de l'appel de son mari, comme elle regagnait sa case en courant, avant qu'elle y fut parvenue, une hyène bondit sur elle et l'étrangla.

Le fauve la dévora tout entière, à l'exception des mains qu'il alla déposer devant la porte du mari en témoignage du châtiment infligé à l'épouse adultère.

Bogandé 1911.

Conté par KAMORY KEITA, dit SAMBA DIALLO.

(1) Onomatopée intraduisible. Elle tend à imiter le frottement des verroteries crissant les unes contre les autres ; Driye ! Draye ! (?)

Interprété par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit
SAMBA TARAORÉ.

ECLAIRCISSEMENTS.

Cf: La lionne coiffeuse, où la férocité du fauve semble avoir aussi pour but principal de faire un exemple. Remarquer qu'ici l'hyène n'a pas le caractère grotesque qu'on lui réserve invariablement dans les fables proprement dites.



LXXXVI

LA FEMME AUX SEPT AMANTS

(Bambara).

Une femme très jolie mais tout à fait dépourvue de pudeur avait sept amants entre lesquels elle se partageait malgré la surveillance de son mari.

Celui-ci dit un jour : « Je vais aller passer « trois jours chez un ami dans un village « voisin ». Il prit sa lance et partit.

A peine était-il hors du village que la femme envoya sa captive prévenir de ce départ chacun de ses amants et les informer qu'ils pourraient la venir voir le soir même. Elle se réservait de les congédier rapidement l'un après l'autre sous le premier prétexte qui lui viendrait à l'esprit.

Vers six heures du soir, un des amants se présenta chez la femme. Il s'assit sur la

natte et ils commencèrent à s'entretenir en semble. Tout à coup un bruit de pas se fit entendre. La femme crut que son mari avait simulé un voyage et qu'il rentrait à l'improviste dans l'espoir de la surprendre avec un amant. Elle aida son compagnon à grimper jusqu'à l'orifice d'un très grand canari dont elle se servait pour la fabrication du dolo. Quand son amant fut dans la cachette, elle reprit sa place sur la natte.

* * *

Celui dont elle venait d'entendre le pas n'était pas son mari, mais un second amant qui venait au rendez-vous. Pendant qu'elle s'amusait avec celui-ci, ils entendirent quelqu'un encore qui s'approchait de la case. Aussitôt la femme qui redoutait toujours l'apparition de son mari fit cacher le dernier venu dans le même canari que le premier amant.

Ce bruit de pas provenait d'un troisième amant se rendant à la convocation de sa maîtresse. Lui aussi ne tarda pas à être dérangé dans son entretien avec celle-ci et dut aller rejoindre ses confrères dans le canari.

Et l'un après l'autre, six des amants se trouvèrent ainsi réunis dans le grand vaisseau de terre. Le sixième s'y était réfugié au bruit des pas du mari. Celui-ci, en effet, avait réellement simulé son voyage et revenait, comme sa femme en avait eu le soupçon, pour la surprendre en flagrant délit d'adultère.

* * *

Le mari rentra donc sans s'apercevoir de rien. Après avoir mangé un copieux plat de riz préparé par la femme à l'intention de ses amants, et auquel ceux-ci, faute de loisir, n'avaient pu même toucher, il se coucha. Sa femme vint s'étendre entre le mur et lui.

Au bout d'un instant, un homme pénétra dans la case en confiance et sans faire de bruit pour annoncer son arrivée comme quelqu'un qui rentre chez soi. Le mari se leva et cria : « Qui va là ? » L'homme, qui n'était autre que le septième amant, était entré sans penser que le mari pouvait être de retour. Reconnaisant la voix de celui-ci, il ressentit une vive frayeur et se hâta de répondre : « C'est moi, Dialaguilé ! Ma mère

« m'envoie emprunter un canari à ta femme
« pour bouillir son dolo. »

Satisfait de cette réponse, le mari se recoucha. Sa femme était au comble de la joie de voir s'offrir à elle le moyen de rendre la liberté à ses amants sans que son mari s'en doutât. Elle se leva et montrant au dernier venu le canari qui renfermait ses rivaux, elle l'aida à se le charger sur la tête.

Malgré le poids du canari, l'amant sortit sans manifester la moindre gêne. Une fois dehors : « Quelle chance j'ai eue aujourd'hui ! se dit-il. Sans cela, son mari m'aurait coupé le *bengala*. »

Du fond du canari, les six autres amants s'écrièrent à la fois : « Et nous autres, donc !
« N'avons-nous pas eu plus de chance encore ? »

Le porteur du canari, furieux de se découvrir tant de rivaux et surtout de les avoir sortis de péril, jeta à terre le vaisseau qui se brisa. Puis il s'en alla chez lui. Des hommes qui se trouvaient dans le canari, les uns se cassèrent les bras et les autres, les jambes. Pas un ne se tira indemne de l'aventure.

Bogandé, 1911.

Tome III

7.

Conté par BADIAN KOULIBALY, 1911. Interprété par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA TARAORÉ.

ÉCLAIRCISSEMENTS.

A rapprocher du conte de Boccace où une femme présente son amant comme un acheteur venu pour acheter une jarre, afin de sortir de l'embarras où l'a mise le retour inopiné de son mari.



LXXXVII

L'ÉLÉPHANTIASIS DE MORIBA

(Sénofo).

Moriba fut le premier homme atteint d'éléphantiasis du scrotum (1). En ce temps-là ses *parties* le quittaient pendant son sommeil pour s'en aller chercher leur nourriture.

Un jour qu'il dormait sous un *nééré* (2) chargé de fruits, son éléphantiasis grimpa

(1) Maladie qui se manifeste par un développement monstrueux des testicules.

(2) Arbre appelé aussi *netté* (ou *néédé*). Ses gousses contiennent une pulpe jaune, farineuse et sucrée dont les noirs se nourrissent. Les amandes de ses noyaux servent à la préparation du condiment appelé *soumbara*.

sur l'arbre pour manger. Les *parties* étaient ainsi occupées quand Moriba se réveilla. Il se dit : « Je vais fuir et cette sale maladie ne saura plus me retrouver ! »

Il décampa.

Les *parties* descendirent de l'arbre et se mirent à la recherche de leur propriétaire. Pendant sept ans elles roulèrent à sa poursuite. Et, à chaque village qu'elles traversaient, elles chantaient, tout en continuant de rouler :

Quand viendra la nuit, nous chercherons
Moriba
Quand viendra le jour, nous chercherons Mo-
riba
Klou ! Klou ! balaye ! (1) nous chercherons
Moriba (*bis*)

— « Passez ! leur répondait-on. Moriba « n'est pas ici ».

Et elles continuaient leur route.

•••

Un jour, elles arrivèrent dans un village où se trouvait leur maître. Elles chantèrent

(1) Onomatopée imitant le bruit des *parties* qui roulent :

leur chanson accoutumée. Moriba les entendant prit la fuite. Mais elles l'avaient aperçu. Elles se précipitèrent à sa poursuite. Elles roulèrent si vite qu'elles le rejoignirent et, regagnant leur ancienne place, elles s'y fixèrent pour ne plus jamais la quitter.

Depuis lors l'éléphantiasis ne se sépare plus de son propriétaire.

Fada Ngourma, 1912.

Conté par ALDIOUMA TARAORÉ de Sikasso.

Interprété par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA TARAORÉ.



LXXXVIII

LE
CHASSEUR DE OUALLALANE

(Ouolof).

Il y a un gourgui (1) qui habite Ouallalane dans le NGuet (C'est une province du Cayor). Ce gourgui là est chasseur. Il a un très grand fusil long de cinq mètres pour le moins !

Ce chasseur est resté chez lui jusqu'après le dîner. Puis il a quitté le village pour aller jusqu'à Bandagne chercher sa bonne amie.

Arrivé à la moitié du chemin, il a entendu des bruits de métal comme si des cloches sonnaient « Koum ! Koum » ! Il y a des demoiselles qui sont venues, en courant, à sa

(1) Garçon.

rencontre. Elles criaient : « Attends-nous !
« Attends-nous » ! Lui ne pouvait comprendre ce que cela signifiait.

A sa gauche, à sa droite, devant lui, derrière lui, partout des demoiselles ! En quantité !

Elles se jettent sur lui ; elles disent : « Non
« tu ne t'en iras pas ! Il faut que tu restes et
« que tu passes la nuit avec nous » !

Le chasseur est pris de peur. Elles sont si nombreuses ! Il pense bien que des êtres de race humaine ne viendraient pas en si grand nombre. Il leur ordonne de le laisser passer. Mais elles : « Non tu ne partiras
« pas ! »

Il a enlevé son fusil de sur l'épaule. Ce n'est pas qu'il veuille tirer sur les demoiselles. Non ! Ce sont des femmes et avec des femmes ça ne se fait pas. Il les a seulement menacées de son arme puis il a tenté de les écarter à coups de crosse. Ça été inutile. Elles ne voulaient pas le lâcher.

Alors il a fait feu sur elles. « Ah ! se sont-
« elles mises à crier, voilà que tu tires sur
« nous ! Il y avait huit balles dans le canon ?
« Eh bien les voilà tes huit balles. Regarde-
« les bien et ne viens pas dire après qu'il

« en manque. Tes huit balles les voilà! »

Elles sont encore revenues à lui en disant : « Nous ne te lâcherons pas »! Et de nouveau elles se jettent sur lui. Il a frappé de son poignard mais sans pouvoir atteindre personne.

Il y a là un petit bambin de la taille de Sêni (1). Il s'est élancé et a saisi le chasseur par sa grande barbe. Voilà ce qu'il a fait le petit guinné et le chasseur ne peut plus avancer. Il est comme un mouton qu'on a amarré avec une corde.

Et toutes se précipitent sur lui...

Il y a un vieux guinné qui entend tout ce bruit. Il s'est levé. « Ça, dit-il, c'est encore un « tour des jeunes filles ». Il sort et va tout droit pour voir ce qui se passe. Il a une barbe de cinq coudées. Il marche sur sa barbe : « Laissez cet homme-là, commande-t-il aux jeunes filles ».

C'était un bon vieux (2). Il dit aux demoiselles : « Vous ne connaissez pas cet homme-

(1) La fille du garde Samba Ba, âgée d'un an et demi.

(2) Il y a de bons guinnés, observateurs du Coran (V. Ibrahima et les Hafritt).

« là mais son pays est le vôtre et vous êtes
« nés le même jour » (1).

Le vieux a trouvé le chasseur étendu à terre. Il l'a relevé. Puis il lui a pris le bras et il le soutient pour le mener jusqu'à Bandagne. Il l'accompagna jusqu'auprès du village.

Arrivés là : « A présent, lui dit-il, je te
« laisse mais sitôt que tu seras entré dans la
« case de ta bonne amie celle-ci voudra faire
« des maraboutages pour te guérir et te ren-
« dre la parole (car les demoiselles lui avaient
« paralysé la langue). Toi, refuse-le nette-
« ment. Je suis ton parent et te veux du bien ;
« aussi dois-tu écouter mes conseils. A Ban-
« dagne il y a un puits. Qu'on prenne un peu
« de terre à chacun des quatre coins de l'ori-
« fice. Puis sur une planche on écrira
« « AYETOUKOUTCHIOU » FALLARÉ et NAÇI (2),
« chaque mot sept fois. On lavera la plan-
« che : on mélangera avec cette eau la terre
« recueillie aux quatre coins du puits. Tu

(1) Pour l'importance attachée à ce fait, voir Le guéhuel et le damel, Histoire de Mamadou et d'Anta la guinné.

(2) Mots du Coran ? Le premier serait exactement : AYATÉLIKOUROUSIYOU.

« boiras de cette eau trois fois. Tu te bai-
« gneras avec le reste et tu seras guéri.

« N'écoute pas les gens de Bandagne. Si
« tu les écoutais, si tu les laissais faire, tu de-
« viendrais fou. Si au contraire tu fais ce
« que je prescris, tu guériras complètement».

Le chasseur est arrivé à l'entrée du vil-
lage. Il est resté étendu sur le sable. Impos-
sible pour lui de parler. On est venu ; on a
apporté pour le soigner toute sorte de mé-
dicaments. Il a écrit avec son doigt ce que
le vieux guinné lui avait recommandé de
faire et quand ses camarades ont lu ce qu'il
avait écrit, quand ils ont obéi aux prescrip-
tions du guinné, le chasseur a été guéri.

Conté par le cadi AMADOU M'BAYE de Yang-
Yang, (1904).

ECLAIRCISSEMENTS.

Cf. Les rondes de trolls ou de korrigans dans
les légendes scandinaves ou celtiques.



LXXXIX

LES FOURBERIES DE MBAYE POULLO

(Peuhl).

Il y a dans le Fouta-Toro un village qui s'appelle Foulouga. Ce village-là avait pour chef un homme très riche : Amadou Satigui, qui possédait de l'or, de l'argent, des bœufs, des chevaux, de tout ce qu'il faut, en quantité. Mais il n'avait pas de fils à qui laisser toutes ces richesses.

Sa fille unique se nommait Fatimata Satigui.

Dans ce même village vivait un jeune homme, un sagata (1) très pauvre, du nom de MBaye Pouлло. Sa case se trouvait à l'écart

(1) Jeune homme.

des autres. — Il a décidé d'aller chercher fortune ailleurs.

Il rencontre un guinnârou qui lui demande : « Où vas-tu ? » — « Je vais tâcher de devenir riche, répond M Baye Poullo. Depuis ma naissance je suis pauvre, car mon père ne possédait rien. Mon père est mort et ma mère est restée au village sans argent ».

— « Retourne à ton village, dit le guinnârou, je vais te donner un talisman qui fera de toi un bon voleur ». — « Bissimilaye (2) (Ça va bien!) s'est écrié M Baye Poullo ».

Le guinnâdio lui remet le talisman et il rentre à Foulouga.

*
+ *

Satigui possède une autruche. Il lui a fait fabriquer un collier d'or et le lui a passé au cou. De cette façon l'autruche va librement par tout le « cercle » de Satigui. Dans chaque village qu'elle traverse on tue un bœuf et on le lui donne en cadeau. En revenant d'une de ces promenades, l'autruche passe devant la case de M Baye Poullo. Celui-ci la tue et

(1) Littéralement « Plaise à Dieu » !

s'approprié le collier d'or. C'était le guinnârou qui lui avait conseillé ce premier vol.

Quand l'heure est passée où l'autruche a l'habitude de rentrer, le chef de village fait frapper le taboulé (1). On rassemble tout le monde : « Je n'ai pas vu mon autruche » ! annonce Satigui aux personnes présentes.

Une femme qui se trouve là, Koumba Diahouando, dit alors : « Moi, je vais essayer de la retrouver. Je connais un moyen ». « C'est bien ! » dit Satigui.

Koumba demande qu'on lui donne dix jeunes filles bien propres et jolies. Elles l'accompagneront à travers la province de Satigui et partout où l'hospitalité leur sera accordée, Koumba déclarera qu'elles ne mangent que du couscouss préparé à la graisse d'autruche.

Koumba et ses jeunes filles sont allées partout. A chaque case où elles couchent elles demandent de la graisse d'autruche, mais inutilement. Enfin elles arrivent à la demeure de MBaye Poullo : « Nous venons te demander un peu d'eau pour boire » disent-elles.

(1) Tambour de convocation.

MBaye leur en donne. Quand elles ont bu ;
« Il est trop tard pour aller plus loin !
« Restez ici coucher. Puisque vous ne faites
« votre cuisine qu'à la graisse d'autruche,
« je vous en donnerai ».

Koumba accepte l'offre de MBaye. Celui-ci leur prépare de bon riz à la graisse d'autruche : « Voilà ! » dit-il à Koumba en mettant laalebasse toute pleine devant elle.

Lorsqu'il les voit qui ont commencé à manger, il sort et prend un couteau qu'il affûte à la lime. Le repas terminé, il empoigne Koumba et lui coupe le cou ainsi qu'à ses dix compagnes. Il creuse une fosse dans la terre, les y jette et comble ensuite la tombe avec soin.

Il les a tuées parce qu'elles étaient couvertes de bijoux en or. Il ramasse tout cela et l'a placé dans une cachette sûre.

* * *

Depuis longtemps déjà Satigui n'a pas revu Koumba Diahouando et ses dix jeunes filles. Il convoque tous les gens de la province et leur dit : « Il faut découvrir ce qu'on a fait de ces femmes-là ! »

On lui a conseillé de faire balayer toutes les routes et d'y jeter des bagues et de l'or. Des espions veilleront et quiconque se baissera pour ramasser l'or ou les bijoux, celui-là sera le voleur d'autruches.

MBaye a entendu le conseil. Il prend de la cire et en enduit les semelles de ses samaras (1), par dessous. Ensuite il va se promener sur les routes et l'or se colle à ses semelles. Peu à peu il a ramassé de cette façon toutes les bagues dont on les avait parsemées.

Le chef ne se doute pas de quelle manière l'or a pu disparaître. Il s'avoue qu'il ne connaît plus de moyen de découvrir la vérité et il renonce à y parvenir.

MBaye va alors trouver le guinnârou pour lui rapporter ce qui s'est passé. « A « présent, lui dit son protecteur, je vais t'en « seigner le moyen de dérober la personne « même du chef. Tu le porteras dans la « brousse et tu le rosseras sans pitié ».

Il donne à MBaye Pouлло un médicament que celui-ci emporte. MBaye entre dans la case de Satigui pendant le sommeil du chef.

(1) Sandales indigènes. (Mot bambara).

Il le frotte avec l'onguent, puis, le chargeant sur son dos, il le porte dans la brousse, très loin du village. Alors, lui passant une corde au cou, il le hisse sur un arbre que les Ouolofs nomment « sôto » et les Torodos : « tiékéhi » (1). — Cet arbre-là est grand comme un baobab.

— Le chef se réveille. Il crie : « La Allah
« illallah ! »

— « Tu perds ton temps à crier : la Allah
« illallah, lui fait observer MBaye, car
« Allah c'est moi. Tu es très riche, tu as
« tout ce qu'il te faut et tu ne tiens pas
« compte de mes commandements. Tu
« vas savoir aujourd'hui ce que cela te
« vaut ! »

« — Pardon ! implore Satigui ».

« — Je n'écoute pas ta prière ! Allah c'est
« moi ! Et avant d'obtenir ton pardon il est
« une chose que tu dois faire. Tu as une
« fille et pas de garçon. Eh bien, ta fille, tu
« vas la donner en mariage avec 1000 che-
« vaux, 1000 bœufs, 1000 captifs, 1000 chè-
« vres, un millier de chacune des choses né-
« cessaires à la vie à celui que je te désigne.

(1) Ou Kékéhui sorte de « doubalel ».

« C'est un meskinn (1) qui s'appelle MBaye
« Pouлло et qui habite ton village. Si tu me
« promets d'obéir, je te laisse aller mais, si
« tu refuses, quand même tu me demanderais
« grâce cinquante fois, je ne te pardon-
« nerais pas ».

« — Laisse-moi partir, dit Satigui et
« demain matin je ferai ce que tu me com-
« mandes ! »

*
* *

Depuis qu'il est rentré dans sa case, le chef ne peut arriver à se rendormir. Il a trop d'épouvante pour cela.

Le jour venu, il fait frapper le taboulé et quand tout le monde est rassemblé : « J'ai vu Allah cette nuit !, déclare-t-il à tous. Et j'ai causé avec lui ! »

Comme quelques-uns semblent douter de sa parole, Satigui leur montre la marque de la corde sur son cou : « C'est Allah, leur dit-il, qui m'a traîné sur les cailloux. — Ah ! s'écrient les autres, Satigui ne ment pas ! »

— « Donc, poursuit Satigui, Allah m'a

(1) Pauvre hère. Mot d'origine arabe ?

« parlé et je vais, pour lui obéir, chercher
« un meskinn qui s'appelle MBaye Pouлло.
« Je dois le marier avec ma fille et lui
« donner tout ce dont il a besoin car Dieu
« me punirait de mort si je ne le faisais pas ».

Il appelle cinq ou six hommes et leur dit :
« Allez me chercher partout un pauvre,
« nommé MBaye Pouлло. Amenez-le moi
« pour le marier avec ma fille. Ce sera moi
« qui fournirai la dot ».

On a recherché MBaye qui dormait dans
sa case. Sa mère le réveille et lui dit : « J'ai
« vu beaucoup de monde envoyé par Ama-
« dou Satigui. On vient te chercher je ne
« sais pas pourquoi ! »

« — Reste tranquille à ta place ! » lui ré-
pond MBaye.

Les gens de Satigui entrent et lui annon-
cent que le chef le mande pour lui donner
en mariage sa fille Fatimata. « C'est bien !
« répond-il, je vais aller dire bonjour à
« Satigui ».

Il épouse Fatimata qui lui donne un petit
garçon.

*
* *

Satigui, de son côté s'était marié à une

captive qui a eu un fils le même jour que Fatimata.

Quand l'un et l'autre enfants ont commencé à grandir, le fils de MBaye : Amadou, jouait avec le fils de Satigui. Un jour celui-ci dit à son camarade de jeu : « Va-t-en ! Ton père n'est qu'un meskinn ! »

Amadou rentre chez ses parents en pleurant. « Pourquoi pleures-tu ? » lui demande son père. — « Ah ! répond l'enfant, quand je joue là-bas avec le fils de Satigui, il me reproche toujours d'être le fils d'un malheureux. C'est pour cela que je pleure ! »

« — La prochaine fois que tu joueras avec lui, s'il prétend que ton père est un meskinn, réponds-lui ceci : mon père est supérieur au tien car c'est lui qui lui a volé son autruche, c'est lui qui a tué Koumba Diahouando et ses dix compagnes ! c'est lui qui leur a pris leurs bijoux ! c'est lui encore qui s'est approprié l'or que ton père semait sur les routes ! c'est lui enfin qui a enlevé ton père, l'a emporté dans la brousse et l'a forcé à lui donner ma mère avec tout ce dont il pouvait avoir besoin, en guise de dot ».

Amadou a répété tout cela au fils de Sati-
gui et Satigui l'a entendu. Le chef alors
appelle tous ses hommes et leur ordonne
d'arrêter MBaye.

On le lui amène amarré : « J'ai trouvé un
« moyen de me venger, dit Satigui. Portez-le
« au fleuve, attachez-lui au cou une lourde
« pierre et jetez-le au milieu de l'eau ! »

*
* *

Le fleuve n'est pas tout près de là. Il faut
un jour de marche pour l'atteindre. Quatre
captifs partent emportant MBaye solide-
ment ficelé. On arrive au milieu de la route.
Les captifs ont faim, car ils n'ont rien man-
gé « Vous n'êtes que des nigauds ! leur dit
« MBaye. Il ne manque pas de fruits sur les
« arbres ? Pourquoi n'allez-vous pas en
« cueillir ? Vous pouvez me laisser ici puis-
« que je suis amarré. Vous n'avez pas à
« craindre que je m'enfuie ! »

On suit son conseil et les captifs se dis-
persent par la brousse à la recherche
d'arbres fruitiers.

Vient à passer un Tiapato (1). Il a quan-

(1) Ou Zapato : Maure.

tité de gens avec lui et de nombreux chevaux. Il trouve MBaye amarré, étendu sur la route : « Pourquoi es-tu sur la route, « amarré de la sorte? »

— « Je suis un roi qui commande à de « nombreuses provinces, lui a répondu « MBaye. Mais on voudrait que j'en gouverne beaucoup plus! Je m'y suis refusé; « alors mes sujets m'ont amarré et ils me « portent jusqu'à côté du fleuve. A mon « retour je commanderai à un plus vaste « royaume ».

— « Comment! s'exclame le Maure, il « suffit de porter un homme amarré à côté « du fleuve pour que celui-ci commande à de « plus nombreuses provinces! Pour que « cette aubaine m'arrive, je vais me faire « amarrer à ta place! »

On détache MBaye Poullo et on ficelle le Tiapato avec les liens qui avaient attaché le menteur. Ensuite MBaye ordonne aux hommes du Maure de continuer leur route et de laisser là le cheval que leur maître montait. Lui, va rester, pour veiller à ce qu'on porte le Maure à côté du fleuve.

Les gens du Maure poursuivent leur chemin.

Pendant ce temps les captifs de Satigui s'en reviennent après avoir mangé leur content. MBaye s'est caché dans la petite brousse (1) pour voir ce qui va se passer. On emporte le Maure et MBaye crie aux captifs : « Que personne ne regarde derrière soi ! Le premier qui se retournera « je le tue ! »

Il escorte les captifs jusqu'au fleuve et quand le Tiapato a été jeté à l'eau, il égorge les quatre porteurs.

Il rejoint ensuite les gens du Maure et leur dit : « A présent votre maître a trouvé « un royaume où il commande et votre chef « désormais c'est moi ! »

*
* *

Ils arrivent auprès du village de Foulouga. MBaye dépêche à ce moment un homme vers Satigui pour dire à celui-ci : « Tu as « amarré mon maître et tu l'as envoyé jeter « dans le fleuve, mais le fleuve lui a donné « beaucoup d'hommes encore à gouverner ».

— « Oh ! s'écrie Satigui puisque c'est là le

(1) Les hautes herbes à proximité de la route.

« moyen de gagner des sujets, que l'on m'a-
« marre aussi! »

MBaye confie son beau-père à quatre hommes pour aller le précipiter dans le fleuve. Il leur adjoint quatre autres hommes pour faire hâter l'allure aux premiers et il prescrit que celui qui voudrait s'arrêter, fut-ce une minute, on le tue sans pitié.

Amadou Satigui a été précipité dans le fleuve.

*
* *

Après cette mort du chef de Foulouga, MBaye entre dans le village et fait frapper le taboulé. Tout le village se réunit. Il raconte ce qui est arrivé. Alors on le proclame chef. C'est lui qui commande à tous parce qu'il s'est montré « bon » (1) garçon.

Il prend la place de Satigui. C'est un grand bigman (2) qu'on appelle Satigui

(1) Bon signifie ici habile ou brave. Cf. Jean le Bon qui ne manifesta pas cependant une grande bénignité.

(2) Expression de Sierra Leone équivalant à gros bonnet, homme d'importance.

MBaye Poullo. Personne ne dira plus de lui qu'il n'est qu'un meskinn.

Dubrêka, 1910.

OUSMANN GUISSÉ. Interprété par GAYE BA.

ECLAIRCISSEMENTS.

Cf. Xénophon (Cyropédie) les railleries adressées à Cyrus au sujet de sa naissance et celles à Farany Nabo dont le père a été tué par une esclave (Contes des Sorkos).

Cf. le stratagème de MBaye Poullo pour sortir de sa fâcheuse situation et celui de NKalon Ntye (Moussa Travélé). Cf. Grand Claus et Petit Claus (Andersen) et conte breton..... rapporté par Luzel. Pour le vol de graisse d'autruche cf. Le fils du maître voleur.

Cf. Contes inédits des Mille et une Nuits. T. II, p. 26, le stratagème de Delileh dans le conte des ruses de Delileh et de sa fille Zeineb.



XC

LE JALOUX ASSAGI

(Haoussa).

Un homme était très jaloux de sa femme. Il la gardait étroitement dans sa case d'où jamais elle ne sortait.

Un jour, comme il n'y avait pas d'eau chez elle, elle fut forcée d'aller au marigot en chercher. Son mari ne lui en refusa pas la permission, mais il ne la quittait pas des yeux.

Sur son chemin la femme croisa un passant qui lui souhaita le bonjour. Et son mari de la rappeler aussitôt. « Nous allons « quitter ce village, lui déclara-t-il. Je vois « que tu y as de nombreux amants ! »

Ils sont allés faire un *guéri* (1) à l'écart près duquel l'homme a débroussé un lou-

(1) Petit hameau (terme haoussa).

gan. C'est là qu'il a décidé d'habiter désormais avec sa femme.

*
* *

Des dioulas passent par le sentier qui coupe le champ nouveau et ils souhaitent le bonjour aux époux. Le mari s'est fâché « Toujours, gronde-t-il, toujours il y a des « hommes qui tournent autour de ma « femme ! Je vais quitter cet endroit pour « un autre où jamais nul ne la verra que « moi ! »

Il s'en va s'établir au milieu d'une forêt.

*
* *

Un Dyerma a entendu parler de sa jalousie : « Moi, dit-il à ses camarades, je vais « chercher à posséder cette femme-là ! »

Le Dyerma a pris des marchandises dont il se compose une grande charge. Il va jusqu'à l'habitation de l'homme qu'il trouve occupé avec sa femme à cultiver leur loutgan.

— « Bonjour, cultivateur ! » dit-il au mari. Mais celui-ci, sans même lui rendre son salut : « Ce n'est pas un sentier de dioulas

« que celui-ci ! Tu t'es trompé de chemin
« Retourne sur tes pas ! »

A ce moment, le dioula, comme s'il se sentait subitement malade, jette sa charge à terre. Il s'enfonce un doigt dans le gosier et se fait vomir. Le cultivateur alors le porte sous un arbre et l'y laisse passer toute la nuit.

*
* *

Le lendemain, le cultivateur, le voyant encore couché à la même place, le croit gravement malade. Il ordonne à sa femme de préparer du *touho* (1) pour le feint dioula puis il transporte celui-ci dans une de ses cases.

Quand le *touho* est prêt, la femme l'apporte au dioula pendant que son mari lui répète : « Donne et reviens vite ! »

Cinq jours se passent ainsi. Un matin le cultivateur va pour voir le malade. Il trouve celui-ci tremblant de froid et se dit : « Ce
« bonhomme là n'est guère dangereux pour
« ma femme ! Il est trop malade pour cela ».

(1) Couscouss préparé en bouillie. (Le tô des Bambara).

Aussi ordonne-t-il à celle-ci de venir faire la cuisine dans la case même qu'occupe le dioula pour que la chaleur du foyer rende au malade un peu de forces.

Ensuite il va cultiver son lougan.

L'homme pendant ce temps besognait la femme. Il en était à sa huitième reprise lorsque le mari rentra.

La femme, entendant le pas du jaloux, appelle celui-ci : « O toi, le plus jaloux des hommes, viens vite voir ! Tu te crois ma-
« lin et pourtant me voilà avec un homme ! »

Le Dyerma se lève, remonte sa culotte puis, reprenant sa charge, il s'en va du côté du village. Le cultivateur le suit, ainsi que sa femme, désormais résigné à habiter sa première demeure, car on ne peut empêcher une femme de se livrer à d'autres que son mari, la gardât-on au fond de l'eau.

Bogandé, 1911.

Conté par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA
TARAORÉ.

ECLAIRCISSEMENTS.

Cf. La précaution inutile, Lanséni et Marya-

ma (Barot) Bala et Kounandi et Tilho et Landeroin : Le mari jaloux. (Contes haoussas).

La morale de ce récit est celle de toutes les littératures sur ce point, celles du moins qui se piquent moins de moraliser que de constater.



XCI

LE BENGALA D'ANE

(Peuhl).

Une femme que son mari ne suffisait pas à contenter alla exposer ses ennuis à un marabout en le priant d'y trouver un remède. « Apporte-moi un bengala de bourri-
« cot » lui demanda le marabout.

Quand la femme lui en eut remis un, il attacha au dit bengala un grigri qui, promit-il, ferait merveille et donnerait à la femme toute la satisfaction qu'elle souhaiterait. Elle n'aurait qu'à dire : *Bissimilaye!* quand l'envie la prendrait d'être besognée et *Astafroulla!* sitôt qu'elle en aurait assez. Sur ce dernier mot, le bengala réintégrerait

de lui-même une gourde affectée à l'usage d'étui.

* *

Les gens du village ayant émigré peu après, la femme et son mari partirent avec eux mais, au bout d'une heure de marche, la dame s'aperçut qu'elle avait oublié la gourde et son contenu dans son ancienne case. Elle voulait retourner la chercher quand son mari lui offrit d'y aller à sa place. Elle accepta l'offre, non sans lui recommander de ne pas ouvrir la gourde pour voir ce qui s'y trouvait.

Le mari s'y engagea mais il ne put résister aux suggestions de la curiosité. A peine sorti du village, il ouvrit la gourde et y voyant un bengala d'âne : « *Bissimilaye!* (1) s'écria-t-il de stupéfaction. Aussitôt le bengala bondit hors de la gourde et, lui pénétrant dans le derrière, commença à s'y démener frénétiquement.

L'homme se sauva en criant du côté de sa femme : « Dis *Astafroulla!* » lui conseilla

(1) *Bissimilaye* (au nom d'Allah) est aussi une exclamation de surprise ou d'admiration.

celle-ci. En effet il n'eut pas plus tôt prononcé ce mot que le bengala s'arrêta dans ses trémoussements et réintégra la gourde qui lui servait d'étui.

* *

Le mari, furieux, traduisit sa femme en justice devant l'alkaly du village. Le juge lui demanda quelles raisons il avait de se plaindre de celle-ci. Quand il sut ce qu'il en était, il demanda que la gourde lui fut montrée comme preuve de la vérité de l'accusation. On ouvrit l'étui et sitôt que l'alkaly eut aperçu le bengala il s'écria, lui aussi, avec étonnement : « *Bissimilaye!* »

Il en fut de lui comme du mari. Il se mit à hurler en sentant le malencontreux outil lui fourrager l'anus et, à ses cris, toutes ses femmes sortirent pour voir ce qu'il lui arrivait. Par bonheur, le plaignant lui indiqua le mot libérateur et le juge put ainsi se débarrasser des forcenés assauts du bengala qui reprit sa place dans la gourde d'où il était sorti si mal à propos.

* *

« *Bissimilaye!* » s'écria à son tour une

des femmes de l'alkaly, émerveillée de cette bizarre aventure. Le bengala jaillit hors de la gourde et s'attaqua à elle, plus furibond que jamais : « Dis *Astafroulla* et tu en seras « débarrassée ! » lui cria son mari.

— « Et pourquoi le dirais-je ? protesta la « femme. Ce n'est pas toi qui m'en ferais au-
« tant ». Et elle attendit d'en avoir son content pour prononcer le mot qui devait mettre terme à la danse du bengala.

Ce moment vint enfin. Elle dit alors : « *Astafroulla* ». Et tout rentra dans l'ordre.

Fada NGourma, 1911.

Conté par KALLOUDO, élève-médecin.



OUTÊNOU ET LE MARABOUT

(Gourmantié).

Pendant qu'un marabout était en train de faire salam, Outênou (1) descendit, suspendu à une chaîne, un de ses messagers pour demander au *karamoko* (2) ce qu'il faisait.

Celui-ci répondit qu'il « *suivait* » Dieu.

Le messager fut alors hissé jusque dans le Ciel par Outênou et lui rendit compte de la réponse du faiseur de salam.

(1) Dieu des Gourmantié.

(2) Savant, lettré : qualificatif bambara des marabouts.



Outênou commanda à son messager d'aller encore interroger le marabout. « De-
« mande-lui, dit-il, s'il songe au ventre des
« orphelins et s'il a le cœur « *propre* » (1).
« S'il n'en est pas ainsi, ajouta le bâdo, il
« méconnaît mes intentions ».

Il ne faut pas avoir confiance dans les marabouts. Ce sont eux qui mangent l'argent de l'ami comme de l'ennemi et leur cœur est noir (2) comme du charbon.

Bogandé, 1911.

Conté par BENDIOUA. Interprété par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA TARAORÉ,

ÉCLAIRCISSEMENTS.

On voit que la morale théorique des soi-disant fétichistes est aussi pure que celle de toute autre religion. Cf. sous ce rapport : « La leçon de bonté » autre conte gourmantié.

(1) C'est-à-dire pur. De même : *rein*, en allemand, a les deux significations.

(2) Il est curieux que pour un Noir, la couleur noire soit symbolique du Mal.



XCIII

LES OUOKOLO ET L'APPRENTI CHASSEUR

(Bambara).

Un jour un apprenti chasseur monta dans l'observatoire de chasse (1). Cet observatoire se trouvait dans un arbre tout proche du village des *ouokolo* (2).

Ce jour-là les nains sortirent de chez eux. Ils étaient tout petits, hauts comme une canne à peine, avec de longues barbes, et leurs pieds étaient tournés sens devant derrière. Ils portaient processionnellement le

(1) Cet observatoire consiste en un plancher de lattes posé sur deux fortes branches et d'où le chasseur épie le gibier en se dissimulant dans le feuillage.

(2) Sur les *ouokolo* voir étude-préface du tome I.

komo (1), leur fétiche, qui leur criait : « Hé
« *ouokolo* et toi, maître du fétiche, le soleil
« peut se coucher devant quelqu'un qui ne
« le verra plus demain ! » (2).

Dès que l'adolescent eut entendu le fétiche et aperçu les *ouokolo*, il prit peur et se laissa choir du haut de l'arbre, puis il s'enfuit vers son village. Il rentra chez son maître, fiévreux et tremblant de tous ses membres.

Le maître lui demanda ce qu'il avait et l'adolescent lui conta ce qu'il venait de voir. Le chasseur prit alors une poudre qui détruisait les maléfices des *guina*. Il la délaya dans de l'eau et en lava son apprenti qui fut promptement guéri. Le maître-chasseur lui dit alors : « Un chasseur ne doit pas redouter les *guina* car il est exposé à les rencontrer constamment dans la brousse ».

Bogandé, 1911.

Conté par BADIAN KOULIBALY. Interprété par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA TARAORÉ.

(1) Le *komo* est le fétiche secret de l'association des *Koursi Koroni* (V. à ce sujet Arcin et Delafosse).

(2) Ceci signifie : Tel vit au crépuscule qui peut-être sera mort avant l'aube du lendemain.



XCIV

HABLEURS BAMBARA

(Peuhl).

Il y avait trois camarades. Le premier s'appelait Samba Bimbiri Bambara; le deuxième, Samba Kourlankâna et le troisième, Samba Doungouonôtu.

Ils sont partis pour faire un voyage.

Ils rencontrent un puits. Samba Doungouonôtu saisit le puits comme il ferait d'un simple canari et en verse l'eau pour que chacun de ses compagnons puisse boire. Samba Bimbiri charge ensuite le puits sur son épaule.

Ils vont dans la brousse chasser l'éléphant. Chacun d'eux en tue sa douzaine et

ils mangent le produit de leur chasse dans la journée même.

*
* *

Samba Kourlankâna a rencontré une femme guinnârou. Il lui dit : « Je t'aime ! » et il se marie avec elle. Il quitte alors ses camarades pour rester avec la guinnârou. Celle-ci s'appelle Koumba Guinné. Elle est très jolie et pas plus grande qu'une femme ordinaire.

Toujours Samba Kourlankâna se vante devant sa femme d'être plus fort que personne au monde. Un jour ils se sont disputés à ce propos et Koumba dit à son mari : « Il ne
« faut pas te prétendre plus fort que qui que
« ce soit ! Viens avec moi chez mes parents
« et tu verras ! »

— « Ainsi vais-je faire ! » répond Samba.

*
* *

Il se sont mis en route à six heures du matin et ont marché jusqu'à deux heures. Et loin, bien loin, ils ont aperçu le père de Koumba qui s'était couché par terre. L'une de ses jambes était relevée : on aurait dit

une montagne ! « Qu'est-ce que j'aperçois
« là-bas ? demande Samba à sa femme.
« Serait-ce une montagne ? »

— « Oh ! répond Koumba, ne parle pas si
« légèrement de mon père ! C'est sa jambe
« que tu vois ».

Ils ont marché quatre heures encore
avant d'arriver au village où le père de
Koumba était couché. En voyant son beau-
père si grand, Samba a été pris de peur....

*
* *

Les trois frères de Koumba ; Hammadi,
Samba et Dêlo étaient à la chasse à ce
moment-là. Samba Kourlankâna s'informe
du côté où il pourra les trouver. « C'est par
« ici ! lui dit-on ». — « Eh bien ! répond-il
« je m'en vais au-devant d'eux ».

D'abord il rencontre Hammadi. Celui-ci
a tué cinq cents éléphants. Il les a attachés
en un paquet qu'il porte à son côté.

« Donne-les moi que je t'en débarrasse ;
« lui propose Samba.

— « Tu ne pourrais pas les porter ! Conti-
« nue ton chemin, tu rencontreras mon
« frère ».

Samba Kourlankâna rencontre Samba, le guinnârrou frère de Hammadi. Comme ce dernier, Samba avait tué cinq cents éléphants et les portait : « Va trouver mon « petit frère, dit-il, en réponse à l'offre que Samba Kourlankâna lui faisait de l'aider. « Peut-être pourras-tu le débarrasser de sa « charge ».

Enfin Samba se trouve en présence de Dêlo. Celui-ci n'avait tué que quatre cents éléphants. Au moment où il croise le mari de sa sœur, la courroie de sa sandale se casse : « Tu ne pourrais porter mes élé-
« phants, lui répond-il; mais prends ma san-
« dale et porte-la moi jusqu'au village ».

Il jette sa sandale sur Samba Kourlan-
kâna qu'elle recouvre tout entier si bien que
celui-ci ne peut se retirer de dessous.

Dêlo rejoint ses autres frères au village. Leur père les apostrophe, leur reprochant d'avoir fait si mauvaise chasse ce jour-là. « Comment ! s'écrie-t-il, un étranger est
« venu ici, le mari de ma fille et c'est tout
« ce que vous me rapportez de viande pour
« mettre dans le couscouss ! »

Il regarde autour de lui : « Où est mon
« gendre? demande-t-il ».

— « Je l'ai rencontré, déclare Hammadi, « mais je l'ai renvoyé à Samba ».

Et Samba : « Je lui ai dit d'aller trouver « Délo. »

Délo, interrogé à son tour, répond qu'il lui a donné à porter sa sandale dont la courroie s'était cassée.

— « Peut-être sera-t-il resté sous la sandale... songe Koumba, je vais aller voir ! »

Elle s'est mise sur le champ à la recherche de son mari, et, en soulevant la sandale, elle l'a trouvé dessous. Ensemble ils rentrent au village, Koumba portant la sandale, trop pesante pour la force de Samba Kourlankâna.

*
* *

Le repas une fois préparé, on appelle Samba pour manger avec les autres; mais laalebasse est beaucoup trop haute pour qu'il puisse y prendre du couscouss. Délo, voyant son embarras, le soulève et le place sur son genou mais Samba tombe dans laalebasse et Délo, le prenant pour de la viande, l'enrobe dans une boulette de couscouss et le met dans sa bouche.

Le lendemain, Hammadi demande : « Où

« donc est passé Samba Kourlankâna ? Hier
« soir nous avons mangé ensemble... Qu'a-t-il
« bien pu devenir ? »

Samba était resté dans une dent creuse de
Dêlo : « Je sens quelque chose qui s'agite
« dans ma dent, déclara celui-ci, et je ne
« sais ce que cela peut être !

— « Regarde ce que c'est » lui conseillent
ses frères.

Il tâte avec son doigt et saisit Samba
Kourlankâna. Il l'extrait de sa dent et le
pose à terre.

Koumba Guinné est venue et, comme il
s'agit de son mari, elle prend de l'eau et le
débarbouille : « Tu vois ; lui fait-elle obser-
« ver, que tu as tort de te croire plus que
« les autres ! Mais ce n'est rien encore ! Tu
« vas voir plus fort que ça ».

*
* *

Parmi les captifs des guinâdyi, il y a une
femme, nommée Syra. Elle aussi est une
guinnârrou et si elle commence à pisser le
lundi, elle ne s'arrête pas avant le lundi de
la semaine suivante. On lui a commandé
d'allumer du feu dans la case où Koumba va
coucher avec son mari. Elle se baisse pour

enflammer le bois. Son pagne est troué par derrière. En voulant entrer dans la case, Samba Kourlankâna pénètre dans le derrière de la captive, le prenant pour la porte. Il étend sa natte dans le ventre de Syra pour se coucher dessus. « Bissimilaye ! » s'écrie-t-il (car tout bon musulman prononce ce mot avant d'entreprendre quoi que ce soit). Syra l'entend : « Il faut sortir d'ici, lui « dit-elle, c'est dans mon ventre que te voilà « et non dans une case. »

Samba se hâte de sortir.

Sa femme venue, il lui raconte l'aventure : « J'ai eu grand peur, avoue-t-il. Aussi « partirons-nous demain dès le matin ».

*
* *

Le lendemain, de bonne heure, Koumba lui dit : « C'est ce matin que Syra va se « mettre à pisser. Dépêchons-nous car, si « l'urine nous atteint sur la route, tu ne « pourras pas te sauver. Quant à moi, je « n'aurai pas de peine à me tirer d'affaire. »

Ils se sont mis en route sans tarder. Jusqu'à dix heures ils marchent mais tout à

coup ils entendent un tumulte, semblable à celui d'une cascade tombant de la montagne : « Qu'est-ce que c'est ? demande Samba. — « Ça, répond Koumba, c'est Syra qui se met à lâcher de l'eau ».

L'eau arrive rapidement. Koumba alors se fait grande, grande et porte Samba comme un petit enfant. Elle va ainsi jusqu'à ce qu'ils aient distancé l'inondation. A ce moment Koumba reprend la taille humaine. Elle dépose à terre son mari.

« Koumba, lui dit alors celui-ci, je te remercie ; mais laisse-moi ! Je veux m'en aller seul. »

Et Koumba lui répond : « Depuis que tu m'as épousée, tu disais toujours que personne n'était plus fort que toi !

— « Maintenant je vois que je me trompais. Séparons-nous. J'ai trop grand peur de ta race et je ne veux plus d'aventures de ce genre. Retourne avec qui te ressemble ! »

Et ils se sont séparés pour toujours.

*
* *

Pendant que se passaient ces événements, les deux autres compagnons se chamail-

laient ensemble, chacun soutenant que personne n'était plus fort que lui.

En se disputant ils sont arrivés jusque tout près d'un fleuve.

« Je suis le Maître des eaux ! » proclame Samba Doungouonôto.

— « Et moi, je commande à la brousse ! » déclara fièrement Samba Bimbiri Bambara. Samba Doungouonôto s'est placé à califourchon sur le fleuve, un pied sur chaque rive. Il se baisse et plonge sa main dans l'eau. Tout ce qui passe à sa portée : poissons, hippopotames, caïmans, tout cela il l'enlève à bout de bras, le fait cuire à la chaleur du soleil et le mange.

Samba Bimbiri est entré dans la brousse et, tout ce qu'il rencontre sur son passage, il l'attrape, et, comme son camarade, le fait griller au soleil à bras tendu, fût-ce même un éléphant. Et il s'en nourrit.

Il est arrivé au bord du fleuve. Il veut plonger la main dans l'eau pour voler les poissons de Samba Doungouonôto. Celui-ci le voit, l'empoigne et ils commencent à se battre, pénétrant toujours plus avant dans la brousse.

Ils arrivent, en se battant toujours,

jusqu'auprès d'un guinnârou aveugle occupé à garder son lougan. Ce guinnârou a une fronde avec laquelle il lance des cailloux aux petits oiseaux pour les empêcher de manger son mil. Il met la main sur les deux Bambara qui, tombés à terre, continuaient à lutter. Il croit tenir un caillou. Les voilà dans sa fronde. Il les lance au loin.

Les deux adversaires s'en vont tomber dans laalebasse où une guinnârou préparait son couscouss. Celle-ci les saisit entre deux doigts et les jette de côté. Ils sont ainsi projetés dans l'œil d'une petite guinnârou qui était en train de téter sa mère.

La petite porte un doigt à son œil en pleurant. Elle crie qu'elle a quelque chose dans l'œil. Sa mère l'appelle (1) : « Viens « ici que je voie ! » mais, avant qu'elle soit arrivée jusqu'à sa mère, déjà l'œil a absorbé les deux Bambara.

« C'est fini ! » dit-elle à la mère guinnârou.

Personne n'a le droit de dire qu'il n'en

(1) Distraction du conteur qui a oublié que la petite était en train de téter.

est pas de plus fort que soi, puisque ces trois hommes-là ont trouvé leurs maîtres.

Dubréka, 1910.

Conté par GAYE BA.

ECLAIRCISSEMENTS.

Cf. la sandale qui recouvre Samba et la couverture de Fatimata Bellé que ne peut soulever le fort Kobétaka (Contes sorko. Desplagnes, *op. cit.*)

Les mésaventures des trois Bambara rappellent, la chanson française du « Petit mari ».



XCX

LA GOURDE

(Malinké).

Un grand *guina* avait deux épouses : Fatimata qu'il ne pouvait supporter et Kômanifarina qu'il aimait passionnément. Cette dernière faisait tout ce qui était en son pouvoir pour entretenir et accroître l'animosité du mari commun contre sa co-épouse. En l'absence de Fatimata, elle allait déféquer dans les canaris à eau de celle-ci. Aussi le guinné refusait-il le couscouss préparé par Fatimata et le jetait-il au chien, alors qu'il faisait honneur à celui que lui cuisinait son autre femme.

*
* *

Fatimata alla voir une vieille guinné :

« Tous les jours, lui dit-elle, Kômanifarina
« vient souiller de ses excréments l'eau de
« mes canaris. Comment l'en empêcher ?

— « Je t'en fournirai le moyen, lui répon-
« dit la vieille, mais il faut d'abord que tu me
« fasses un bon couscouss au riz, bien garni
« de viande. Tu recevras en échange un
« médicament qui fera passer l'envie à Kô-
« manifarina de venir déféquer désormais
« dans tes canaris. »

Fatimata est allée prendre chez son mari de la viande, du riz, du beurre, bref de quoi préparer un couscouss savoureux. Elle le fait cuire chez la vieille et le lui sert. Celle-ci le mange avec grand plaisir. Quand elle a fini de manger, la vieille *guina* prend une gourde (1). Elle y verse un peu d'eau — très peu ! — puis y jette une poudre médicamenteuse.

— « Tu placeras cette gourde dans le ca-
« nari, dit-elle à Fatimata. Quand ta co-
« épouse viendra s'asseoir dessus, la gourde
« lui sautera au derrière et elle aura beau
« faire, je la défie bien de s'en dépêtrer ».

(1) Il s'agit d'une gourde en forme de bouteille.

*
* *

Fatimata s'en retourne à sa case. Elle prépare le piège conformément aux instructions de la vieille *guina*.

Quand Kômanifarina vient s'accroupir au-dessus de l'orifice de la jarre, la gourde lui saute aux fesses en chantant cette chanson :

Yérébéré! Yérébéré! (1), Kômanifarina!
Pourquoi viens-tu en l'absence de tous?

La femme répond :

Yérébéré ya! Ya yérébéré!
Je viens pour déféquer!
Yérébéré ya! Ya yérébéré!

Kômanifarina a beau se trémousser, elle ne peut faire tomber la gourde.

Elle va conter sa mésaventure à son mari et celui-ci, espérant qu'elle pourra se débarrasser en dansant de l'appendice qui la gêne, fait appeler les griots avec leurs *dounnou* (2) et leurs *bala* (3).

(1) Refrain sans signification comme « miron-ton ton ton mirontaine » en français.

(2) Tambour indigène.

(3) Xylophone indigène, appelé aussi balafon. Il est fait d'une série de lames de bois posées

*
* *

Un tamtam est organisé devant la porte de la *soukala*. Kômanifarina ôte son pagne : elle saute, elle se tortille, elle se démène ; mais c'est en vain ! La gourde va de droite à gauche et de gauche à droite. *Ya yérébéré ! Yérébéré ya !* Mais sans cesser d'adhérer à la peau de sa victime qui chante à perte d'haleine sa chanson :

Yérébéré ! Yérébéré ! Kômanifarina !

Pourquoi viens-tu en l'absence de tous ?

Je viens pour déféquer !

Yérébéré ya ! Ya yérébéré !

Le pire est qu'au bruit du tamtam tout le monde accourt et Fatimata avec tout le monde. Kômanifarina a honte d'être vue ainsi toute nue « Ah ! Ah ! lui dit sa co-
« épouse triomphante, c'est moi qui l'em-
« porte à présent sur toi qui me faisais gron-
« der par mon mari parce que mes canaris
« étaient remplis de tes ordures ! »

sur de petites calebasses qui augmentent la résonance. On en joue à l'aide de deux petits marteaux formés de boules de caoutchouc emmanchées à des baguettes.

Fatimata applique une claque sur les fesses de Kômanifarina et la gourde se détache enfin.

*
* *

Le chef des guinné dit alors au mari des deux femmes : « Fatimata n'est pas ta captive et cependant tu la traites comme telle. « Pourquoi couches-tu avec ton autre « épouse et jamais avec celle-ci? De là « viennent toutes ces discordes chez toi! « Aussi ordonné-je que personne de mon « peuple n'ait plus d'une épouse désormais. »

Pama, 1911.

Conté par DEMBA KAMARA de Saréya.



XCVI

L'ORGANE DÉNONCIATEUR

(Môssi).

Il y avait un chasseur, nommé Dâgo dont la femme Nâga, mettait à profit les absences pour le tromper avec un de ses amis. Sitôt qu'il se rendait à la chasse, Nâga allait retrouver son amant. Et tous deux de s'en donner !

A son retour, le chasseur ne manquait jamais de demander à sa femme : « Où es-tu allée en mon absence ? » Et la femme répondait invariablement : « Je ne suis allée nulle part. Je suis restée à la maison ».

Les camarades de Dâgo qui savaient à quoi s'en tenir sur l'inconduite de Nâga le prévinrent que tous les jours elle couchait avec son amant sous un gros karité. Ils lui

furent voir l'endroit où l'adultère se consommait journallement à ses dépens.

Dâgo dit alors à sa femme : « Je m'en vais à la chasse et je ne rentrerai pas avant trois jours écoulés. » Il s'en va et se dirige vers le karité dans lequel il grimpe et se dissimule.

*
* *

Bientôt il voit arriver Nâga et son amant. Les deux complices s'entretiennent de lui : « Quel imbécile ! dit la femme. Chaque fois qu'il revient de la chasse il me demande où je suis allée!...

— « Dans combien de jours va-t-il revenir demande l'amant.

« — Dans trois jours, répond Nâga.

— « Oh bien ! d'ici là nous avons le temps de nous occuper sérieusement ! » Et, pour commencer, il besogne la femme. Puis ils remettent la conversation sur le mari et c'est pour l'arranger d'une jolie manière !

Le lendemain et le surlendemain, le couple vient reprendre ses ébats sous le gros karité, en les assaisonnant des réflexions les plus désobligeantes sur le compte de

Dâgo. Celui-ci voit et entend tout sans perdre un mouvement ni une parole.

*
* *

Le troisième jour enfin, notre chasseur revient au logis. Il ne souffle mot de ce qu'il sait et s'abstient même des questions accoutumées. Mais la nuit, pendant que sa femme sommeille près de lui, il lui donne une tape légère pour l'éveiller : « Qu'y a-t-il ? demande-t-elle. Il y a, répond son mari que ton *pâré* (1) me raconte de singulières histoires !

— « Et quelles histoires ?

— « Il me dit que tu as fait connaître à ton amant qu'à chacun de mes retours de chasse je te demande où tu es allée !

— « Quel mensonge ! proteste Nâga. Comment aurais-je un amant, moi qui jamais ne quitte la case en ton absence !

— « Que veux-tu que je te dise ? Je ne fais que répéter ce que ton *pâré* me raconte. Ne vient-il pas aussi de me déclarer qu'hier midi encore ton amant et toi avez forniqué sous le gros karité et que tu m'insultais en me traitant de cochon !

(1) Organe féminin (en môssi).

« Il ajoute que tu avais informé ton amant
« que je serais absent trois jours et que
« celui-ci t'a répondu que vous aviez le
« temps de vous occuper sérieusement ! »

*
* *

La femme crut que réellement son organe sexuel s'était montré indiscret. Aussi, s'étant levée de bonne heure le lendemain matin, elle alla trouver son amant pour le mettre au courant.

Celui-ci voulait, préalablement à toute conversation, se livrer à leur petite gymnastique ordinaire mais Nâga le repoussa obstinément : « Non ! dit-elle, laisse-moi. La nuit, « lorsque je dors, mon *pâré* rapporte tout à « mon mari de ce que nous faisons ensem-
« ble ! »

L'amant insistait malgré tout mais elle se défendit par gestes, recommandant d'abord le silence d'un premier geste et indiquant de l'autre main l'organe délateur dont elle redoutait les révélations car elle n'osait même plus articuler une parole de peur qu'elle ne fut rapportée par son *pâré*.

Pama, 1911.

Conté par SALIFOU GORNGO.

Tome III.

10.



L'HERMAPHRODITE

(Haoussa).

Au nombre des femmes d'un *sartyi* (1) s'en trouvait une qui n'était pas femme tout à fait. Elle possédait, en effet, les attributs de l'un et de l'autre sexes. Son mari avait pour elle une grande affection, encore qu'elle fût toujours vierge et cela inspirait à une des co-épouses une violente jalousie de voir la jeune fille toujours aux côtés de leur époux commun.

Un jour la jalouse vint trouver le *sartyi* et lui dit : « Celle que tu nous préfères
« n'est pas une femme. Elle a un *boura* (2)
« et des *gato* (3) ni plus ni moins qu'un

(1) Roi, en houssa.

(2) (3) Verge et testicules (mots haoussa).

« homme. Si tu veux te convaincre que je
« dis vrai, fais-nous amener devant toi ven-
« dredi matin, tu verras que je n'ai pas
« menti ».

* * *

Le soir même, le *sartyi* prévint toutes ses femmes de son intention de les inspecter, complètement nues, le vendredi matin dans la case où il couchait.

Le jeudi soir, l'hermaphrodite alla trouver un *tagouahé* (1) et lui dit : « Je vais être
« abreuvée de honte demain matin en pré-
« sence des autres co-épouses. Une d'elles
« a déclaré au *sartyi* que j'étais hermaphro-
« dite ; aussi veut-il nous voir paraître de-
« vant lui toutes nues. Vraiment, je ne sais
« que faire... »

Le *tagouahé* lui enleva le *boura* et les *gato* sans lui causer la moindre douleur. Ensuite il lui dit : « Va déposer cela dans la cendre
« chaude. Demain une de tes compagnes l'y
« trouvera et, le prenant pour de l'igname,
« l'en retirera et le mangera. Les organes
« lui ressortiront du corps à l'endroit où ils

(1) Génie nain, analogue au *oukolo* bambara.

« se trouvent chez les hommes et tu seras
« ainsi tirée d'embarras. »

*
* *

La jeune fille, débarrassée de ce qui la gênait tant, fit ce que lui avait prescrit le petit guinné.

Le lendemain, avant que le soleil fût levé, celle des co-épouses qui avait dénoncé au *sartyi* le double sexe de l'hermaphrodite alla à la cuisine pour y allumer du feu et faire chauffer l'eau du bain qu'elle voulait prendre avant de se rendre à la convocation du roi.

Elle trouva parmi la cendre le *boura* et les *gato* de l'hermaphrodite et, les prenant pour des ignames, elle se dit : « Il faut que
« les cuisinières aient été bien rassasiées
« hier au soir pour avoir oublié des ignames
« dans la cendre ! »

Elle mangea sa trouvaille et aussitôt les attributs masculins sortirent d'elle à l'endroit même où ils se trouvent chez les hommes.

Quand le *sartyi* passa l'inspection de ses femmes, il reconnut la dénonciatrice comme

affligée de l'infirmité dont elle accusait la co-épouse préférée. Il la chassa de son harem, non sans lui avoir, par dérision, rasé la tête auparavant afin d'accentuer encore sa ressemblance avec un homme.

Bogandé, 1911.

Conté par FATIMATA OAZI.

Interprété par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA
TARAORÉ.



XCVIII

BILALI

(Peuhl).

Il y a un pays qui s'appelle le Macina. Dans ce pays-là vivaient trois hommes nommés : le premier, Sânio ; le deuxième, Bilâli et le troisième, Samba Pouлло. Tous les trois étaient pauvres.

Samba Pouлло dit : « Je vais aller chercher un endroit où on me paiera pour garder les bœufs ».

Sânio et Bilâli décidèrent eux aussi de se rendre dans un autre pays pour y gagner leur vie comme tisserands. Et tous trois sont partis ensemble.

*
* *

Ils étaient à peu près à la moitié de leur

chemin quand ils rencontrèrent trois guinâdyi (1). Un des guinâdyi, voulant les effrayer, a grandi sa taille démesurément. Et il flambait comme du feu! « Non! lui « ont dit les autres guinâdyi, il ne faut pas « faire ça! Il ne faut pas épouvanter ces « gens-là! »

Un des guinâdyi qui parlaient ainsi, le plus vieux, invita les trois hommes à s'approcher et, quand ils furent venus tout près : « Que cherchez-vous? leur demanda-t-il.

Les trois camarades ont répondu : « Nous « sommes pauvres. C'est pourquoi nous « avons quitté notre pays pour trouver du « travail et devenir riches. — Eh bien ! « déclare le guinnârou, il vous faut conti- « nuer à suivre cette route-ci jusqu'à ce « que vous arriviez à un grand village dont « le chef se nomme Hamirou Hammadi ».

Les trois camarades ont marché jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à ce village, appelé Bornou. Ils y arrivent vers quatre heures. C'est le moment où, chaque jour, on fait sortir les chevaux du chef pour la promenade et où les femmes de celui-ci vont

(1) Guinné, génie. Forme plurielle de guinârou.

aussi se promener un peu. Elles emportent avec elles des chaises d'or pour s'asseoir car le chef est très riche.

Les bœufs sortent aussi à ce moment-là.

Quand ses femmes sont à la promenade, Hamirou Hammadi s'en va, de son côté, à travers la petite brousse qui est dans le voisinage du fleuve. Il s'y cache pour voir comment ses femmes passent le temps de leur promenade.

A la vue d'une des femmes du chef, Bilâli s'est écrié : « Si je pouvais coucher avec « cette femme-là, ne fût-ce qu'une fois, on « pourrait me tuer le lendemain matin, je « m'en moque ! »

Et Sânio, à la vue des chevaux, a dit : « Si je « gagnais » un cheval pareil à celui- « ci et quatre femmes telles que celles-là, « ça ne me ferait rien qu'on me tue « après ! »

Samba Pouлло déclare à son tour : « Moi, « j'aurais quatre bœufs comme ceux que « voici, que peu m'importerait qu'on me « fasse périr en guise de paiement ! »

Hamirou Hammadi était caché non loin d'eux pendant qu'ils parlaient ainsi. Il a entendu leurs souhaits.

Il les voit entrer dans une petite case située à l'écart du village, à peu près comme Tompété est à l'écart de Dubréka (1). Cette case était celle d'un *sakké* (cordonnier). Il s'en retourne chez lui et fait frapper le *taboulé* (2) vers l'heure où se prend d'ordinaire le repas du soir. C'est pour convoquer tous les habitants du village. On a préparé à manger pour tout le monde : du couscous en quantité.

Hammadi déclare ceci aux gens : « Trois étrangers sont entrés dans le village aujourd'hui. Il faut me les amener ici ».

On cherche les trois camarades jusqu'à ce qu'on les ait trouvés et on les conduit devant le chef. Celui-ci leur fait d'abord apporter un grand plat de mil et ils en mangent jusqu'à ce qu'ils soient complètement rassasiés. Alors, voyant quelques hommes du village s'en retourner chez eux, ils disent à Hammadi : « Maintenant que nous avons mangé, nous voulons nous en aller ».

(1) 800 mètres environ.

(2) Taboulé ou tabélé, tambour hémisphérique non portatif servant à la convocation des gens du village.

— « Non pas ! leur répond le chef, il vous
« faut rester encore un peu ! J'ai quelque
« chose à vous dire. Je ne sais pourquoi
« vous êtes venus dans mon village, mais
« tout ce dont vous aurez besoin, je vous le
« donnerai.

« Toi, dit-il à Bilâli, j'ignore ce que tu as
« dans le cœur, mais peut-être as-tu vu au-
« jourd'hui une femme avec laquelle tu sou-
« haites de coucher, dût-on te mettre à mort
« le lendemain ?

— « C'est vrai ! déclare Bilâli. J'ai sou-
« haité cela !

— « Eh bien ! va coucher avec cette femme.
« Et demain je te tuerai. »

Hammadi a appelé la femme (elle se
nomme Diênaba) et lui a dit : « Je te de-
« mande de coucher avec ce captif-là, car
« demain je lui couperai le cou. — Bon !
« répond Diênaba, mais (pardonne-moi de
« te dire cela) il faut que je garde Bilâli pen-
« dant huit jours près de moi pour le décras-
« ser et faire arranger sa tête, car il y a bien
« un an qu'il ne s'est baigné ni fait coiffer ».

Hamirou Hammadi y consent. Quatre
jeunes filles apportent une baignoire creusée
dans un tronc de fromager. On y fait entrer

Bilâli et on le lave jusqu'à ce qu'il soit bien propre. On lui donne de bons vêtements, on arrange sa chevelure; enfin on le rend tout à fait joli.

Bilâli est sorti pour se promener et les trois guinâdyi viennent le trouver. Ils lui disent : « Bilâli, il ne faut pas avoir peur !
« Nous allons te donner un onguent grâce
« auquel tu arriveras à prendre la place de
« Hammadi. »

* *

A Sânio le chef a donné aussi ce qu'il désire : le cheval et les quatre femmes. Sânio mange de bon couscouss et se divertit avec ses quatre épouses. « Maintenant, dit-il
« au chef, comme tu vas souvent à la guerre,
« s'il t'arrive de lutter contre tes voisins, je
« me battraï pour toi et je tuerai beaucoup
« de monde. Puis je me ferai tuer, puisque
« tu m'as donné ce que je souhaitais ! »

Hammadi a fait cadeau à Samba Poullo de quatre vaches : « Garde-les pour toi, lui
« dit-il, jusqu'au jour où je te ferai appeler
« pour te mettre à mort ».

* *

Un soir, Diênaba prévient le chef que,

cette nuit-là, elle couchera avec Bilâli. A quatre heures du matin celui-ci prend le « médicament » que les guinâdyi lui ont donné, cela afin de se faire bien aimer d'elle.

Diênaba se lève. Elle prend une selle et la met sur le dos du cheval du chef. Elle prend encore le fusil de Hammadi, ouvre les coffres qui renferment de l'or et en emplit un grand pagne. Cela fait, elle revient à Bilâli et lui dit : « Je ne veux pas qu'un homme qui a couché avec moi soit tué le lendemain. Monte ce cheval, prends cet or et pars avec moi. »

Ils sont partis. De quatre heures du matin à dix heures ils ont galopé sans arrêt. A ce moment Hammadi s'éveille. Il appelle ses serviteurs pour qu'ils aillent chercher Bilâli, afin de lui couper le cou.

Le premier qui va à la recherche de Bilâli ne le trouve pas. Il revient à la case du chef et déclare : « Je n'ai vu personne ! »

— « Tu mens ! » dit Hammadi Et il le tue (1).

(1) C'est le sort ordinaire des porteurs de mauvaises nouvelles. Voir S. G. Diégui et divers autres contes.

Le deuxième envoyé rapporte la même nouvelle et Hammadi le tue aussi. De même pour le troisième. Alors Hammadi lui-même est allé voir et, ne trouvant ni Diênaba, ni Bilâli, ni son propre cheval, ni son fusil non plus, il dit « Oui ! c'est vrai, ils sont partis. « Allez m'appeler Sânio ! »

Sânio est venu. « Ton cheval et celui que « Bilâli m'a volé sont tout à fait semblables, « lui dit-il. Il faut que tu te mettes à sa « poursuite. Tu le saisisras et tu l'amèneras « ici puisque tu m'as promis que si tu me « voyais en guerre, tu te ferais tuer ce jour- « là. Eh bien ! c'est la guerre à présent ! »

Sânio part le premier, puis les guerriers de Hammadi se mettent en route à sa suite.

*
* *

Bilâli est arrivé jusqu'au guinnârou « Laisse ici Diênaba, lui conseille le guinné. « Quant à toi, file vite. Il arrive un cheval « semblable au tien et je vais « me débrouil- « ler » pour que Diênaba te rattrape, mon- « tée sur ce cheval-là ! »

Le guinnârou rentre dans le grand fromager où il se tenait et Diênaba s'assoit au pied de l'arbre. Arrive Sânio « Ah ! dit-il,

« c'est toi, Diênaba. Tu te couvres de honte
« aujourd'hui ! » Alors Diênaba « Imbécile !
« lui dit-elle, depuis que tu es entré dans le
« village tu as envie de coucher avec moi.
« Et maintenant nous voilà seuls ensemble.
« Pourquoi ne vas-tu pas chercher de
« l'herbe pour nous en faire un lit moelleux ?
— « Tiens ! s'exclame Sânio, c'est vrai ce
« que tu dis là ! »

Il saute à bas de son cheval et va couper de l'herbe dans la brousse. Alors Diênaba enfourche lestement le cheval et se sauve avec lui.

Quand Hammadi et ses hommes parviennent au fromager, ils trouvent Sânio en train de ramasser de l'herbe, d'en ramasser !.. d'en ramasser !.. Sans que Sânio s'en aperçut, le guinnârou l'avait frotté d'un médicament qui l'obligeait à ramasser de l'herbe sans s'arrêter un seul instant. Il en frotte de même les nouveaux-venus.

« Qu'as-tu donc à ramasser de la paille ? » demandent-ils à Sânio. Mais l'effet du « médicament » les force à en ramasser eux aussi. Et bon gré mal gré, Hammadi fait comme eux.

Ils ne se rappellent plus pourquoi ils s'é-

taient mis en route. Ils ont tout oublié. Alors ils s'en retournent au village, ahuris, comme de véritables idiots.

*
*
*

Pendant ce temps Diênaba et Bilâli ont atteint le bord d'un marigot du pays qui se jette dans le Dioliba. Là ils rencontrent un vieillard et sa fille nommée Aissata. C'est une jolie fille à la poitrine bien arrondie.

Bilâli dit au vieux : « Il faut nous passer dans ta pirogue. — « Non ! » répond celui-ci. Mais sa fille a regardé Bilâli et il lui plaît beaucoup. Elle donne à son père une poussée. Le vieillard tombe dans le fleuve. Il se noie.

Alors Bilâli entre dans le bateau avec Diênaba et les chevaux. Il déclare à Aissata qu'il la prend pour femme. Quand ils sont passés, les deux femmes montent sur un des chevaux et Bilâli reste seul sur l'autre.

Deux jours durant ils marchent. Impossible de trouver de l'eau. Au troisième jour ils font la rencontre d'un Peuhl qui s'appelle Ardo et qui va abreuver ses bœufs. Bilâli lui demande à boire : « Non, dit le

« Peuhl je n'ai pas d'eau dans mon puits! »

Sa fille qui est près de lui le pousse dans le trou. Il meurt. Alors la fille, qui se nomme Dyibé Ardo, donne à boire aux trois fugitifs puis elle demande à Bilâli de l'épouser. Bilâli y consent de bon cœur et Dyibé va chercher les chevaux de son père et les lui donne.

En avant, sur la route, se trouve un gros village. Le chef de ce village : Demba a une fille du nom de Penda. Il n'a pas d'autre fille ni de garçon non plus. Ce chef-là possède un grigri qu'il a placé dans une calebasse à petit orifice comme celles en usage dans le Fouta-Tôro. Le grigri est enterré dans le village à un endroit que, seuls, Demba et Penda connaissent. Chaque fois qu'un étranger se présente dans le village, le chef le fait mander et lui dit : « Il faut que tu me montres la place où mon grigri est enterré. Si tu ne le fais pas, je vais te couper le cou ».

Penda était sortie pour laver ses pagnes au marigot. Chaque fois qu'elle se livre à cette occupation, son père envoie une grosse troupe de cavaliers pour la garder. Penda^a est assise sur sa chaise. Elle voit Bilâli et

elle aussi le trouve tout à fait de son goût :
« Je ne veux pas rester ici lui déclare-t-elle.
« Il faut que tu te maries avec moi! »

Lorsque Bilâli a dit oui : « Quand un
« étranger passe dans le village, lui dit-elle,
« mon père le fait appeler et lui annonce
« que son grigri est enterré quelque part ici.
« Si l'étranger ne peut pas lui montrer l'en-
« droit, mon père le fait mourir. Au cas où
« quelqu'un découvrirait la bonne place
« c'est mon père qui meurt aussitôt. Attends-
« moi, je veux partir avec toi, car mon désir
« est de t'avoir pour mari. Quand nous se-
« rons arrivés à la case de mon père, regarde
« la place où je poserai mon pied gauche.
« C'est là qu'est le grigri ».

Sitôt que Bilâli est entré dans le village,
le chef le fait mander. Bilâli se présente :
« Où est mon grigri? » lui demande Demba.
Il regarde à droite, à gauche, puis : « Oh!
« dit-il, c'est là!.. près du pied gauche de ta
« fille! »

Aussitôt le chef tombe à la renverse. Il
est mort.

Bilâli a épousé aussi Penda. Alors sa
nouvelle femme ordonne de frapper le ta-
boulé et une fois tout le monde réuni dans

l'enclos du carré : « Mon père est mort, annonce-t-elle aux gens du village. C'est cet homme qui m'a épousée qui sera votre chef désormais ».

Et tous ont acclamé Bilâli comme leur roi.

*
* *

Les quatre femmes de Bilâli lui ont donné chacune un fils. Et tous ces enfants-là sont nés le même jour.

Quand ils sont devenus un peu grands — avant l'époque de la circoncision — on se demande lequel d'entre eux est venu le premier au monde. Un griot vient qui dit : « C'est celui-ci. — « Non ! réplique un autre, c'est celui-là. — Ni l'un ni l'autre ! proteste un troisième, voici l'aîné ».

Pas moyen de s'y reconnaître !

— « Attendez ! dit alors Bilâli. Le guinnârou m'a donné un grigri ». Il enfonce le grigri en terre et à la place où il l'a enfoui, sort de terre une grande sagaie. « Nous allons voir à présent quel est l'aîné de mes fils » !

Le fils de Diênaba a pris une peau de mouton. Il monte sur la lance puis, sa louha (1)

(1) Planchette de bois mince où les élèves des marabouts inscrivent des sourates du Coran.

en main, il reste à lire un bon moment sans tomber. « C'est celui-là qui est l'aîné » dit alors tout le monde.

Bilâli s'adressant alors à lui : « Va ! lui dit-il, va au pays d'où est venue ta mère. « Amène-m'en les habitants de force ! »

Le fils de Diênaba a pris avec lui des chevaux, des fusils, tout ce qu'il faut. Il s'est rendu au pays de sa mère et en a ramené tous les habitants avec lui.

Bilâli donne le même ordre au fils d'Aïs-sata, puis au fils de Dyibé et enfin à celui de Penda. Tous lui ont amené les gens du pays de leurs mères.

Après cela Bilâli s'est reposé. Il a commandé à tous ces peuples et mon histoire s'arrête-là.

Dubréka, 1910.

Conté par GAYE BA.

ECLAIRCISSEMENTS.

Comme dans la légende du Sphinx, le poseur d'énigmes meurt de la découverte de son secret.

Voir dans Les quatre fils du chasseur une

épreuve de l'ainesse analogue à celle que Bilâli fait subir à ses fils.

Noter : la violence du désir chez les jeunes filles qui s'éprennent de Bilâli.

Noter : Le fromager, habitation du guinnârou.

Cf. le conte khassonké des « Trois insatiables » (Monteil. Contes soudanais) qui est une variante de celui-ci.

Pour l'amour subit des femmes à la vue d'un beau garçon et le triomphe de ce sentiment sur leur amour filial, cf. conte haoussa intitulé « Histoire de deux jeunes hommes et de quatre jeunes filles ». Comme dans Bilâli, les filles tuent leurs parents pour sauver l'amant dont elles viennent de s'éprendre.



XCIX

LE CHAT-GUINNÉ DE SAINT-LOUIS

(Ouolof).

Au temps que j'étais à Saint-Louis j'ai entendu parler d'un gourgui qui un soir vers dix heures était allé satisfaire un besoin naturel. Un chat vint au moment où l'homme agenouillé commençait à uriner. Il voulait le mordre au « bengala » (1). Le gourgui tire son couteau du fourreau il frappe le chat d'un coup de poignard et le transperce. La lame du poignard était couverte de poils de chat et mêlés avec le sang.

(1) En latin « mentula ». Le latin dans les mots brave l'honnêteté. Mais le lecteur français veut être respecté,

L'homme est rentré chez lui et a mis son poignard sur une chaise. Le lendemain on l'appelle au tribunal devant la justice pour avoir tué un homme dans la rue. Il s'y rend en emportant son poignard sans l'essuyer.

Il se présente devant le président du tribunal. On lui demande « Tu as tué « quelqu'un, n'est-ce pas? — Lui : « Moi? je « n'ai tué personne! — « Si! tu as tué quel-
« qu'un. — « Non, répète-t-il, je n'ai tué
« personne. — Tu avais un poignard hier
« soir dit le président. Où est ce poignard?
— « Oui, j'avais mon poignard hier soir. » —
On lui dit. « Eh bien! ce poignard où
« est-il? »

C'était avec le président qu'il parlait et non pas avec l'homme. L'homme ne pouvait pas marcher. Il était malade. Il était perdu. Ses parents avaient porté plainte pour lui.

— « Eh bien, où est donc ton poignard? »
— Il répond : « Je l'ai sur moi — Apporte-
« le. »

Il l'apporte et dit : « Je n'ai pas tué un
« homme. C'est un chat que j'ai tué. Je vou-
« lais uriner vers dix heures du soir et ce chat
« voulait attraper mon bengala. Je lui ai
« donné un coup de poignard si fort que la

« lame l'a traversé entièrement. Voilà mon
« poignard : voyez les poils, voyez le sang ! Je
« ne sais si mon chat est mort ou non mais,
« s'il est mort, c'est un chat et non pas un
« homme que j'ai tué. »

Et chacun a accepté son explication. Le
président a dit aux parents du blessé : « Si
« votre parent meurt dans ces conditions c'est
« sa faute. Cet homme a donné des explica-
« tions que tous comprennent et trouvent
« suffisantes. Aussi tous reconnaissent que
« c'est un chat qu'il a tué quoique vous, les
« parents du chat, vous disiez qu'il a tué un
« homme. »

Deux jours après le blessé était mort.
Tout le monde maintenant sait qu'il y a des
sorciers dans le pays du Sénégal.

Et c'est fini.

Yang-Yang, 1904.

Conté par AHMADOU DIOP.



C

AFFRONT POUR AFFRONT

(Kâdo).

Un homme avait pour fiancée une jeune fille qui ne pouvait le sentir. Chaque fois qu'il venait lui rendre visite chez ses parents, elle s'enfuyait et s'allait cacher pour n'avoir pas à subir sa présence.

Il alla chez nombre de marabouts leur demander des grigris pour se faire aimer, mais ceux qu'on lui donna ne produisirent aucun effet. La jeune fille le détestait chaque jour davantage et, à la fin, elle se promit à un autre amant.

Quand elle vit approcher le jour où elle devait se marier avec son malencontreux soupirant : « Je ne veux pas de toi ! lui « déclara-t-elle sans ménagement. Je ne

« t'accepterais qu'à une condition : ce serait
« que tu ailles... *te soulager* en plein marché
« en présence de tout le monde. Autrement
« ne compte pas m'obtenir ! »

* *

L'amoureux satisfit à cette condition et alla... *se soulager* sur la place du marché, au grand scandale de quantité de gens qui se voilèrent la figure de leurs deux mains pour ne pas voir cet acte d'impudeur.

Il revint ensuite annoncer à la jeune fille qu'il avait fait ce qu'elle exigeait de lui. Et celle-ci lui dit alors : « Malgré cela, je ne
« me marierai pas avec toi ! »

L'homme, furieux, s'enfonça dans la brousse.

* *

Il marcha plusieurs jours et fit la rencontre d'un vieux yéhem qui avait tordu sa *longue chevelure* en un paquet et se tenait assis sur le coussin ainsi formé. Le vieux mangeait de la *viande crue* : « Homme, lui
« proposa-t-il, viens partager mon repas avec
« moi.

— « Un homme attristé comme je le suis

« ne doit plus manger ! répondit le prétendant évincé.

— « Je sais pourquoi tu as pris la brousse !
« Une fille t'a humilié en exigeant de toi
« que tu *te soulages* en plein marché, puis
« en te repoussant malgré ta soumission à
« son caprice. Je vais te donner un moyen
« de lui rendre la pareille ».

Le vieux yébem remit alors à l'homme un petit couteau : « Le jour du mariage de ton
« rival, dit-il, tu te posteras derrière la case
« des nouveaux époux. Quand ils seront
« entrés chez eux et qu'ils seront restés
« seuls, dès que tu entendras la mariée crier
« et appeler sa mère, tu planteras dans le
« sol ce petit couteau. Tant que tu le lais-
« seras ainsi planté les deux époux ne pour-
« ront se détacher l'un de l'autre. »

L'homme remercia le vieux guinné et reprit le chemin de son village.

*
* *

Il y parvint le soir même du jour où le mariage se célébrait. Il agit comme le lui avait recommandé le yébem et les deux époux ne purent se séparer malgré tous leurs efforts. Ils passèrent ainsi la nuit.

Au matin, la mère vint voir sa fille. Quand elle les aperçut tous deux dans la position qu'ils ne pouvaient abandonner, elle se retira précipitamment.

Vers midi, elle envoya une griote voir ce qui se passait dans la case conjugale. Celle-ci revint lui rapporter que mari et femme semblaient ligotés ensemble et que rien ne pouvait les désunir.

La mère pleura abondamment et alla faire part de l'événement à l'amîrou du pays. Elle lui dénonça le prétendant évincé comme ayant fait un grigri contre sa fille et son gendre pour se venger d'eux.

L'amîrou manda l'ancien prétendant et lui demanda : « Est-ce toi qui as fait un grigri
« contre la fille de cette femme? — Oui, ré-
« pondit-il, c'est moi! Tue-moi si tu le
« veux, mais je ne délivrerai pas les nou-
« veaux mariés avant qu'ils aient été trans-
« portés tous deux, dans cette posture, en
« plein marché! »

En vain les parents de la fille lui promirent-ils toute sorte de biens; l'amoureux rancunier persista dans sa résolution. « Vous
« me donneriez cent choses de chaque sorte
« que je ne consentirais pas à revenir sur ce

« que j'ai décidé ! Il faut qu'ils soient humiliés de mon fait comme je l'ai été du fait de votre fille et si l'amirou me met à mort, ils resteront comme ils sont présentement jusqu'à la fin de leur vie ! »

*
* *

Les parents, voyant son obstination à se venger, se résignèrent à faire subir aux nouveaux époux l'humiliation exigée.

Ils portèrent le couple au marché en présence de tout le monde, dioulas et acheteurs. Alors le prétendant éconduit, se considérant comme suffisamment vengé, se rendit derrière la case nuptiale et retira le petit couteau planté dans la terre. Au même instant le mari put se dégager de sa femme et tous deux recouvrèrent la liberté de leurs mouvements.

Ils quittèrent sur le champ le village, témoin de leur honte et se gardèrent bien d'y jamais revenir.

Conté par BAKARY KAMARA, élève malinké de l'école de Bandiagara.

Interprété par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit
SAMBA TARAORÉ.

Bandiagara, 1912.

ECLAIRCISSEMENTS.

On voit par ce conte que les Noirs croient
aux noueurs d'aiguillettes. Pour la vengeance
de l'amant comparer avec « La Bague-aux-
« souhaits » *in-fine*.



CI

L'INTRUS DANS L'ALDIANA

(Peuhl).

Le Dyârahilou (1) se promenait. Un jeune homme le vit qui passait par son village et il lui dit : « Je souhaite d'être ton ami. — « Ça « va bien ! consentit le Dyârahilou. Et, comme il allait tuer quelqu'un, le jeune homme l'accompagna : « Ami Dyârahilou, « lui demanda-t-il, toutes les fois que tu iras « tuer quelqu'un, ne manque pas de me le « faire connaître ; j'irai avec toi prendre les « âmes. »

(1) Déformation du nom Azrahilou qui est lui-même une forme vicieuse d'Azraël, ange de la Mort.

*
* *

Un jour le Dyârahilou l'invita à venir avec lui et le jeune homme le suivit : « Ami « Sheïtann (1), lui dit-il, montre-moi le *La-kara* (2) le puits de feu où vont les morts. » « — Volontiers ! » consentit Sheïtann. Il entrebaila l'ouverture des puits et les lui fit voir. Ils pénétrèrent dans le feu. Puis le jeune homme dit : « Je voudrais voir le puits de « lait de l'*Aldiana* (3) ». Le Dyârahilou alors entr'ouvrit la porte de l'*Aldiana* : « Je ne vois rien ! » déclara le jeune homme. Le Dyârahilou ouvrit toute grande la porte du Ciel et le jeune homme entra dans l'*Aldiana* : disant : « Un chien noir m'a devancé. Le « voilà dans le Ciel sans qu'il soit mort. »

Le jeune homme était entré dans le Ciel, vivant lui-même.

*
* *

Le Dyârahilou alla trouver le Maître et

(1) Ici le conteur confond Azraël et Satan.

(2) L'enfer musulman.

(3) Le Paradis des croyants. Le sens exact est : « Le Jardin » comme pour le mot grec d'où vient : Paradis.

lui demanda de le rendre invisible désormais
« car, dit-il, si quelqu'un me voit, il peut
« dominer mon esprit et en sa qualité d'ami
« trouver moyen de pénétrer dans l'Aldiana
« encore qu'il ne soit pas mort ».

C'est pour cela que le Dyârahilou s'est fait invisible et que maintenant on ne peut plus l'apercevoir. Seul celui dont il vient prendre l'âme le voit. Lorsque quelqu'un est couché moribond dans sa case, l'Yttohoyonki (1) devient visible à ses yeux dès le moment de son entrée, mais il n'est visible que pour lui. Les assistants ne peuvent le voir.

Manékuy, 1912.

Communiqué par le Dr CREMER.

ECLAIRCISSEMENTS.

J'ai dû, tout en serrant d'aussi près que possible le texte qui m'a été obligeamment com-

(1) « Le ravisseur d'âmes » surnom populaire d'Azraël.

munique par M. Cremer, éclairer un peu son obscurité résultant d'une traduction strictement littérale. M. Cremer, se préoccupe moins de folklore que de philologie. Il en résulte que les textes qu'il recueille sont d'une lecture moins facile que ceux qui essaient de concilier l'esprit avec la lettre, en sacrifiant quelque peu la littéralité, s'il est indispensable de le faire.

Ce conte est d'inspiration analogue à celle des récits indo-européens qui rapportent l'intrusion par surprise dans le Ciel d'un personnage qui n'est pas qualifié pour y pénétrer, soit qu'il n'ait pas fini de vivre soit, que quelques peccadilles lui en interdisent le séjour (cf. Grimm : *Bruder Lustig*).



LE FILS DU MAITRE VOLEUR

(Bambara).

Un maître voleur étant mort, sa veuve se lamentait amèrement, disant à ses enfants : « Moi aussi, je vais mourir. Votre « père n'est plus et ce n'est pas vous qui « pourrez me rapporter tout ce dont j'étais « abondamment pourvue par son indus- « trie !

— « N'aie crainte, ma mère ! répondit le « cadet des trois fils, je vais essayer du « métier de mon père. Et, pour te montrer « que je ne suis pas indigne de lui, ce qu'il « n'a pu parvenir à faire : voler l'autruche

« du *fama*, je vais l'entreprendre et j'y réussirai ».

Le soir même il vola l'autruche comme il l'avait promis. Il en partagea la viande avec ses frères, mais il en réserva la graisse qu'il mit de côté.

*
* *

Le *fama* tenait beaucoup à son autruche. Aussi envoya-t-il tous ses gens à la recherche de l'oiseau.

Un marabout passa sept jours en *kaloua* (1) dans une case obscure sans en sortir ni recevoir personne. Pendant tout ce temps, il consultait l'eau et les papiers, interrogeait les *guina*, etc. Aussi finit-il par savoir que l'autruche avait été dérobée et mangée par les fils du voleur défunt. Il se rendit alors à minuit dans la case de ceux-ci et, s'y glissant avec d'infinies précautions, coupa la petite tresse que le cadet portait sur le front.

Après qu'il fût sorti, le petit se réveilla. Il se gratta la tête et ne trouvant plus sa

(1) En retraite, au sens religieux du mot.

tressette à la place accoutumée il soupçonna promptement quelqu'un de la lui avoir coupée pour le mieux reconnaître. Afin de rendre inutile cette marque distinctive, il se leva, muni de son couteau, et alla trancher les tresses de tous les enfants du village sans déranger aucun d'eux de son sommeil. Ensuite il alla se recoucher et dormit paisiblement jusqu'au matin.

*
* *

Le jour venu, le marabout court annoncer au *fama* qu'il a découvert son voleur. Pour le reconnaître sûrement, il a, dit-il, coupé la tresse que celui-ci portait sur le front.

Le roi mande le fils du maître voleur :
« C'est toi, lui demande-t-il, qui m'as volé
« mon autruche ? Un marabout me l'a fait
« connaître et la preuve en est que tu n'as
« plus ta petite tresse sur le front !

— « C'est parce que je suis le fils d'un
« pauvre que tu m'accuses ainsi ! proteste le
« petit. Ta preuve n'en est pas une car tous
« les *bilakoro* (1) du village ont, comme moi,
« leurs tresses coupées ! »

(1) Adolescent (mot bambara).

Le *fama* convoque tous les *bilakoro* et, s'étant assuré qu'aucun d'eux ne porte de tresse, il renvoie le marabout en le qualifiant d'imposteur.

*
* *

Le soir, le marabout se disposa de nouveau à entrer en *kaloua*, mais il lui manquait du *toulou* (1) pour allumer sa *futila* (2). Il alla en demander un peu à sa voisine, la veuve du maître voleur.

— « Je n'ai pas de *toulou*, lui répondit celle-ci; mais voici un peu de graisse ». Et elle lui donna de la graisse d'autruche.

Le marabout se retira mais, en sortant de la *soukala* (3) du voleur, il marqua le haut de l'embrasement de la case-porche (4) avec

(1) Beurre végétal, tiré du karité (sé toulou).

(2) Petite lampe d'argile en forme de cuiller, à manche écourté, analogue aux lampes romaines anciennes. On dit aussi : *fitiné*.

(3) Groupe de cases entourées d'une tapade commune en paillassons nattés grossièrement. Synonyme : *carré*.

(4) Case d'entrée à deux ouvertures servant de porche à une *soukala*.

un peu de cette graisse qu'on venait de lui donner.

*
* *

Le petit s'en revenait du champ où il gardait les chèvres. En rentrant, il aperçut sur le mur la marque de graisse faite par le marabout au-dessus de l'entrée.

« Quelqu'un n'est-il pas venu ici tout à l'heure ? demanda-t-il à sa mère ».

— « Oui, mon fils, répondit-elle. Le marabout, notre voisin, est venu me demander du *toulou*. Comme je n'en avais pas, je lui ai donné à la place un peu de graisse d'autruche... »

— « Ah ! mère, tu m'as perdu ! » s'écria l'enfant.

Vivement il saisit la calebasse où se trouvait la graisse et en alla barbouiller les embrasures de toutes les cases-porches du village.

*
* *

Au matin, après avoir fait son salam, le marabout se rendit chez le *fama*, porteur d'un peu de la graisse que lui avait donnée la veuve du maître voleur : « Maintenant,

« dit-il, je suis bien sûr que c'est le petit que
« je t'ai fait voir l'autre jour qui est ton vo-
« leur car hier sa mère m'a donné de cette
« graisse qui sent l'autruche. Tiens ! vois
« toi-même ».

Et il tendit au roi la graisse pour la flairer.

Quand le *fama* eût senti la graisse, il déclara qu'en effet c'était bien de la graisse d'autruche : « Ils en étaient tellement rassasiés, poursuivit le marabout, qu'ils en ont barbouillé l'extérieur de leur case » !

*
* *

Le *fama* mande de nouveau le fils du maître voleur. Quand le petit fut là. « Tu es
« un fieffé fripon, lui dit-il, et tu mens
« comme un captif échappé ! (1) Tu te défends d'avoir volé mon autruche ! Qu'est-
« ce donc que cette graisse dont est bar-
« bouillée l'embrasure de ta case-porche, si
« ce n'est pas de la graisse d'autruche ?

— « Les ennuis sont faits pour les
« pauvres ! (2) répondit le petit. Toutes les
« cases de ce village portent cette même

(1) Locution proverbiale bambara.

(2) Proverbe bambara.

« marque et c'est moi seul qu'on accuse de « vol! ».

Le *fama* monta à cheval. Il passa devant toutes les entrées de *soukala* et constata que les unes comme les autres, sans exception, étaient ointes de la même graisse.

Il congédia l'enfant et le marabout en accusant plus que jamais ce dernier d'imposture.

*
* *

En sortant de la *soukala* du *fama*, le *bilakoro* se dirigea vers le marigot et y coupa deux bambous dont il confectionna un grand porte-charge (1) qu'il rapporta chez lui. Le soir venu, il déclara ceci à ses frères : « Aujourd'hui je vais en finir avec le marabout! Il veut me faire couper le cou par le roi. Aussi vais-je l'enlever lui-même! »

Après *sarafô* (l'heure du premier salam) (2) le fils du voleur prit son porte-charge auquel

(1) Sorte de bâti semblable à une longue bourriche à claire-voie et destiné à contenir les charges roulées dans une natte.

(2) Salam de 10 heures du soir.

il n'avait laissé qu'un étroit orifice, — les autres côtés étant fermés par des bandes de coton, enfumées à la gomme odorante — il le porta jusque près de l'entrée de la case du marabout et salua celui-ci.

— « *Salam aléékoum !*

— « *Aléékoum salam !* répondit le marabout.

— « Ton père est en bonne santé, déclara le bilakoro. Il t'envoie le bonjour.

— « Comment as-tu pu voir mon père ? » demanda le marabout impressionné. Voici dix-sept ans qu'il n'est plus !

— « Entre dans ce porte-charge et tu verras ton père toi-même. Tu sauras alors que je ne mens pas ».

Le marabout pénétra dans le porte-charge dont le *bilakoro* ferma l'orifice en toute hâte. Il s'apprêtait à ficeler les bandes quand le marabout lui dit : « Derrière la porte il y a du papier et des calames (1). Il y a aussi un encrier. Tu as réussi à m'enlever. Permets-moi du moins d'écrire un mot ! »

Le petit lui passa ce qu'il demandait : « — Permets-moi de sortir pour écrire !

(1) Roseaux taillés pour servir à écrire.

— « Ah ! cela, non ; tu écriras dans ton « paquetage ».

Le marabout écrivit alors tant bien que mal ces mots : « On m'enlève ». Il remit le papier au fils du voleur pour le déposer devant sa case sous un petit caillou qui l'empêcherait d'être emporté par le vent.

Quand le marabout eut été ficelé dans le porte-charge, le *bilakoro* mit le paquet sur sa tête et alla jusqu'au bord du marigot où il le déposa sur la berge. Il prit alors une grosse pierre et l'attacha au paquet pour le rendre plus lourd, puis il précipita le tout dans l'eau et s'en revint tranquillement chez lui.

*
* *

Le lendemain matin, les *tálibé* crièrent bonjour à leur maître à travers la natte qui fermait l'entrée de sa case. Ne recevant aucune réponse, ils en conclurent que le marabout dormait encore et ils s'en allèrent jouer un moment non loin de là.

Ils revinrent ensuite et appelèrent de nouveau. Pas davantage de réponse !

Le plus âgé se décida à aller réveiller le marabout. Il pénétra dans la case. Personne

ne s'y trouvait. Alors, ressortant, il dit à ses condisciples : « Le maître n'est pas là ! »

Les élèves s'entre-regardaient, indécis.

Tout à coup l'un d'eux aperçut à terre le bout de papier. Il le ramassa et le remit au plus âgé des *tâlibé*. Celui-ci le déplia et lut : « On m'a enlevé ».

*
* *

Ils portèrent ce papier au *fama* qui manda aussitôt le fils du maître voleur pour lui demander s'il savait ce qu'il était advenu du marabout : « Oui, déclara le *bilakoro*, c'est « moi qui l'ai enlevé ! »

Le roi resta rêveur un bon moment puis, revenu de sa stupeur, il dit au petit : « Je te « donne la moitié de ce village et la moitié « de mon trésor ».

Le fils du voleur devint ainsi un petit chef.

Il y a tout profit à continuer la profession de son père.

Bogandé, 1911.

Conté par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA
TARAORÉ.

ECLAIRCISSEMENTS.

Cf. le conte égyptien rapporté par Hérodote où l'improbité ingénieuse est récompensée par le pharaon Rhampsinit.

Pour la marque signalétique, déjouée par la multiplication du signe, voir Ali Baba et le conte d'Andersen *Das blaue Licht*.

Pour la découverte d'un voleur au moyen de la graisse d'autruche, cf. Les fourberies de MBaye Pouullo *supra*



CIII

LE CULTIVATEUR

(Gourmantié).

Un cultivateur avait un *lougan* dont le mil était déjà mûr. Tous les jours deux petits oiseaux venaient lui manger son grain.

Avec des crins de cheval il fabriqua de petits pièges à nœuds coulants et les attacha aux épis de mil. L'un des petits oiseaux — le mâle — s'y laissa prendre.

L'homme lui arracha les plumes extrêmes des ailes pour l'empêcher de voler, puis il le donna à ses enfants en leur disant de lui couper la gorge.

*
* *

Les enfants prirent un couteau. Mais avant qu'ils eussent exécuté l'ordre de leur père,

la femelle du prisonnier survint et, voletant au-dessus d'eux, leur cria : « Pourquoi vous lez-vous couper la gorge à mon mari? »

Les enfants ne lui répondirent pas. Son mâle lui-même lui criait : « Mon amie, laisse-les faire! »

Ils commencèrent à plumer l'oiseau. La femelle revint alors et leur demanda : « Pourquoi plumez-vous mon mari? — Laisse-les faire! » dit encore le mâle.

On entreprit alors de le flamber : « Pourquoi le flamber? » demanda la femelle. — « Mon amie, laisse-les faire! »

Quand on le dépeça, quand on le mit à cuire, quand on le mangea, chaque fois la femelle demanda pourquoi on agissait ainsi. Et chaque fois le mâle lui conseillait de laisser faire et de se résigner.

*
* *

Quand l'oiselet fut mangé, tous les enfants se virent transformés en oiselets de même espèce. Ce sont ceux-là que nous voyons encore. Auparavant il n'y avait sur terre que les deux dont je viens de raconter l'histoire.

Ma mère m'a conté la chose de cette façon
et je la raconte comme ma mère.

Bogandé, 1911.

Conté par la fille OURDIO. Interprété par
SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA TARAORÉ.



CIV

LA CONQUÊTE DU DOUNNOU (1).

(Bambara).

Jadis il n'y avait de *dounnou* que chez les hyènes et les hommes en ignoraient l'usage.

Un jour un homme, nommé Siramaka, entendit un son de tamtam qui lui fut agréable à l'oreille. Aussi résolut-il de s'approprier l'instrument qui produisait ce son.

Il se dirigea du côté où il avait entendu résonner le *dounnou* et parvint ainsi au village des hyènes.

*
* *

Les fauves s'emparèrent de lui et l'attachèrent pour l'empêcher de s'échapper. Il

(1) Tamtam de grande dimension servant pour la danse. On le suspend au cou du frappeur. On dit aussi « *doundou* ».

fut décidé qu'il serait offert en sacrifice (1) à leur *dounnou* dont le son était si puissant qu'on l'aurait entendu résonner de Bamako alors qu'on l'aurait frappé à Bogandé (2).

Pendant la nuit, Siramaka réussit à user les liens qui lui immobilisaient les bras. Il s'empara du *dounnou* et s'enfuit, l'emportant avec lui. Avant que les hyènes se fussent aperçues du vol, il était déjà rentré dans son village et en train de frapper le *dounnou* dont le son attira une grande affluence de curieux.

Depuis lors les hommes ont toujours possédé des *dounnou* et l'usage s'en est perpétué parmi eux.

Bogandé, 1911.

(1) On égorge souvent des poulets en offrande au génie de l'arbre où a été coupé le *dounnou*. On pense que ce génie a quitté l'arbre et habite désormais l'instrument. Avant d'abattre l'arbre on a déjà sacrifié un mouton au *guina*. Pour faire un *tadounou* ou tambour de guerre, il est nécessaire de détruire le village qui contient l'arbre choisi dans ce but.

(2) Plus de 1000 kilomètres.

Conté par BADIAN KOULIBALY. Interprété
par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA TARAORÉ.

ECLAIRCISSEMENTS.

Cf. le conte kâdo : « Anntimbé, ravisseur du
bohi ».



CV

LES TROIS GLOUTONS

(Ouolof).

Il y avait trois hommes si gloutons que jamais on n'a vu manger comme ils mangeaient. L'un, qui était du Fouta-Tôro (1) avait été chassé de son village pour son appétit trop vorace. Les deux autres, originaires du Cayor (1) et du Diolof (1) avaient été, eux aussi, expulsés de leurs villages respectifs pour la même raison.

Ces trois hommes se sont rencontrés dans la brousse qui s'étend entre leurs trois provinces. Chacun d'eux avait emporté avec soi un mondo (2) pour toute vaisselle du voyage.

(1) Provinces du Sénégal.

(2) Mesure en bois pour les grains (mouré en bambara; mounabi en peuhl de la région de Bandiagara).

Ils trouvent sur leur chemin une femme peuhle portant unealebasse de lait caillé. Ils lui achètent son lait mais comme ils trouvent qu'il n'y a pas assez pour rassasier leur fringale ils se mettent à la recherche de pains de singe (1) pour en écraser la pulpe dans de l'eau dont ils additionneront leur lait caillé.

Ils partent donc et, par précaution, chacun saisit la précieusealebasse par le bord, car aucun d'eux n'a confiance en son voisin et redoute que, s'il porte seul laalebasse, il ne s'enfuie avec.

Ils arrivent près d'un baobab. L'arbre n'a plus qu'un seul fruit. Un de nos compagnons grimpe pour le cueillir. Il saisit le pain de singe (1), et l'arrache de la branche. Mais il l'a laissé tomber. Le fruit se brise; ses graines s'éparpillent. Les deux compères restés en bas, se jettent sur les graines et s'en emplissent la bouche.

Celui qui est encore dans l'arbre n'est pas content : « Attendez un peu ! crie-t-il aux autres, je vais vous allonger un bon coup de pied pour vous apprendre à m'attendre ! » Mais lui-même n'a pas la patience

(1) Fruit du baobab.

d'attendre qu'il soit en bas. Tout en parlant il fait le geste annoncé. Il dégringole de l'arbre et se casse les reins.

En voilà déjà un de mort !

Alors, des deux qui restent l'un dit à son camarade : « Va nous chercher de l'eau ! »

L'autre va jusqu'à un puits qui a bien, pour le moins, 80 coudées (1) de profondeur. Il a pris son mondo et comme il se défie de la voracité de son compagnon, il marche à reculons, ne le quittant pas des yeux, de peur qu'il se sauve avec le lait. Marchant de la sorte, il ne s'aperçoit pas qu'il est tout près du puits. Il y tombe.

Encore un de mort ! Il n'en reste plus qu'un.

A ce moment une biche passe en courant tout près de laalebasse de lait caillé et sa patte trempe dans le liquide. Elle n'en continue pas moins sa course : « Eh là ! crie « l'homme, en courant après, il faut voir à « ne pas gaspiller mon lait ! Donne-moi ta « patte que je la lèche afin de ne rien per- « dre ! »

La biche ne l'écoute pas. Elle traverse un

(1) 40 mètres environ.

marigot. L'homme le passe à sa suite et il attrape enfin la biche. Il commence à lécher le lait resté sur la patte, mais l'animal se débat et la patte pénètre dans la gorge du glouton qu'elle crève. Elle lui crève aussi l'estomac.

Des trois gloutons pas un seul n'est resté vivant.

GAYE BA. Dubréka 1910.

ECLAIRCISSEMENTS.

Les Bambara continuent ce conte comme suit :

Passé ensuite une femme enceinte, porteuse d'un grand panier rempli d'épis de mil. Voyant cette grandealebasse de farine délayée, elle pose à terre son panier et se met à manger. Elle engloutit tout et son ventre devient tellement gros qu'elle accouche. Elle prend alors son fils et le place sur les épis de mil puis, chargeant le panier sur sa tête, elle se remet en chemin. Avant qu'elle parvienne à son village, l'enfant a dévoré tout le mil et le panier, et le coussin de portage. Même il a mangé une partie des cheveux de sa mère!

Quelle est (concluent-ils) la plus gloutonne de ces cinq personnes.

(SAMAKO NIEMBÉLÉ. Bogandé 1911).



LES DEUX FAUX DIOULAS (1).

(Gourmantié).

Un filou qui ne trouvait plus rien à dérober, emplit à moitié de chiffons un vieux porte-charge vide et posa très ostensiblement sur ces chiffons un quart de barre de sel. Il se dirigea ensuite vers un autre pays pour tenter d'y vendre son bagage comme une charge complète de sel.

Un autre filou avait conçu le même projet. Mais, à la place du sel, il avait mis, bien en vue, une bande de coton, de façon à faire croire que sa charge entière était composée de marchandises de cette espèce.

*
* *

Nos deux fripons se rencontrèrent dans

(1) Colporteur indigène.

un village où ils s'étaient arrêtés pour passer la nuit. Ils avaient pris logement chez le même cultivateur.

Le soir, comme ils s'entretenaient ensemble, l'homme-au-sel dit à l'homme-aux-bandes-de-coton : « Dans mon village, les
« femmes sont obligées de sortir sans
« pagnes, faute de bandes de coton pour s'en
« confectionner ! »

Le dioula aux bandes riait de joie en entendant ces paroles car il voyait l'occasion d'écouler avantageusement sa fausse paco-tille. Il dit à son interlocuteur : « Chez
« nous, c'est de sel que l'on est dépourvu.
« Aussi ne sale-t-on sa sauce qu'avec du
« kanhoua (1) ».

Ce fut au tour de l'autre de rire tant cela se trouvait à propos pour lui. Quand chacun sut ce que portait son confrère, ils se proposèrent l'échange de leurs charges et cet échange fut consenti de part et d'autre avec un fiévreux empressement. Après quoi chacun rentra dans son village, se flattant d'avoir dupé l'autre.

(1) Potasse.

* * *

Sitôt arrivés, nos bons dioulas vérifièrent leur acquisition et chacun, voyant ce que contenait sa charge, s'écria en se mordant les doigts de dépit : « La canaille m'a volé ! »
Quel est le plus voleur des deux ?

Bogandé 1911.

Conté par BENDIOUA. Traduit par SAMAKO
NIEMBÉLÉ dit SAMBA TARAORÉ.

ECLAIRCISSEMENTS.

Cf. le conte peuhl des « Adroits voleurs » et
« Les deux voleurs » conte gourmantié.



CVII

LE MARI JALOUX

(Bambara).

Un homme était si jaloux de sa femme qu'à peine lui permettait-il d'aller aux cabinets. Encore la surveillait-il tout le long du chemin qu'elle suivait pour s'y rendre.

Un jour Naniouma (c'était le nom de la femme) fit avec de l'argile quelque chose ressemblant à une « calebasse » de femme et, pour rendre l'illusion plus complète, elle colla sur cet organe de terre quelques cheveux.

Cela fait, elle dit à son mari : « Je vais visiter mes parents de l'autre côté du fleuve. » Le mari déclara qu'il ne la laisserait pas aller seule. Ils se rendirent donc tous deux au bord de l'eau où un piroguier les prit dans sa barque pour les transporter sur l'autre rive. Quand la pirogue fut au milieu

de l'eau, Naniouma prit l'objet façonné à l'image de son « ustensile-à-tromperies » et dit à son mari : « Aujourd'hui tu vas me
« laisser libre d'aller où il me plaira car
« voilà l'organe qui est cause que je ne puis
« même pas aller me baigner toute seule.
« Tiens! je le jette dans le fleuve! »

Elle jeta en effet l'objet dans le fleuve où il s'enfonça et disparut. Déjà son mari s'était précipité à l'eau et plongeait à la recherche du bien qui lui était si précieux, mais ce fut en vain : il ne put rien repêcher.

Alors, enragé, pire qu'un fou, les yeux enflammés, il établit deux barrages dans le cours d'eau et alla chercher un vase, aussi grand qu'une case pour épuiser l'eau ainsi interceptée.

Il revint au fleuve, s'assit sur la berge et commença à épuiser l'eau tout en chantant ceci :

Un captif a été donné pour cet objet !

Un captif et sa valeur ont été donnés pour la
Baya vélé! Vélé baya! (1) [femme!

(1) Onotomatopée imitant le bruit de l'eau jetée à la volée et qui retombe avec un bruit sourd (Ksi! flak !)

Un bœuf a été donné pour l'objet !
Un bœuf et sa valeur ont été donnés pour l'objet !
Baya vélé! Vélé baya!
De l'or a été donné etc. (1)

.....
Tout cela est immergé dans l'eau profonde!
[*Bataou!* (2)]
Ah ! l'objet pour lequel on s'entretue est immer-
[gé dans l'eau profonde !]
Baya vélé! Vélé baya !

Il épuisa toute l'eau et trouva au fond du fleuve des hippopotames, des caïmans, des capitaines (3) et des anguilles. Il éventra toutes ces bêtes pour voir si leurs entrailles ne contiendraient pas le cher objet... Vainement ! Il ne trouva rien.

Il allait entreprendre d'autres barrages quand Naniouma, qui le voyait épuisé de son précédent travail, lui cria : « Et ! mon « mari, l'objet est là. Il n'est pas dans

(1) L'énumération de la dot continue au gré de la fantaisie du conteur.

(2) Onomatopée d'une chute et d'un engloutissement dans l'eau (Plouf !)

(3) Sorte de grand poisson analogue au brochet.

« l'eau ! » En disant ces mots elle ôta son pagne et laissa voir sa « façade » à son mari.

Quand l'homme eut vu cela, il se précipita vers l'autre rive en marchant sur la crête d'un des barrages. Il saisit sa femme dans ses bras, détacha le pagne qu'elle avait rattaché et s'assura que « l'objet » était bien réellement à sa place : « Ne plaisante plus avec ces choses-là ! Ne le fais plus jamais ! » dit-il à Naniouma.

Les hommes qui, à l'heure actuelle, sont exagérément jaloux de leurs femmes sont les descendants de ce mari-là.

Bogandé 1911.

Conté par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA TARAORÉ.

ECLAIRCISSEMENTS.

Comparer aux autres contes de jalousie ridicule cités à la suite du « Jaloux assagi ».



CVIII

L'ANNEAU
DE LA TOURTERELLE

(Kado).

Un jeune garçon nommé Ségué Karanmbé était un oiseleur heureux. Chaque fois qu'il allait visiter ses pitials (1) il y trouvait de nombreux oiseaux capturés. Il avait attrapé dans ses pièges tous les oiseaux que le monde contient à l'exception d'une tourterelle à gorge noire de l'espèce que les Peuhl appellent kourkoundoudôrou et les Bambara bourountouba-kanfi. Cette tourterelle-là avait esquivé tous ses pièges.

Il renonça à la capturer par ce moyen et prépara de la glu avec de l'écorce bouillie

(1) Piège : nom peuhl.

de toroblé (1). Il englua tous les arbres du pays. La tourterelle qui ne connaissait pas cette sorte de piège alla se poser sur une branche et s'empêtra les pattes dans la matière poisseuse.

Ségué Karanmbé accourut pour s'en emparer « Jeune homme, lui dit l'oiseau, ton « habileté a été plus loin que ma méfiance. « Ne me tue pas encore ! Accorde-moi le « temps d'offrir à mes grigris quelques pou- « lets !

— « Bon ! consentit Ségué. Mais, de peur « que tu ne t'envoles, je vais t'attacher par « la patte ! »

Quand il eut fait comme il disait, la tourterelle chanta et, à cet appel, les poules de rocher accoururent de toutes parts. Elle en attrappa trois qu'elle égorgea sur les grigris qu'elle venait de vomir.

*
* *

Après qu'elle eut terminé son offrande, le jeune oiseleur détacha la gaine d'une tige

(1) Toroblé (nom bambara); c'est une sorte de ficus.

de mil et se disposa à couper la gorge de l'oiseau avec cette « peau » tranchante (1).

« Ne me tue pas ! implora la tourterelle.
« Je vais te donner quelque chose dont tu
« seras content et ton père avec toi, car il
« ne sera plus obligé d'aller à la chasse avec
« son chien comme il le fait par tous les
« temps.

— « Et que veux-tu donc me donner de si
« précieux ?

— « Je vais te donner du bétail !

— « A quoi bon ? Je ne bois pas de lait !

— « Alors je te ferai présent de cauris à
« profusion !

— « Ce n'est pas une chose qui se mange !
« Ta chair est bien préférable pour moi ! »

Et Ségué, impatient, saisit la tourterelle à la gorge.

Celle-ci lui dit alors d'une voix étouffée, car la pression des doigts la gênait fort pour parler : « Enfant, relâche-moi ! Je te promets

(1) Membrane formant une gaine à la tige du sorgho. Les enfants indigènes font de cette enveloppe un instrument tranchant qui leur sert — âge aimable ! — à égorger les lézards et les petits oiseaux.

« une masse d'or aussi énorme qu'une montagne ! »

A ces mots, Ségué desserra un peu son étreinte. L'oiseau alors pondit un œuf et dit au jeune homme : « Casse cet œuf ! Tu vas y trouver une bague. Cette bague, mouille la de ton sang. »

Quand Ségué eut cassé l'œuf, il aperçut à l'intérieur un petit anneau blanc. Il se fit alors à l'aide de sa « peau-de-mil » une légère incision à la main et il mouilla l'anneau avec le sang qui en découlait. L'anneau devint aussitôt rouge (1) comme de l'or.

« Passe cette bague à ton doigt, lui re-
« commanda alors la tourterelle. Chaque fois
« que tu auras besoin de quelque chose,
« frappe le sol avec la paume de la main (2)
« où se trouve le doigt porteur de l'anneau.

(1) Les indigènes qui ignorent les nuances et discernent à peine les couleurs fondamentales confondent délibérément le rouge avec le jaune, le foncé avec le noir, le jaune pâle avec le blanc.

(2) Dans « la bague aux souhaits » le geste est d'étendre la main au-dessus du sol.

« Prononce en même temps le nom de ce
« que tu désires. Tu auras cette chose à
« l'instant même ! »

— « J'en vais faire l'expérience sans plus
« attendre ! déclara Ségué. Si tu as menti je
« te rôtirai sur de la braise et te mangerai
« sans pitié ! »

Il passa l'anneau à un doigt de sa main droite et frappant le sol de la paume il cria ce seul mot : « Tô » (1) Cent calebasses de bouillie descendirent aussitôt de la falaise (2), toutes couvertes d'un joli mbêdou (3).

(1) Tô, bouillie. Ce mot est plus exact que celui de couscouss employé indifféremment par les blancs pour désigner le tô (bouillie) et le bâsi (mil granulé et cuit à la vapeur). Cette bouillie est absolument identique à celle de blé noir que mangent les paysans normands ou bretons, à cela près qu'on la sert en petits gâteaux peu consistants et accompagnés d'une sauce d'herbes.

(2) Falaise. Cette expression maritime s'applique au Soudan, aux collines abruptes du pays kâdo.

(3) Mbêdou. Disque de paille nattée servant à recouvrir les calebasses. Mot peuhl.

Le jeune oiseleur se rassasia, puis il dit à la tourterelle : « Il n'y a peut-être là qu'un « effet de tes sortilèges. Je ne crois pas que « ce soit la bague qui m'a procuré cette « bouillie. Je vais tenter une seconde expé-
« rience ».

Alors, frappant la terre de nouveau, il appela : « Mon père ! Ma mère ! Venez man-
« ger du têt ! » Aussitôt il vit ses parents à ses côtés.

Ils s'assirent et mangèrent, eux aussi, de grand appétit.

« Petite tourterelle, dit alors Ségué, que « ton anneau soit efficace ou non, tu m'as « déjà donné plus de nourriture que ta chair « ne m'en eût valu ! Aussi vais-je te laisser « aller. Mais sache bien que si ta bague « cessait de m'être utile, il me serait pos-
« sible encore de remettre la main sur « toi ! »

Ceci dit, il délivra la tourterelle qui s'alla percher sur un arbre.

*
* *

Ségué Karanmbé s'en retourna dans son village, suivi de ses parents. Et la marche

qu'ils faisaient fatigua beaucoup ceux-ci, car ils n'avaient pu se rendre compte de la longueur du chemin en venant, ayant été transportés à travers l'espace par la vertu de l'anneau.

Ségué les voyant marcher péniblement, frappa la terre du plat de sa main en disant : « Il me faut trois chevaux alezans ! » Sur le champ, trois chevaux tout harnachés et dont la crinière et la queue étaient faites de fil d'or, sortirent du sol à la place même où Ségué avait frappé. Le jeune homme aida ses parents à enfourcher leurs montures, puis il grimpa à son tour sur la sienne. Ils rentrèrent chez eux en cet équipage.

* * *

Une fois dans la case, Ségué frappa encore le sol en se souhaitant une case à argamaz (1) très richement ornée. Et, à ce vœu, une case sortit de terre, aussi haute qu'une montagne et solide à défier les assauts des tornades les plus furibondes.

Toute la famille s'y installa.

(1) Terrasse au dessus des cases.

Une vieille Peuhle étant venue un jour vendre du lait à la mère de Ségué; celle-ci y délaya de la farine de mil et le jeune homme après avoir goûté de ce mélange, le trouva excellent : « Puisque ma bague « peut me procurer tout ce qui est, se dit-
« il, je souhaite d'avoir moi-même du bétail
« qui me fournisse du lait ! »

Il frappa le sol de sa paume et se trouva avoir des vaches en quantité.

*
* *

Un amîrou, très envieux de son naturel, apprit que Ségué possédait une bague merveilleuse. Il résolut de la lui enlever.

Il marcha contre le village du jeune homme et l'investit avec ses guerriers, Ségué alors frappa fortement un bloc de roche avec sa paume droite. « Je veux des guerriers
« yêbem, ordonna-t-il, pour me débarrasser
« de ces envahisseurs ! »

De tous côtés arrivèrent des yêbem, les uns armés de lances; les autres, de fusils. Certains déracinaient des arbres pour s'en servir comme de gourdins. Ceux qui n'a-

vaient pas d'armes s'étaient munis de rochers, aussi gros chacun qu'une case.

Les guerriers yêbem se ruèrent sur les ennemis, en massacrèrent la plus grande partie et emportèrent leurs cadavres pour s'en repaître. Le reste des envahisseurs s'enfuit avec leur chef.

* * *

L'amirou ne pouvant s'emparer de vive force de l'anneau magique, résolut de se l'approprier par la ruse.

Dans ce but, il envoya l'aînée de ses filles au possesseur du talisman, en le priant d'accepter celle-ci comme épouse. Avant de mettre sa fille en route, il lui avait dit :
« Tu sais que tu es fille d'un roi ! Je compte
« que tu ne souffriras pas qu'il y ait en ce
« monde quelqu'un plus puissant que ton
« père. Celui à qui je t'envoie a plus de
« pouvoir que moi, car il possède un anneau
« qui lui procure tout ce qu'il peut souhai-
« ter. Quand il t'aura accueillie à titre
« d'épouse, la septième nuit de votre ma-
« riage, fais le nécessaire pour t'emparer de
« l'anneau si tu ne veux que je te maudisse ! »

*
* *

Quand la jeune fille se présenta chez le possesseur de la bague, elle lui plut tant au premier aspect qu'il l'accepta de grand cœur pour femme.

Le premier soir, au moment d'aller dormir, elle dit à son mari : « Tu ne coucheras pas avec moi sans me payer pour cela !

— « Je te donne cent captives, lui répondit Ségué.

— « Chez mon père j'en avais deux cents, répliqua la jeune femme.

— « Je te ferai présent de bracelets de bras et de chevilles !

— « Il y en a à foison chez l'amîrou, mon père !

— « En ce cas que veux-tu de moi ?

— « La bague que je te vois au doigt.

— « Je ne te la donnerai certes pas !

— « Puisqu'il en est ainsi, laisse-moi m'en retourner à l'instant chez mon père ! »

Ségué éprouvait un désir si violent de sa femme qu'il céda. « Tiens ! dit-il, voilà la bague. Prends-la donc ! »

La nouvelle épousee la reçut. « Mainte-

« tenant que tu m'en as fait don, il te faut
« m'indiquer comment m'en servir.

— « Si le désir te vient de quelque chose,
« répondit Ségué, frappe la terre du plat de
« ta main, en nommant à voix haute l'objet
« désiré ».

La jeune femme alors frappa le sol de sa
paume en disant : « Anneau de l'oïseleur,
« ramène-moi dans ma case ! »

Au même instant elle se trouva transportée
dans la case de son père et tous les biens
que Ségué avait obtenus grâce à la bague la
suivirent chez l'amîrou car ils ne pouvaient
rester séparés de leur maîtresse.

Le lendemain la perfide épousée remit
l'anneau à son père et celui-ci fit ses prépa-
ratifs pour aller « casser » le village de son
gendre.

* * *

« Nous revoici malheureux comme jadis !
« dit Ségué à son père. La tourterelle va me
« le payer car je la capturerai de nouveau.
« Elle a beau connaître le pitial et la glu,
« elle ne sait pas ce que c'est que les collets
« de crin ! »

Le chien du vieux chasseur intervint alors :

« Ce n'est pas la peine de rattraper la tour-
« terelle! Je vais tâcher de te ravoïr ta
« bague. Laisse-moi faire! »

*
* *

Le chien est allé trouver un chat : « L'an-
« neau de mon maître est à présent aux
« mains de l'amîrou. Si, d'ici ce soir, je ne
« l'ai pas en ma possession, je jure d'exter-
« miner la race entière des chats! »

Le chat, à son tour, s'en va trouver un
goussourou (1). — Le goussourou est une
sorte de rat aussi gros qu'un chat ordinaire
et qui vole tout ce qu'il rencontre : argent,
savon, verroteries, tout enfin! — Le chat
lui dit : « Si l'anneau de Ségué passe la nuit
« chez l'amîrou, je mangerai les goussourou
« jusqu'au dernier et « j'achèverai » leur
« race! »

*
* *

A minuit trois goussourou se sont rendus

(1) Goussourou : mot peuhl et kâdo. Ce qua-
lificatif appliqué à quelqu'un équivaut à l'in-
jure : voleur.

chez le chef au plus profond de son sommeil. L'un d'eux lui souffle sur le visage ; un autre, sur la plante des pieds (1) ; Pendant ce temps le troisième lui ôtait la bague du doigt.

Quand il l'eut en sa possession, il l'alla promptement remettre au chat. Celui-ci, à son tour, s'empressa de la porter au chien. Et le chien la rendit à Ségué Karanmbé.

Avec l'anneau revinrent toutes les richesses qui étaient parties en même temps que lui.

De peur de se le voir soustraire une seconde fois, Ségué le cousit dans un sachet qu'il se suspendit au cou puis il lui dit : « Anneau ! porte-moi loin des autres hommes, là où nul roi ne pourra m'attaquer ».

En un clin d'œil, Ségué, sa famille et ses biens se voient transportés sur une montagne inaccessible et d'une prodigieuse hauteur où ils vécurent heureux et tranquilles désormais.

Conté par AMADOU BA, élève rimâdio de l'école de Bandiagara. 1912.

Traduit par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA TARAORÉ.

(1) Pour l'empêcher de se réveiller. Tradition kâdo.



CIX

QUELS BONS CAMARADES !

(Peuhl)

Au pays de Ka-Ka, dans le Macina, vivait un chef qu'on appelait Hamirou (1) (je ne l'ai pas entendu nommer autrement). Le fils de ce chef avait nom Hammadi Hamirou et son camarade était un garçon de son âge : Samba Sô qu'il connaissait depuis l'enfance et pour lequel il avait beaucoup d'affection.

Un jour Samba dit à Hammadi : « J'aime
« une des femmes de ton père ! — Eh bien !
« répondit Hammadi, je vais te donner un
« coup de main pour vous mettre d'accord
« tous deux ! »

(1) Hamirou (corruption d'émir) n'est pas un nom, mais un titre équivalant à lanmdo, ardo, etc.

(Moi, je n'aurais pas fait ça; mais Hammadi aimait trop son camarade pour refuser de l'aider en rien.) Hammadi est donc allé parler à celle des femmes d'Hamirou que désirait Samba Sô, et il l'a décidée à écouter les propositions de celui-ci.

La femme fait dire à Samba que chaque fois qu'il entrera dans le *carré*, il n'a qu'à regarder dans un petit canari (1) qui se trouve près de la porte. S'il y voit deux kolas, c'est que Hamirou sera venu passer la nuit près de la femme. Si au contraire il n'y a qu'un kola dans le canari, c'est qu'elle sera seule et il pourra sans crainte la rejoindre dans sa case.

*
* *

De son côté, Hammadi a entendu parler de Fatimata, fille d'un chef du pays môssi. Celle-ci ne consentira à épouser qu'un homme qui pourra rester quinze jours sans prendre de nourriture. Celui qui cèderait à

(1) Canari : vase en terre, jarre dont le nom devrait s'écrire canarie en souvenir du lieu d'origine (Vase des Canaries). Je me conforme à l'orthographe usuelle.

la tentation de manger au cours de l'épreuve serait puni de mort.

Hammadi déclare à Samba qu'il veut essayer d'obtenir Fatimata.

— « C'est bien ! répond Samba. Nous allons partir ensemble pour le Môssi ! »

Ils y arrivent et déclarent au chef le désir de Hammadi : « Entendu ! » dit le chef. Il appelle sa fille : « Celui-ci, expose-t-il, désire t'épouser. — « On sait ce que j'ai juré, « répond Fatimata. S'il reste quinze jours « sans manger, je l'accepte pour mari ! »

Hammadi persiste à subir l'épreuve. Lui et Samba vont habiter dans la case même de Fatimata.

Samba se retire à l'écart. Il prépare des galettes de mil, puis il met en réserve deux pièces de monnaie : l'une d'or, l'autre d'argent. A son retour il donne les galettes à Hammadi : « Quand Fatimata dormira, « voilà de quoi manger » lui dit-il.

Tous les jours il lui prépare deux galettes que Hammadi mange pendant le sommeil de Fatimata.

*
* *

Voilà déjà quatorze jours de passés. Le

quinzième jour, une captive de Fatimata dit à sa maîtresse : « Je crois bien que ce « garçon-là ne reste pas sans manger ! Pour « t'en assurer, quand vous aurez fini de « vous amuser ensemble, fais semblant de « dormir ; tu verras ce qui se passera. »

Ils sont dans la case et Samba avec eux. Peu après, Fatimata déclare qu'elle va dormir. Elle se couche et ferme les yeux. Hammadi la croit bien endormie. Il commence à manger les galettes que vient de lui donner Samba, mais Fatimata rouvrant les yeux, se lève d'un bond et attrape les galettes : « Ah ! crie-t-elle, c'est ainsi que tu « agis ? Te voilà pris ! »

Elle ouvre son coffre, puis une autre petite malle qui se trouve dans la plus grande. Elle y place les galettes, ferme les deux caisses et en met les clefs sous sa tête. Ensuite elle se rendort.

Samba la laisse s'endormir puis il prend la pièce d'argent et celle d'or. Il mord cette dernière et l'échancre légèrement de façon à ce qu'elle ne soit plus absolument ronde. Ensuite il dérobe adroitement les clefs au chevet de Fatimata, ouvre les malles, en retire les galettes et les remplace par les piè-

ces de monnaie. Après avoir refermé les malles sans bruit, il en retire les clefs qu'il remet tout doucement à leur place. Cela fait, il va se coucher.

*
* *

Le lendemain matin Fatimata se rend près de son père : « Mon père, dit-elle, j'ai « promis à Hammadi de l'accepter pour « mari s'il restait quinze jours sans manger ; » mais il a été entendu aussi qu'on le tue_ « rait au cas où il n'observerait pas cette « condition. Eh bien ! il faut le tuer, car « cette nuit je l'ai surpris en train de « prendre de la nourriture ».

Le chef fait frapper le taboulé (1) pour rassembler les gens du village. Il envoie appeler Hammadi et Samba : « N'aie pas « peur ! » glisse celui-ci à l'oreille de son camarade.

Quand ils sont devant le chef, ce dernier ordonne d'apporter les galettes que Hammadi avait commencé à manger. Fatimata prend ses clefs, sort la petite malle du

(1) Tambour de convocation des chefs. On dit aussi tabélé, tabala.

grand coffre et l'apporte à son père pour qu'elle soit ouverte en présence de tous.

On donne les clefs à quelqu'un. Quand la petite malle est ouverte, on n'y trouve que deux pièces de monnaie. Il n'y a que cela !

« Est-ce cela que tu as mis dans la petite malle ? demanda le chef à sa fille.

— « Mais, dit Fatimata déconcertée, il me semblait bien hier que c'étaient des galettes ».

— « Non, affirme Samba Sô, voilà bien ce que tu as rangé dans la malle ! Dans notre pays, quand un homme est resté longtemps sans manger et que, par suite, il sent mauvais de la bouche, il prend une pièce d'or ou d'argent pour s'en nettoyer les dents. Vois ! l'une de ces pièces est usée !.. Fatimata dormait à moitié et elle a crié. Nous n'avons rien répondu ; alors, tout en dormant à demi, elle s'est emparée des pièces et les a enfermées dans sa malle. »

— « Ce garçon a raison ! dit le chef. Il faut que tu épouses son camarade !

— « Eh bien ! conclut Fatimata, c'est chose entendue ! »

*
* *

Le chef a donné à Hammadi tout ce dont celui-ci peut avoir besoin et le nouveau marié emmène avec lui Fatimata, sa femme.

Ils arrivent, accompagnés de Samba Sô, au village de l'amîrou. Deux jours se passent. Samba était impatient de se retrouver avec la femme de Hamirou. Il va jusqu'à la porte de la case, ôte son pantalon et le jette sur son épaule. Puis, plongeant le bras dans le canari, il en retire une seule kola. Il en conclut qu'il peut entrer sans crainte dans la case de sa maîtresse.

Or celle-ci avait remis à son boy deux kolas pour les placer dans le canari, mais le boy les y ayant jetées négligemment, une des deux était tombée à terre, ce qui fait que Samba n'en trouve qu'une dans la petite jarre. Il entre donc délibérément et étend la main pour tâter où est la femme. Il touche la poitrine de Hamirou.

Celui-ci ne dormait pas car il y avait peu d'instants qu'il s'était levé pour ses ablutions. Il saisit Samba par le poignet. Celui-ci donne deux ou trois secousses et réussit enfin à se dégager, mais son bracelet d'or

reste dans la main de Hamirou et ses doigts sont fortement écorchés par le passage du bracelet.

Il s'enfuit et va trouver Hammadi. Il lui apprend ce qui vient d'arriver. « Va te coucher ! lui conseille Hammadi. Ce n'est rien ! »

Quand Samba s'est retiré, Hammadi prend son fusil. Près du village, sur une route où personne n'ose plus s'aventurer, se tient une lionne avec ses petits. Hammadi va à la recherche du fauve, le tue et rapporte avec soi les lionceaux.

*
* *

Le lendemain matin, le taboulé résonne, convoquant les gens du village. L'amîrou est là. Il ordonne que chacun vienne lui tendre la main et il examine avec soin les doigts de ceux qui le saluent. Il ne reste plus que Hammadi et Samba à se présenter à lui. Samba s'avance et dès que Hamirou a vu sa main tout écorchée, il l'empoigne en s'écriant : « Voilà celui que je cherche !
« Qu'on l'amarre ! Je vais le tuer ! Cette nuit
« il s'est introduit dans ma case ! »

A ce moment Hammadi se présente, apportant les lionceaux capturés.

« Non, mon père, dit-il, tu ne tueras pas
« cet homme-là ! Tu sais bien que c'est mon
« camarade ! Il n'a pas de relations avec ta
« femme ! Hier je disais : Personne n'oserait
« entrer dans la case de mon père et lui
« poser la main sur la poitrine ! Et Samba
« déclarait qu'il l'oserait. Eh bien ! lui ai-je
« dit, si tu le fais, je tuerai la lionne qui est
« près du village et j'apporterai ici ses lion-
« ceaux ! Voilà pourquoi Samba s'est intro-
« duit dans ta case et pourquoi j'ai été
« obligé d'aller tuer la lionne et de capturer
« ses petits que voilà ».

« C'est très clair ! » se sont écriés tous les assistants.

Hamirou a été satisfait de l'explication.
« Tu es un brave garçon ! » a-t-il dit à son fils.

C'est ainsi que Samba Sô a sauvé Hammadi et que Hammadi a sauvé Samba Sô.

Conté par OUSMANN GUISSÉ. — Traduit par
GAYE BA.

ÉCLAIRCISSEMENTS.

Dans une autre version (bambara) de la première partie de ce conte, le prétendant n'est pas accompagné d'un camarade. Il a placé ses provisions sous un arbre et va s'en nourrir de temps à autre, sous prétexte de se rendre aux cabinets. Son subterfuge n'est pas découvert.

La deuxième partie de « Quels bons camarades » a aussi sa variante bambara dans le conte des Deux Intimes ; Là il s'agit de deux frères.

Noter le goût des indigènes pour les paris où l'on risque sa vie.



CX

LES DEUX INTIMES

(Bambara).

Ce conte est un double du précédent.

Un *fama* avait deux fils : l'un né d'une captive; l'autre, d'une femme libre. Tous deux se nommaient Mamady.

Ils vivaient en étroite intimité et étaient également bien traités par leur père. L'un et l'autre portaient les mêmes bijoux. Chacun d'eux notamment avait un bracelet d'argent absolument semblable à celui de son frère.

*
* *

Le fils de la captive est tombé dans une mélancolie profonde. Il finit par avouer à son frère, qui le pressait de questions à ce sujet, qu'il désire la mère de celui-ci.

Le fils de la femme libre n'hésite pas à s'entremettre près de sa mère et la femme du roi accueille l'amour du demi-frère de son fils. Elle lui fait savoir que, les jours où sa captive lui remettra de sa part une kola blanche, ce sera une invitation à venir la trouver car son mari sera absent. Si la kola est rouge, il devra s'abstenir.

*
* *

Un jour la captive se trompe, Elle remet au fils de la captive une kola blanche. L'amant pénétra de nuit dans la case de sa maîtresse et en tâtonnant dans l'obscurité il touche son père à la poitrine. Celui-ci se réveille et le saisit au poignet. Le fils de la captive parvient à dégager son bras mais non sans abandonner son bracelet aux mains du *fama*.

Il court faire part à son frère de sa fâcheuse aventure. Celui-ci lui promet de le retirer de ce mauvais pas pourvu qu'il garde le silence là-dessus.

*
* *

Le lendemain dès le matin, le *fama* a convoqué les gens du village.

« A qui ce bracelet? » demande-t-il.

Le fils de la femme libre s'avance alors :
« Père, dit-il, il est à moi. Je l'ai perdu
« cette nuit en tentant une expérience à
« propos de laquelle j'avais engagé un pari
« avec Mamady. Mon frère affirmait qu'il
« aimerait mieux mille fois affronter la
« lionne du bois voisin que de te toucher à
« la poitrine. Moi j'ai déclaré que je préfé-
« rerais te toucher que de courir un tel
« danger, et c'est pour le prouver que j'ai
« pénétré de nuit dans la case où tu dormais
« près de ma mère! »

« — Ton frère avait tort, répondit le *fama*,
« de préférer un tel danger au fait de me
« toucher la poitrine. Et je t'approuve de lui
« avoir conseillé le contraire! J'aimerais
« mieux qu'on me touchât la poitrine cent
« fois que de vous voir l'un ou l'autre en
« péril. Pour te témoigner ma satisfaction,
« je te fais don d'un cheval ».

C'est ainsi que le frère sauva son frère.

Ouopdârha, 1911.

Conté par BADIAN KOULIBALY. Interprété
par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA TARAORÉ.



CXI

QUELQU'UN QUI CHERCHAIT
AUSSI MALIN QUE SOI

(Bambara).

Un homme partit de son village, emmenant avec lui une vache qu'il destinait à celui qu'il trouverait plus malin que lui.

Il parvint dans un autre village et, sous un figuier, il aperçut un *bilakoro* (1) en train d'agrandir un trou de courtilière : « Va me chercher un peu d'eau ! » lui demanda-t-il.

« Je le veux bien, répondit l'enfant, mais vois ce rayon de soleil qui filtre à travers le feuillage et tombe d'aplomb dans le trou. D'ici mon retour, il faut que tu me recules ce trou de façon à le mettre à l'abri du rayon ».

(1) Adolescent (terme bambara).

*
* *

Quand l'enfant revint, ce trou était toujours sous le rayon de soleil : « Pourquoi « ne l'as-tu pas changé de place? » demandait-il à l'homme.

« — Je n'ai pu y parvenir malgré toute « ma malice.

« — Si tu avais bouché ce trou et commencé à en creuser un autre là où il y a de « l'ombre tu aurais réalisé ce que je désirais!

« — Enfant, demanda l'homme alors, où « est ta mère?

« — Elle est allée veiller deux âmes.

« — Malgré toute malice, je ne comprends « pas ce que tu entends par là.

« — Cela signifie, expliqua l'enfant, que « ma mère est allée veiller une femme qui « accouche.

« — Ah! dit l'homme, moi je suis le plus « malin de mon village mais je te reconnais « plus malin que moi. Voici une vache que « j'avais emmenée dans l'intention d'en « faire présent à celui qui me surpasserait « en malice : elle est à toi. Je m'en revais « dans mon village! ».

Fada NGourma, 1912.

Tome III

15.

Conté par FADÊBI NIEMBÉLÉ de Kokou
(cercle de Bougouni). Interprété par SAMAKO
NIEMBÉLÉ dit SAMBA TARAORÉ.



CHACUN SON TOUR

(Gourmantié).

Une femme avait une fille remarquablement jolie. Elle l'avait promise à qui viderait sa fosse d'aisances (1). Plusieurs prétendants avaient tenté ce travail mais tous avaient dû y renoncer à cause de l'odeur infecte qui s'exhalait de la fosse.

Seul, un nommé Kangbouarini réussit à mener à bien cette entreprise; mais il était laid comme l'hyène. Aussi, quand il vint

(1) Les fosses d'aisances sont fréquentes chez les Bambara de toutes classes mais on ne les trouve guère, en pays gourmantié, que chez les chefs.

réclamer la récompense promise, la jeune fille déclara nettement qu'elle ne suivrait pas ce vilain homme.

— « Kangbouarini, lui dit alors la mère, « ma fille ne veut pas de toi. Retourne à ta « case ; il n'y a pas d'autre parti à prendre ».

*
* *

Kangbouarini ne souffla mot. Il retourna cultiver son maïs et ses haricots. Pendant qu'il était occupé à son travail, un *pori* (1) de très grande taille vint à lui : « Bonjour, « Kangbouarini ! lui dit-il ».

— « Bonjour, maître ! » répondit le cultivateur.

Le *pori* lui demanda de l'eau que celui-ci lui apporta en pleurant « Est-ce par peur de « moi que tu pleures ainsi ? » lui dit le *pori*.

— « Non, maître-dont-je-suis-le-captif.

— « En ce cas, pourquoi pleures-tu ? »

Kangbouarini rapporta au guinné la déloyauté dont on avait usé à son égard.

(1) Génie nain. C'est sans doute par distraction que le conteur lui attribue ici une taille élevée.

Le pori alors lui remit deux poudres différentes en lui recommandant de creuser un trou dans son lougan et d'y enterrer l'une de ces poudres magiques qu'il lui désigna. Quant à l'autre poudre, Kangbouarini la conserverait à l'intérieur d'une corne de bélier, la réservant pour telle occasion où elle pourrait lui être utile. Le moment venu, il n'aurait qu'à la délayer dans de l'eau et à la répandre à terre pour voir se produire l'effet désiré.

*
* *

Quand les haricots et le maïs furent mûrs, la femme et sa fille, en allant au marigot, passèrent par le lougan de Kangbouarini et la mère dit à sa fille : « Voici le champ de « notre dupe. Cueillons-y quelques haricots ».

Pendant qu'elles s'approvisionnaient de légumes, elles se sentirent secouées par un grand frisson et s'aperçurent que les attributs de leur sexe tombaient à terre. C'était la poudre enterrée qui produisait son effet pour les punir de leur duplicité. Les dits organes maintenant roulaient à toute vitesse du côté du marigot.

Les femmes se précipitèrent à leur poursuite.

En route elles croisèrent des femmes du *bâdo* (1) qui revenaient de puiser de l'eau. « Qu'avez-vous à courir ainsi? » demandèrent les épouses royales.

En réponse, la femme et sa fille entrouvrirent leurs pagnes « Nos organes sont par-tis » déclarèrent-elles piteusement. Et, à ce même moment, les femmes du *bâdo* perdaient les leurs de la même façon.

Toutes coururent à leur poursuite dans la direction du marigot.

*
* *

Tout ceci s'était passé devant les yeux du doyen des griots du *bâdo* qui menait baigner son cheval blanc. En passant près du loutan, il avait vu Kangbouarini rire de tout son cœur. Aussi le soupçonna-t-il de n'être pas étranger à l'événement. Il alla prévenir le *bâdo* et lui déclara que Kangbouarini, bien loin de venir en aide aux femmes, s'était moqué de leur embarras.

(1) Roi (mot gourmantié).

Très irrité, le chef alla trouver Kangbouarini. Celui-ci se douta bien pourquoi il venait. Il n'attendit pas qu'il l'abordât et lui cria : « Arrête-toi où tu es si tu ne veux « perdre toi aussi, l'attribut de ton sexe ! Je « vais rendre à tes femmes ce qu'elles ont « laissé aller » !

Il rappela les femmes du *bâdo* et, quand elles furent rassemblées autour de lui, il prit une pincée de la poudre contenue dans la corne de bélier, la jeta dans de l'eau qu'il versa ensuite sur le sol devant elles. Aussitôt leurs organes sexuels sortirent de terre et reprirent leur place normale.

* * *

Pendant ce temps les deux autres femmes cherchaient vainement à rattraper leurs organes fugitifs. Elles apprirent que Kangbouarini avait obligé ceux des femmes du *bâdo* à réintégrer leur position naturelle. Elles vinrent alors supplier leur dupe d'en faire autant pour elles, jurant qu'il aurait en récompense, la jeune fille pour femme.

— « Il faut, répondit celui-ci que nous « nous rendions devant le *bâdo* pour qu'il « soit témoin de votre engagement ».

Les deux femmes l'accompagnèrent chez le roi et la mère dit à celui-ci : « Demande à « Kangbouarini de nous restituer nos organes et sois témoin qu'en retour je promets de lui accorder ma fille ».

— « En sera-t-il ainsi vraiment ? » demanda Kangbouarini au *bâdo*.

— « Certes ! » affirma celui-ci.

Alors, sortant de la corne de bélier une pincée de poudre, Kangbouarini la délaya dans un peu d'eau qu'il répandit ensuite sur l'aire de la case. Au même instant les organes sexuels des deux femmes se retrouvèrent là où ils devaient être.

Cette fois la mère tint la promesse qu'elle avait faite et donna sa fille à Kangbouarini,

Fada, 1912,

Conté par TALATA.

Interprété par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA TARAORÉ.

ECLAIRCISSEMENTS.

Cf. pour les organes sexuels mobiles, conte du mari jaloux et l'éléphantiasis de Moriba. Pour l'inspiration générale : Affront pour affront.



CXIII

LA FIANCÉE DE RACE YBLISSE

(Kado).

Un fils de roi ne voulait avoir pour femme qu'une fille de la race des yblisses.

Pour la trouver il parcourut une quantité considérable de pays. Un jour enfin il parvint à la case d'un yblis. Il y pénétra et y trouva deux jeunes filles, dont l'une en âge de se marier. Lorsque cette dernière l'eut aperçu, elle lui cria : « Humain ! retire-toi
« promptement car ma mère va venir et
« elle te dévorera !

« — Dût-il en être comme tu le dis, il faut
« que je t'emmène au village de mon père !
« répondit le jeune prince. Je ne suis venu
« que pour cela ! ».

Ils poursuivaient leur entretien quand ils

entendirent des pas qui résonnaient comme le bruit du tonnerre. La jeune yblisse saisit alors le prince et le cacha dans un grenier à viande sèche.

* *

Quand la mère yblisse fut entrée dans la case, elle huma l'air en disant : « Petites !
« ça sent l'homme ici.

« — Nous vivons loin des créatures humaines, ma mère et il est impossible qu'il
« s'en trouve une ici » répondit l'aînée des filles.

Le jeune prince éprouvait une telle frayeur qu'il urina et déféqua d'épouvante. La mère yblisse voyant cela répéta avec plus d'assurance encore « Je te dis qu'il y a un homme
« ici ! Vois plutôt !

— « Ce que vous voyez-là, ma mère, c'est
« du marc d'eau cendrée qui s'égoutte du
« grenier à viande ! »

* *

La vieille n'insista pas davantage. Elle repartit pour la chasse.

Elle partie, la jeune fille dit au prince :

« Ne sors pas d'où tu es et garde toi de faire
« le moindre mouvement ! A minuit, tant
« que l'âtre restera rouge, ne bouge pas !
« Quand il deviendra noir, ne bouge pas
« davantage ; mais sitôt que tu le verras deve-
« nir blanc, ce sera le moment de nous mettre
« en route tous deux. A ce moment-là, ma
« mère sera plongée dans un sommeil pro-
« fond. Moi je me tiendrai prête à partir
« avec toi ».

Le prince fit comme il lui avait été recom-
mandé. Il vit l'âtre prendre successivement
les trois couleurs annoncées : rouge, noire,
puis blanche. Alors il sortit du grenier à
viande sèche.

« Attends ! lui dit la jeune fille, que je
« mette un mortier à mil à la place que je
« viens de quitter. Si ma mère se réveille
« après notre départ, elle croira en touchant
« le mortier à mil, que je suis toujours là, car
« chaque nuit elle me fait coucher entre ses
« jambes de peur que l'on m'enlève ».

Elle mit le mortier en place ; puis le prince
enfourcha son cheval, la portant en croupe
et il dirigea sa monture vers le royaume de
son père.

* *

Le lendemain, dès son réveil, la mère yblisse s'aperçut qu'elle n'avait entre ses jambes qu'un simple mortier à mil. Elle se leva et, d'un coup de pied furibond, broya ce mortier. Ensuite elle dit à sa fille : « On a enlevé ta grande sœur. Passe-moi ma pipe ! Je cours à sa recherche ! »

La vieille bourra sa pipe, l'alluma et en tira une énorme bouffée, au sein de laquelle elle se dissimula. La bouffée se porta dans la direction qu'avaient prise les fugitifs.

* *

En retournant la tête, la jeune yblisse aperçut cette fumée : « Mon mari humain, dit-elle, voici ma mère qui nous poursuit ! Mais ne crains rien ! Nous atteindrons le village avant elle ! »

Elle jeta sur le sol un grigri qui se changea aussitôt en une montagne très haute. Quand la mère fut au pied de cette montagne, elle l'empoigna comme elle eût fait d'un caillou et la cacha dans sa bande frontale (1).

(1) Petit bandeau en perles de verroterie, dont les femmes se ceignent le front en guise d'ornement.

La fille regarda encore derrière elle et vit sa mère qui approchait rapidement. Elle laissa tomber derrière elle un grigri nouveau. Il se forma un large marigot à cet endroit-là.

Lorsque la mère yblisse atteignit la rive du cours d'eau, elle se baissa, ramassa l'eau dans le creux de sa main, l'absorba d'un trait puis reprit sa poursuite.

Le prince, à son tour, se retourna et s'aperçut que la bouffée de fumée continuait à s'avancer sur leurs traces : « La fumée nous « poursuit toujours ! s'écria-t-il.

— « C'est ma mère qui s'en est enveloppée !

— « Et bien ! regarde donc de ce côté !

— « Je ne le puis !

— « Et pourquoi ne le peux-tu pas ?

— « Cela me porterait malheur !

— « Je veux que tu regardes et que tu « fasses un grigri comme tu as déjà fait !

— « Je te répète qu'il m'arrivera malheur « si je me retourne de ce côté !

— « Regarde ! ordonna le prince d'une « voix impérieuse ».

La fille obéit et tourna la tête. Mais, sur le champ, elle devint une guenon qui se mit à déchirer et à mordre son compagnon.

Celui-ci eut cependant le temps de la ligoter avec son turban.

Quand la mère yblisse vit sa fille ainsi attachée, elle se jugea assez vengée et reprit le chemin de sa case.

* *

Le fils du roi arriva chez lui. Il alla d'abord cacher la guenon chez sa mère à qui il fit part de son aventure. Celle-ci à son tour la raconta à une vieille amie qu'elle avait au village.

Cette vieille femme alla trouver l'amirou et lui dit : « Chef, ton fils qui refusait d'épou-
« ser toute fille de race humaine a amené
« ici une guenon dont il a fait sa femme. Si
« je mens, casse-moi la tête, ainsi qu'à mon
« petit fils que voilà !

— « Offre de te laisser casser la tête à toi !
« protesta le petit mais pas à moi ! »

* * *

Pour contrôler l'affirmation de la vieille, le roi fit donner l'ordre à toutes ses brus de lui préparer à manger.

Quand la guenon apprit cet ordre de

l'amîrou, elle pleura abondamment. Sa petite sœur qui était restée avec la mère yblisse dans la brousse des yêbem et qui venait de temps en temps lui rendre visite sous la forme d'une mouche, dit à leur mère : « Ma
« grande sœur est dans la peine. Le roi veut
« qu'elle lui prépare à manger et elle ne peut
« le faire sous la figure que tu lui as donnée.

— « Retourne lui dire de sortir de sa case
« à minuit. répondit la mère. A son retour
« elle trouvera, tout préparé, le mets qu'on
« attend d'elle ».

*
*

A minuit la guenon sortit de la case, suivant le conseil que sa petite sœur lui avait transmis. En son absence, la mère yblisse vint et cuisina une calebasse de riz, garni de viande grasse, qu'elle recouvrit d'un joli disque de paille nattée.

Le lendemain la mère du prince apporta à son mari le mets ainsi préparé. L'amîrou le trouva meilleur que tout ce qu'on lui avait présenté auparavant. Il fit appeler la vieille dénonciatrice et lui tendant une poignée de ce riz : « Mange de ce mets, lui dit-il, toi

« qui prétends qu'il est l'œuvre d'une gue-
« non! »

La vieille goûta et dit : « Chef! je suis
« persuadée que ce n'est pas la femme de ton
« fils qui a préparé cela. Si tu tiens à con-
« naître la vérité, fais comparaître demain
« toutes tes brus devant toi. Si tu ne vois
« pas celle dont je te parle, sous la figure
« d'une guenon, tue-moi, ainsi que mon pe-
« tit-fils!

— « Qu'on te tue toi seule! » protesta le
petit.

*
* *

L'amîrou convoqua toutes ses belles-filles
pour le lendemain matin. La guenon, à
l'annonce de cette nouvelle épreuve, pleura
d'épouvante.

La mère yblisse, avisée par la petite sœur
de ce chagrin de sa fille, dit à la petite :
« Ne crains rien pour ta sœur! Il ne lui arri-
« vera rien. A minuit nous serons chez
« elle! »

A ce moment, en effet, toutes deux se
rendirent chez la guenon. La vieille yblisse
frotta celle-ci d'un onguent magique qui la
transforma en une fille plus jolie qu'aupara-

vant et qui était parée de bijoux et d'or à profusion.

*
* *

Le lendemain matin toutes les femmes des princes furent présentées à l'amîrou qui trouva sa nouvelle bru plus jolie qu'aucune autre. Sans mot dire, alors, il dégâina son sabre et, d'un coup, abattit la tête de la vieille.

La fille yblisse lui paraissait si belle qu'il résolut de l'épouser. Dans ce but il commanda à ses forgerons de creuser un grand trou qu'ils rempliraient.

Ses ordres ayant été exécutés, il masqua l'ouverture du trou avec une jolie peau de mouton; puis il fit appeler son fils.

Quand le prince fut arrivé, l'amîrou l'invita à s'asseoir sur la peau de mouton et à peine celui-ci y avait-il posé le séant qu'il tomba dans le trou. Mais il ne se fit pas le moindre mal car la vieille yblisse avait changé les charbons incandescents en floches de coton.

Il se releva et aperçut une galerie qui s'enfonçait dans la terre. Après l'avoir suivi

pendant un certain temps, il se retrouva à l'air libre à quelque distance du village.

Il revint alors trouver son père qui se disposait à épouser la jeune yblisse. En le voyant venir, l'amîrou ne dit rien, mais il donna l'ordre de tuer un bœuf et d'en réserver la peau. On cousit le prince dans cette peau et on alla jeter le paquet vivant dans le fleuve.

*
* *

Déjà la mère yblisse se trouvait là. Elle avait déclaré au chef des guinné de l'eau que s'il arrivait à son beau-fils le moindre mal, elle exterminerait tous les vieillards de sa race et empêcherait à l'avenir les jeunes d'habiter le cours d'eau. Aussi le chef guinné veillait-il très attentivement.

Sitôt que le prince fut dans l'eau, on le recueillit et on le mena à une belle case sous-aquatique où l'attendait sa belle-mère.

Celle-ci lui remit de l'or en quantité, des pièces d'étoffe, toute sorte d'objets de prix et lui dit : « Va trouver ton père. Dis-lui que « ses parents lui envoient le bonjour et qu'ils

« habitent au fond de l'eau où ils se portent
« on ne peut mieux. Donne-lui, de leur part,
« toutes les richesses que je viens de te re-
« mettre. »

*
* *

Le prince sortit de l'eau. Le soir même, l'amirou allait célébrer son mariage avec la jeune yblisse quand on lui annonça que son fils était de retour.

Le prince se présenta devant lui et lui dit :
« Père, mes grands-parents te saluent ! Ils
« m'envoient te porter cet or et ces riches
« étoffes. Je suis chargé aussi de te dire que
« tu ne possèdes pas la moitié des biens
« qu'ils ont au fond de l'eau car ils n'habitent
« pas le Lakara (1) comme tu te l'imagines ».

L'amirou prit ce que son fils lui apportait, puis il ordonna qu'on le cousit lui-même dans une peau de bœuf afin de pouvoir aller, par le chemin qu'avait pris son fils, rendre visite à ses parents au fond de l'eau.

On lui obéit et on le jeta à l'eau. Mais lui

(1) Le Lakara signifie, d'une façon générale, l'autre monde, l'Au-Delà.

y resta et son fils lui succéda comme amîrou.

Conté par MAKI TAL, écolier de Bandiagara (de la famille d'Aguibou Tal). Traduit par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA TARAORÉ 1912.

ÉCLAIRCISSEMENTS

Cf. pour la ruse qui pousse l'amîrou à s'aller noyer : MBaye Pouлло, (E) Grand Clauss et petit Clauss (Andersen), Kalon Ntyi (M. Travélé), H^{re} des ruses de Délileh et de sa fille Zeïneb (1001 Nuits, inédits, t. II, p. 1, de Hammer).

Pour la ruse du mannequin, voir la flûte d'Ybilis (E) et les aventures de Finette.

Pour le piège tendu au prince (voir la famille Diâtrou à la curée). (E) Pour la façon dont il y échappa, cf. Gracieuse et Percinet.



CXIV

NANCY MARA

(Kourankó)

Edouard N'Gom, brigadier des Douanes à Sambadougou m'a fait parvenir le conte ci-après, qu'il tient du nommé Famoro Sardouka :

Famoro Sardouka m'a raconté qu'il avait autrefois une tante nommée Nancy Mâra qui habitait le village de Nétékoro en pays anglais (1). Alors qu'elle était encore enfant, vers l'âge de neuf à dix ans, Nancy prenait grand plaisir à assister aux foli (tam-tams) pour y entendre les chants et regarder les danses. Aussi, chaque fois qu'il faisait

(1) Sierra-Leone.

un beau clair de lune, quittait-elle la case de sa mère pour aller aux tam-tams des villages voisins. Elle s'y rendait toute seule, n'hésitant jamais à se mettre en chemin eût-elle deux ou trois heures à marcher.

En 1880 — ou 1882, je ne saurais préciser, mais ce fut dans l'année où l'on vit une lôlo ko diang, une étoile à longue queue — Nancy, un soir, quitta sa mère pour aller assister aux danses des circoncises dans le village de Dongoriya qui se trouve à deux heures environ de Nétékoro.

Entre ces deux villages s'étend une épaisse forêt qu'on appelle Deldou. Nancy la traversa. Elle était parvenue au milieu de cette forêt quand elle entendit un bruit de chants et des coups de « guimbé » ou tambours de tam-tam. C'étaient des guinné qui dansaient. « Caressée » par leurs chants et leurs danses, Nancy s'arrêta, oubliant Dongoriya, but de sa promenade. Elle passa la nuit à les écouter et à les regarder.

Quand leur « foli » fut terminé, les guinnés invitèrent Nancy à partager leur repas. Mais ils y mirent cette condition qu'elle jurerait de ne jamais manger de riz de sa vie. Nancy mangea avec eux et elle leur plut tant qu'ils

lui proposèrent de lui donner à l'avenir tout ce qu'elle demanderait. Mais il fallait pour cela qu'elle renonçât à épouser un être de race humaine et même à avoir jamais de relations charnelles avec un homme. Elle épouserait un guinné. Elle n'en resterait pas moins chez sa mère. Le lundi et le jeudi seulement elle viendrait passer la nuit avec son mari et prendrait part aux danses et aux cérémonies des guinné.

« Chez ta mère, lui dirent-ils, tu ne
« devras manger que du manioc, des patates
« ou des bananes. Mais surtout abstiens-toi
« de riz, de viande, en un mot de tout ce qu'il
« faut cuire dans la marmite pour le man-
« ger. »

Nancy donna son consentement et promit d'observer scrupuleusement toutes les prescriptions qu'on lui proposait.

Alors les guinné la lavèrent avec des infusions de plantes et de racines d'arbres spéciales. Puis ils lui dévoilèrent tous leurs secrets.

Nancy passa huit jours parmi eux.

*
* *

Nancy était revenue dans sa famille où

bientôt on s'aperçut qu'elle n'était plus la même qu'auparavant. Elle parlait de toutes choses comme l'eût fait un savant. Son mari le guinné lui avait donné un couteau pour exciser les filles et lui avait conféré le pouvoir et le droit de pratiquer cette opération.

Nancy gagna de la sorte beaucoup d'argent, car on la payait bien pour l'excision, et d'autre part, les chefs lui faisaient de gros cadeaux en échange des drogues merveilleuses qu'elle leur préparait. Elle rendait aussi aux femmes stériles des services bien rémunérés. C'est ainsi qu'elle fit avoir des enfants à des gens qui avaient passé l'âge d'en avoir, à des vieilles à cheveux gris dont on ne croyait plus qu'elles pourraient être mères. Makoura Cicé mit au monde deux jumeaux contre toute attente grâce aux poudres et aux infusions de racines que lui fit prendre Nancy, grâce aussi aux feuilles d'arbres que celle-ci lui remit pour préparer des sauces excitantes à son mari.

Tout le monde avait recours à Nancy dès que se présentait une difficulté quelconque : soit qu'on désirât des enfants, soit qu'on voulût réveiller chez des hommes fatigués

par le grand nombre de leurs femmes, la vigueur qu'ils avaient perdue.

Ainsi Nancy vivait très à son aise.

*
*
*

Un beau jour, m'a raconté Famoro, elle dit à sa famille : « La femme doit suivre son « mari partout où il va. Or le mien et tous ses « parents vont quitter Deldou où ils ont vécu « jusqu'à présent. Maintenant nous allons « nous établir près de la rivière Birimba. Je « pars avec lui en vous laissant tous mes « troupeaux. Mais retenez bien ceci : si vous « n'arrivez pas à vous entendre à ce sujet, je « vous les reprendrai. Ma mère ne va pas « tarder à me rejoindre. Quand elle mourra, « que personne ne la pleure. Tuez seulement « une vache comme saraka (1) et puis parta-
gez-vous en la viande. »

Trois ou quatre jours après ces paroles la forêt de Deldou prit feu. Cela se produisit un lundi, en plein jour, à midi précis. Pendant huit jours les arbres flambèrent et personne ne put traverser la forêt pour aller

(1) Offrande aux ancêtres,

du côté de Serdou, dans le Kono. Depuis on a modifié la route.

Nancy ne reparut pas après l'incendie. Elle n'était cependant pas morte. On n'a pas retrouvé son cadavre, voilà tout!

Peu après, comme Sountou Kourouma, la mère de Nancy, allait au champ pour récolter des arachides, un serpent la mordit à la jambe gauche. Cela se passait vers midi. A cinq heures du soir elle était morte.

On fit l'épreuve de la sanga (1). Le cadavre étant sur le brancard on lui demanda si c'était sa fille qui l'était venue chercher. Sountou répondit que oui.

On l'enterra. Mais les parents désobéirent, par avarice, aux ordres de Nancy. Ils ne firent pas de saraka à l'occasion de la mort de Sountou Kourouma. La punition ne se fit pas attendre : trois jours après, au matin, ils trouvèrent dans leur cour une des vaches qui était morte. Quelques jours après ce fut le tour de deux taureaux du troupeau de mourir dans la brousse après un combat à coups de cornes. Il en fut ainsi de tout le troupeau que Nancy avait laissé

(1) Voir : Le cheval de nuit.

à ses proches. Comme elle les en avait menacés elle le leur reprit tout entier.

En me racontant cette histoire de sa tante, Famoro m'en a garanti la véridicité. Il m'a même nommé plusieurs chefs du pays anglais qui ont connu Nancy Mara et qui se sont lavés avec les médicaments de cette savante.

Communiqué par N'GOM d'après le récit de FAMORO SARDOUKA, 1907.



LE LIÈVRE QUI TRAYA LA VACHE DE BROUSSE

Gourmantié.

Une vache sauvage avait mis bas dans la brousse et nul n'osait en approcher tant elle était devenue méchante et donnait de coups de cornes à ceux qui s'aventuraient trop près d'elle.

Outênou rassembla toute la gent animale et promit un grigri de malice à qui pourrait parvenir à la traire. Tous les animaux le tentèrent, mais sans succès. La bête enragée brisait les pattes aux uns, trouait le flanc aux autres. Bref, elle restait inabordable.

Le lièvre, alors, prit une calebasse et s'ap-

prochant doucement de la vache, il lui dit :
« Puissante vache ! le seigneur Outênou m'a
« envoyé à la recherche d'une mère qui n'ait
« eu qu'un fils et il m'a ordonné de lui dire
« quand je la rencontrerais qu'elle remplisse
« de son lait la calebasse que voici pour peu
« qu'elle désire un autre rejeton. Ce lait, le
« seigneur Outênou l'emploiera pour la pré-
« paration d'un grigri de fécondité dont il
« lui fera présent. »

La vache qui ne souhaitait rien tant que d'avoir un autre veau invita le lièvre à venir sans crainte la traire. Celui-ci la traya puis il alla porter ce lait à Outênou : « Comment t'y es-tu pris pour traire la vache ? » demanda le seigneur Outênou.

Le lièvre lui raconta de quelle façon il avait procédé.

Outênou lui dit alors : « Tu m'apportes le lait d'une vache que nul autre que toi n'a pu arriver à traire. Merci ! Mais je ne puis me résoudre à accroître ta malice car tu trouverais le moyen de me déposséder moi-même et de m'exiler un jour sur terre si je te donnais le grigri que j'avais promis. »

Bogandé, 1911.

Conté par BENDIOUA. Traduit par SAMAKO
NIEMBELÉ dit SAMBA TARAORÉ.

ECLAIRCISSEMENTS.

Ce conte est un double de *Le lièvre et son grigri* (Essai de grammaire malinké. Saint-Michel-en-Préziac 1896) et aussi d'une partie du conte mossi, intitulé *le fils du seigneur Ouindé*.



CXVI

ORPHELINE DE MÈRE

(Haoussa).

Un homme avait deux épouses dont chacune lui donna une fille. Quand la première de ces femmes mourut, le mari confia sa fille, qui n'était pas encore bien grande, à la deuxième épouse.

Celle-ci se montrait des plus malveillantes envers la pauvre petite. Elle lui faisait piler le mil, l'envoyait ramasser du bois dans la brousse et cueillir du gombo pour la sauce du touho. Même en pleine saison sèche, elle exigeait qu'elle lui rapportât des gombo frais et la battait cruellement parce qu'elle n'en avait pu trouver.

Une nuit que Aoua, l'orpheline, dormait,

sa mère lui apparut : « Ma petite, lui dit-elle, demain matin ma co-épouse te remettra une peau de mouton pour aller la laver au Fleuve Rouge. Ne réponds rien. Mets-toi en route pour laver cette peau sur laquelle Alimata, ta sœur, aura uriné. Va sans rien craindre ! Où que tu ailles, je serai toujours près de toi ! »

*
* *
*

Le matin venu, il en fut comme l'apparition l'avait prédit. Aoua fut envoyée au Fleuve Rouge laver la peau de mouton. Pendant qu'elle était en route, un orage formidable éclata. Elle aperçut une case de culture dans un lougan et y courut pour s'y mettre à l'abri de l'averse... mais la case fuyait et courait devant elle. Aoua parvint cependant à rejoindre cet abri fugitif non sans avoir été traversée jusqu'aux os.

Devant la case se tenait un chien à poils longs, un gros *safo* (1) qui lui dit : « Jeune fille, tu peux entrer. »

Aoua ne se le fit pas répéter. Elle pénétra

(1) Chien du Soudan d'assez grande taille et à poils longs, employé pour la chasse.

dans la case, au fond de laquelle elle vit suspendu un superbe gigot de bœuf. Le *safô* était l'esclave et le gardien de ce gigot qui lui dit : « Fais donc asseoir cette jeune fille sur la natte ! »

Le *safô* invita Aoua à s'asseoir, ce qu'elle fit. Au bout d'une minute : « Donne-lui « donc de quoi préparer son manger ! » ordonna le gigot au chien, son esclave. Le chien remit deux grains de riz à l'orpheline et quand elle les eut mis à cuire dans le canari les grains se gonflèrent jusqu'à le remplir entièrement.

Le riz cuit, Aoua le retira de la marmite et vit qu'il était abondamment garni de graisse. Elle en mangea jusqu'à ce que son appétit fut calmé et, à ce moment, ce qui restait dans le canari disparut comme par enchantement.

∴

Aoua passa ainsi huit jours dans cette case en compagnie du chien et du gigot. Jour et nuit elle se nourrissait de riz à la viande grasse. Pendant la nuit du huitième jour, le gigot dit au *safô* : « Prie la jeune « fille de venir me masser. » Sans se faire

prier, Aoua lui rendit en silence le service demandé. Alors le gigot lui dit : « Je vois
« que tu es bonne réellement. Retourne chez
« ton père mais, avant de partir, prends ces
« deux œufs. Arrivée à un endroit où tu
« n'entendras aucune voix, tu les casseras. »

L'orpheline prit les deux œufs et se mit en route pour regagner le carré paternel. Elle n'était pas loin de la case du gigot de bœuf qu'elle entendit des voix de gens invisibles qui lui criaient : « Casse les œufs que
« nous les supions » (1). Elle poursuivit sa route sans s'impressionner des ordres que lui criaient les voix mystérieuses.

Enfin elle arriva à un endroit bien nettoyé, sans la moindre pierre et où ne se faisait entendre aucun bruit. Alors elle laissa choir un des œufs sur le sol où il se brisa. Des cavaliers, des fantassins armés de fusils, des captifs et des captives, de l'or en abondance, voilà ce qui sortit de cet œuf-là. Aoua brisa l'autre où se trouvaient quantité de bijoux, des vêtements somptueux et

(1) Ce verbe est usité en Normandie dans le sens de « boire par aspiration ». Je l'emploie faute d'équivalent français aussi précis.

toutes sortes d'animaux domestiques.

Elle dépêcha alors un de ses cavaliers pour aviser son père de son retour. Ce cavalier entra dans le village au moment où le sartyi, ayant convoqué tous les habitants par le frapement du tabélé (1) se mettait en mesure de repousser l'escorte de l'orpheline qu'il prenait pour une colonne ennemie.

Le roi et le père d'Aoua se portèrent à la rencontre de la jeune fille et la conduisirent, toujours montée sur un cheval qu'elle avait pris parmi les plus beaux, à la case paternelle.

Aoua fit don à son père de richesses à profusion.

.*

Au bout de quelques jours la marâtre, jalouse de voir Aoua devenue semblable à une reine, remit à sa fille Alimata la peau de mouton qu'elle avait jadis confiée à sa belle-fille, lui enjoignant d'aller, elle aussi, la laver au Fleuve Rouge.

Alimata obéit. Comme auparavant sa demi-sœur, elle rencontra la case fugitive.

(1) Tambour de convocation.

Comme celle-ci encore, elle la poursuivit sous l'averse, fut trempée jusqu'aux moelles et parvint cependant à l'atteindre. Le *safo* l'invita de même à entrer : « Ah ! s'écria-t-elle, plus on vit, plus on voit de choses. « Voilà maintenant un chien qui parle ! »

Quand elle fut entrée, le gigot ordonna au *safo* de la faire asseoir « Encore du nouveau ! s'exclama Alimata. De la viande qui prononce une phrase ! »

Au soir, toujours sur l'ordre du gigot, le *safo* remit deux grains de riz à Alimata pour la préparation de son repas. L'étourdie se fâcha : « Ah ! s'écria-t-elle, c'est ainsi que vous recevez les étrangers ? Quel plat pourrait-on préparer avec deux grains de riz ? »

Elle se coucha sans avoir mangé.

Le lendemain matin, le gigot la congédia, non sans lui avoir fait présent de deux œufs qu'il lui recommanda bien de ne casser que là où aucune voix ne se ferait entendre. Alimata partit sans un mot de remerciement.

Bientôt elle entendit des voix lui crier : « Casse tes œufs ! Casse tes œufs ! » Elle s'empressa de les casser en les laissant tom-

ber sur un bloc de latérite : Des aveugles, des boiteux, des bêtes fauves, des insectes aux piqûres venimeuses en sortirent. Toutes ces bêtes se jetèrent sur elle et la mirent en pièces.

Bogandé 1911.

Conté par FATIMATA OAZI. Interprété par SAMAKO NIEMBÉLÉ dit SAMBA TARAORÉ.

ECLAIRCISSEMENTS.

Cf: Le sounkala de Marama. — Hammat et Mandiaye. — Bei Frau Holle (Grimm).



TABLE DES MATIÈRES

DU TOME TROISIÈME

LXV. Les méfaits de Fountinndouha.	1
LXVI. Le « diable » jaloux.....	13
LXVII. L'almamy-caïman.....	16
LXVIII. Hammat et Mandiaye.....	19
LXIX. L'éléphant de Molo.....	35
LXX. La précaution inutile.....	38
LXXI. L'origine des pagnes.....	42
LXXII. La famille Diâtrou à la curée.	44
LXXIII. Une leçon de courage.....	55
La femme et le lion (résumé)..	64
LXXIV. Les amants fidèles.....	65
LXXV. L'épreuve de la paternité.....	68
LXXVI. La buse et le soleil.....	74
LXXVII. Le spahi et la guinné.....	77
LXXVIII. L'enterré-vif.....	81
LXXIX. Le mariage de Niandou.....	87

LXXX.	Les deux voleurs.....	90
LXXXI.	Concours matrimonial.....	99
LXXXII.	Bénipo et ses sœurs.....	98
LXXXII.	Bissimilaye, Astafroulla.....	103
LXXXIV.	Mariage ou célibat.....	107
LXXXV.	Le châtiment de la « diâto »..	111
LXXXVI.	La femme aux sept amants...	114
LXXXVII.	L'éléphantiasis de Moriba.....	119
LXXXVIII.	Le chasseur de Ouallalane....	122
LXXXIX.	Les fourberies de MBaye Poulo.....	127
XC.	Le jaloux assagi.....	141
XCI.	Le bengala d'âne.....	146
XCII.	Outênou et le Marabout.....	150
XCIII.	Les ouokolo et l'apprenti chasseur.....	152
XCIV.	Hâbleurs bambara.....	154
XCV.	La gourde.....	165
XCVI.	L'organe dénonciateur.....	170
XCVII.	L'hermaphrodite.....	174
XCVIII.	Bilâli.....	178
XCIX.	Le chat guinné de Saint-Louis.	193
C.	Affront pour affront.....	196
CI.	L'intrus dans l'Aldiana.....	202
CII.	Le fils du maître voleur.....	206
CIII.	Le cultivateur.....	217
CIV.	La conquête du dounnou.....	220
CV.	Les trois gloutons.....	223
CVI.	Les deux faux dioulas.....	227
CVII.	Le mari jaloux.....	230

CVIII. L'anneau de la Tourterelle...	234
CIX. Quels bons camarades !	247
CX. Les deux intimes.....	257
CXI. Quelqu'un qui cherchait aussi malin que soi	260
CXII. Chacun son tour.....	263
CXIII. La fiancée de race yblisse.....	269
CXIV. Nancy Mâra	281
CXV. Le lièvre qui traya la vache de brousse.....	288
CXVI. Orpheline de mère.....	291

111
p





GR15 .C69 v.41-43 v.1
Essai sur la littérature merveilleuse

Princeton Theological Seminary-Speer Library



1 1012 00054 8083